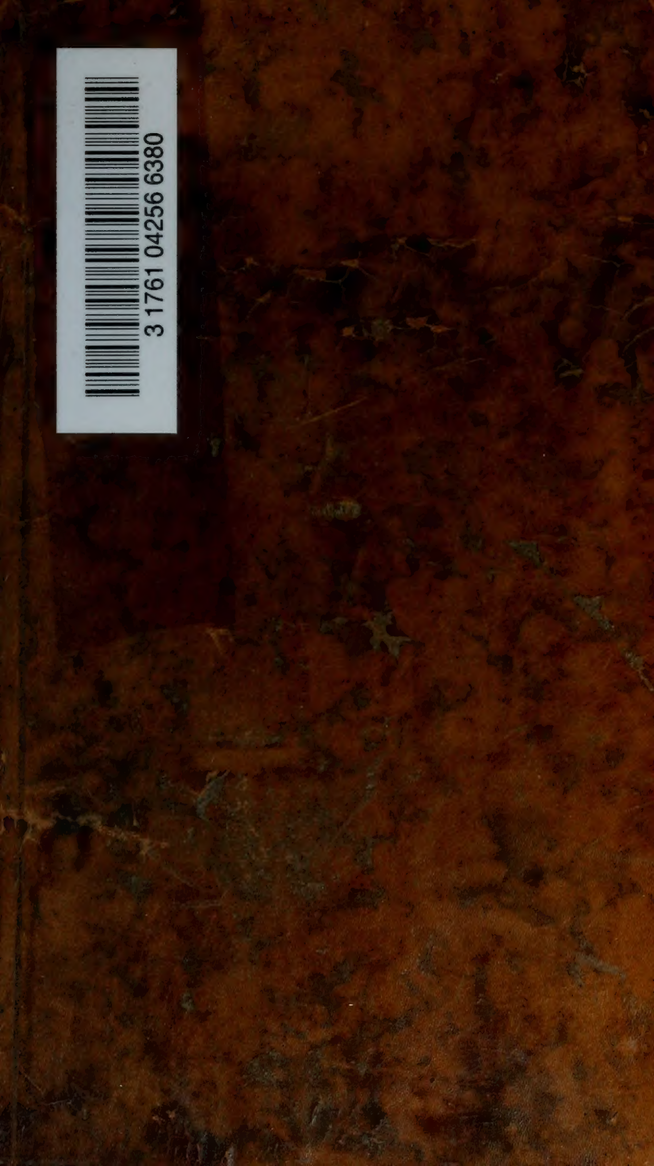

3 1761 04256 6380


DESTOUCHES le fils.



THEATRE DE BOURSAULT,

TOME TROISIE'ME.

Noms des Libraires.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, Quay des Auguſtins.

FRANÇOIS DIDOT, Quay des Auguſtins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques.

MARC BORDELET, rue ſaint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, Fils, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

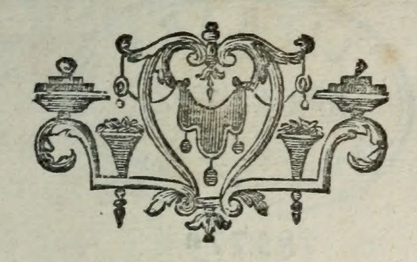
LAURENT DURAND, rue Saint Jacques.

THEATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT,

NOUVELLE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces qui n'ont point paru dans les précédentes.

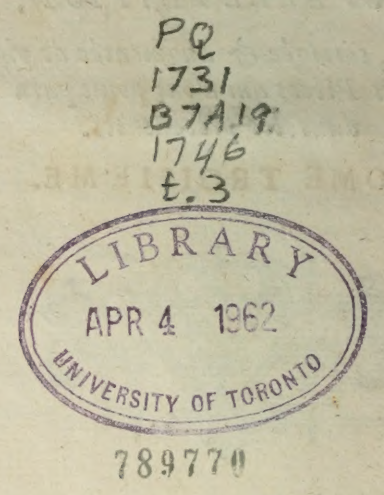
TOME TROISIE'ME.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES dans le troisième Volume.



PHAETON.

COMÉDIE.

EN VERS LIBRES.



A MESSIEURS LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROY.



ESSIEURS,

Si vous vous ſouvenez auſſi-bien du plaiſir que je vous donnai, que je me ſouviens de celui que j'eus lorſque je vous lûs l'ouvrage que je vous dédie, je me

flate que vous vous ferez un plaisir nouveau de le recevoir, comme je m'en fais un de vous l'offrir. Les applaudissemens que vous lui donnâtes à la lecture que je vous en fis, méritent la reconnoissance que je vous en témoigne ; & je le mets tout exprès au jour pour faire connoître à ceux qui ne l'ont pû voir représenter, qu'il y eut autant d'équité dans vos suffrages, que de passion dans ceux qui me refusérent le leur. Il ne s'est jamais vû tant de cabales qu'il y en eut contre cette piéce : Je ne sçai combien de petits Auteurs, chagrins du succès qu'avoit eû Esope, & qui vous entendoient publier que Phaëton en auroit encore un

plus grand, firent ligue offenſive & défenſive contre moi; & du bas du Parnaſſe où Apollon a l'indulgence de les ſouffrir, ils cherchérent à me faire tomber d'une place qui toute médiocre qu'elle eſt, leur ſemble élevée par rapport à celle qu'ils y occupent. Comme il y en a quelques-uns à qui le bonheur a fait trouver des aſyles favorables, & qui ont l'avantage de n'être pas inutiles aux plaiſirs des Grands, ils eurent tant de facilité à les prévenir, & ceux qui étoient prévenus à en prévenir encore d'autres, que ma Comédie étoit condamnée avant que d'être vûë; & tout ſon crime étoit un peu trop de réputation.

*Ce n'eſt ni d'aujourd'hui, ni contre moi ſeul, que la prévention a fait voir qu'elle eſt inſéparable de l'ignorance; il ne faut guéres feuilleter l'Hiſtoire pour en trouver des exemples. L'Affranchi d'Auguſte * en fit jadis une Fable, dont j'ai pris le ſujet ſans m'attacher ſervilement à la lettre: & comme il n'y a point d'exemple dans l'antiquité qui faſſe mieux connoître l'injuſtice de la prévention, j'a cru la devoir mett; e ici en ces termes.*

* Phedre.



LA PRÉVENTION.

FABLE.

AUTREFOIS les Tribuns établirent à Rome
Deux Troupes de Comédiens:
Le besoin de rimer m'oblige à dire, comme
A Paris les François & les Italiens.
L'une & l'autre avec un grand zéle
Tâchoit à renvoyer les Auditeurs contens:
Mais dans l'une des deux [n'importe dans laquelle]
Présidoit Roscius si célébre en son tems.
Ses gestes, son air, sa parole
Rendoient en sa faveur le monde prévenu;
Et quiconque après lui joüoit un même rôle
S'il n'étoit fort habile, étoit fort mal venu.
Un jour que dans certaine Piéce
Il grognoit à peu près comme un petit Cochon,
Un rôle si nouveau parut en son espéce
A tous les Spectateurs admirablement bon.
Rome étoit une Ville en Citoyens féconde;
Et chacun allant voir cela:

Roſcius, diſoit-on, eſt le ſeul homme au monde
Capable de ce rôle-là.
Pendant que Roſcius, ayant le vent en poupe,
Cauſoit tant de plaiſir & d'admiration,
Un des Acteurs de l'autre Troupe
S'aviſa d'une invention,
Qui montre clairement que la prévention
A toujours l'ignorance en croupe.
Il dit que c'étoit un abus
De croire Roſcius un ſi merveilleux homme:
Et fit même afficher aux carrefours de Rome
Qu'il feroit le Cochon moins mal que Roſcius.
Les Romains étonnés d'une pareille affiche,
Et qu'avec Roſcius il fît comparaiſon,
Furent tous l'écouter, plus pour lui faire niche
Que pour voir s'il avoit raiſon.
Dès le moment qu'ils l'entendirent
Ce fut de toutes parts un murmure confus:
Mille gens prévenus l'un à l'autre ſe dirent
Eh ſy! *ce n'eſt pas Roſcius.*
Il demande par grace à pourſuivre ſon rôle,
Mais ſes efforts ſont ſuperflus:
A peine grogne-t-il que chacun le contrôle,
Et crie à haute voix: *ce n'eſt pas Roſcius.*

Enfin dans un courroux extrême,
Tirant un vrai Cochon de dessous son manteau,
A qui, pour réüssir d'un tel stratagéme,
Il piquoit sourdement la peau :
Roscius, leur dit-il, dont l'esprit est si beau,
Fait donc mieux le Cochon que le Cochon lui-même.
Quand on juge avec passion
En tous lieux, en tous temps, mêmes choses arrivent :
C'est un guide trompeur que la prévention ;
Elle égare ceux qui la suivent.

Ne croyez pas, MESSIEURS, que ce soit par un entêtement si ordinaire aux Auteurs, & dont je suis peut-être autant susceptible qu'un autre, que je trouve de la prévention dans le jugement tumultueux que l'on fit de mon ouvrage. J'ai fait comme fit, il y a quelque temps, un Plaideur

qui perdit une bonne cauſe : ſon procès jugé, il en porta les Piéces à ſept ou huit des plus fameux Avocats, qui après un ſérieux examen dirent que le gain en devoit être infaillible. J'ai montré ma Piéce, depuis le jugement qu'on en a fait, à des gens qui ſont ſur la cime du Parnaſſe, & qui ne voyent qu'Apollon au-deſſus d'eux : & la plus ſolide louange que je puiſſe vous donner eſt qu'ils ont été de même ſentiment que vous. Si je ne craignois d'être ſoupçonné d'un peu d'amour propre, j'ajouterois ici une approbation qui m'a été donnée je ne ſçai par qui. Comme je ſortois un ſoir de la Comédie un de

vos Gardes me donna un billet cacheté, où quelqu'un assez généreux pour me consoler d'une disgrace qu'il crut apparemment que je ne méritois pas, avoit eû la bonté de me mettre ces quatre Vers.

Plus je vois ton ouvrage & plus j'en suis avide.
C'est ainsi qu'au temps ancien
Ecrivoient le galant Ovide
Et l'ingénieux Lucien.

Je ne les mets point ici par une vanité ridicule, je les y mets par une juste reconnoissance. Je répéte (& c'est la vérité) que je ne sçai à qui je suis redevable de cette grace: mais à qui que ce soit, j'y dois être assez sensible pour ne pas garder un silence in-

grat dans une conjoncture où tout l'honneur est pour celui qui m'en a voulu faire. Son approbation ne deshonore pas la vôtre ; & vous ne serez pas fâchés de voir de votre parti un homme qui sçait dire tant de choses en si peu de mots. Puisque vous avez fait plus que vous ne deviez pour moi, il est bien juste que je fasse ce que je dois pour vous ; & que j'associe à vos suffrages tout ce qu'il y a de gens éclairés qui jugent des ouvrages d'esprit par le plaisir qu'ils y prennent, & non par le rapport qu'on leur en fait. C'est, MESSIEURS, *dans cette vûë que je donne Phaëton au Public. Il vous a plû : il a plû à des*

personnes d'un mérite au-dessus de l'expression ; sans compter l'applaudissement anonime, qui n'est point d'un médiocre genie : j'en tire une conséquence qu'il faut de nécessité qu'il plaise à d'autres ; & je le souhaite moins parce que je l'ai fait, que parce que vous l'avez approuvé. Je ne puis reconnoître l'obligation que je vous ai que par cette voye ; & par la protestation que je vous fais d'être toute ma vie,

MESSIEURS,

Votre très-humble &
obéïssant Serviteur,
BOURSAULT.

PERSONNAGES.

PHAETON, fils du Soleil & de Climéne.
CEPHISE, fille de Mérops, Roy d'Egypte.
CLIMENE, mere de Phaëton, & femme de Mérops.
EPAPHUS, fils de Jupiter & d'Isis.
PROTE'E, Demi-Dieu, Gardien des Troupeaux de Neptune.
THE'ONE, fille de Protée.
NISE, confidente de Théone.
LE SOLEIL.
MOMUS.
LA PREMIERE HEURE DU JOUR.
L'HEURE que les Dames vont au Temple.
UN MOMENT.
LA TERRE.
JUPITER.
GARDES de Climéne.

La Scéne est à Memphis.



PHAETON.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EPAPHUS, CEPHISE.

EPAPHUS.



UOI, Cephise, aujourd'hui l'on
choisit votre époux,
Et vous ne voulez pas que je m'en
inquiéte !

CEPHISE.

Je vous l'ait déja dit, Epaphus, je souhaite

Que le choix de ma main ne regarde que vous.
De tant de Rois voiſins qui dans cette journée
Par leurs Ambaſſadeurs briguent mon Hyménée,
Aucun ne s'attire mes vœux:
La Couronne avec eux me ſembleroit affreuſe;
Au lieu que je vivrois heureuſe,
Si je pouvois vous rendre heureux.
Vous êtes fils du Dieu qui lance le tonnerre,
Je ſuis fille du Roy qui commande en ces lieux.
Et mon ſort ſeroit glorieux
D'unir l'auguſte ſang du plus puiſſant des Dieux
Au ſang du plus grand Roy qui régne ſur la terre.

EPAPHUS.

Hélas, Princeſſe, hélas! que ces tendres bontés
Sur un fidéle amant ſi ſouvent répanduës,
Me ſeront chérement venduës,
Si quelque heureux Rival m'enléve vos beautés!
Plus vous prenez de ſoin à m'en faire paroître,
Plus je trouve de gloire à vivre dans vos fers:
Et ſi je dois vous perdre il m'eſt dur de connoître
La grandeur du bien que je perds.

CEPHISE.

Et qui peut vous défendre un eſpoir légitime;
Pour vous le Roy mon pere a plus que de l'eſtime;

C'eſt vous en dire aſſez pour calmer votre effroi.
Et ſi je ſuis votre partage
Vous aurez encore l'avantage
De ne pas devenir mon époux malgré moi.

EPAPHUS.

Mais Phaéton, Madame, eſt le fils de la Reine :
Nous avons l'un pour l'autre une invincible haine :
Nous ne pouvons nous voir ſans paroitre en courroux.
Soit caprice, raiſon, deſtinée, influence,
On voit depuis notre naiſſance,
Une antipatie entre nous.
Je ne puis le ſouffrir ; il me ſouffre avec peine ;
Il me hait malgré lui : je le hais malgré moi ;
Cependant l'eſprit de Climéne
Eſt puiſſant ſur l'eſprit du Roi.
Vers qui que ce puiſſe être où penche ſon ſuffrage
Vous ne pouvez douter qu'il ne ſoit d'un grand poids :
Et ſans faire à ſon fils le plus ſenſible outrage
Elle ne peut ſur moi faire tomber ſa voix.
Je vous perdrai, belle Princeſſe.

CEPHISE.

Si Phaéton m'aimoit je n'en douterois pas :

Mais par bonheur pour moi j'ai pour lui peu
d'appas,
Théone a toute sa tendresse.
Protée, à qui toujours l'avenir est présent,
Malgré tout l'enjoûment de son aimable fille
Aux feux de Phaéton seroit moins complaisant
S'il ne le voyoit prêt d'entrer dans sa famille.
Ne vous lassez point de m'aimer;
Je ne vous trompe point par des paroles vaines;
Phaéton est le seul qui nous puisse allarmer,
Et Théone le tient en de trop fortes chaînes.
Adieu. J'ai ménagé ces momens pour vous voir.
Si le ciel m'est propice, ainsi que je l'espére,
Et que ce soit à vous que me donne mon pere,
Croyez qu'avec plaisir je suivrai mon devoir.

Elle sort.

SCENE II.

EPAPHUS *seul.*

ET moi, Céphise, & moi quoique l'on me
prépare,
Du sort de mes Rivaux je ne suis point jaloux:

Je ſuis le plus heureux de tous,
Puiſque c'eſt pour moi ſeul que l'amour ſe déclare.

SCENE III.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

TRes-humble ſerviteur au Seigneur Epaphus.
Comment va l'amoureux commerce ?
Peut-on vous demander ſous ces arbres touffus
A quel jeu votre eſprit s'exerce ?
Sans doute, cet abord vous paroît familier,
Et ſur-tout n'ayant pas l'honneur de me connoître :
Je demeure d'accord que je ſuis ſingulier ;
Et pour dire encor plus je me pique de l'être.
Vous paroiſſez tout je ne ſçai comment
De m'oüir parler de la ſorte ;
Et votre œil enflammé ſemble un gros Diamant
Dont on diroit que le feu ſorte.
Vraiment, vraiment, vous n'êtes pas au bout,
Pour peu que vous & moi nous faſſions connoiſſance.....

EPAPHUS.

Je n'en veux point faire du tout
Avec gens comme vous d'une obſcure naiſſance;
Sçavez-vous à qui vous parlez ?
Et quel rang tient ici celui qui vous écoute ?

MOMUS.

Si je ne le ſçai pas tout au moins je m'en doute.
Vous, l'ami qui me querelez
Au moment que je vous cajole;
Sçavez-vous que, ſans hiperbole,
Je vaux mieux que vous ne valez ?

EPAPHUS.

Mon cher, quand on extravague,
On attire mon courroux.

MOMUS.

Doucement, mon cher, j'incague
De plus grands Seigneurs que vous.
Eût-on la foudre en main comme l'a votre pere,
On n'eſt point à l'abri de mes traits mordicans:
Malgré moi dans ma bouche il vient des mots piquans
A quoi les ſots n'échapent guére.
Les plus déterminés devant moi ſont émûs:
Ennemi des défauts par-tout je les cenſure;

Et si vous connoissez Momus ;
C'est Momus qui vous en assûre.

EPAPHUS.

Quoi, vous êtes Momus ! vous ?

MOMUS.

Oüi, moi ; pourquoi non ?

EPAPHUS.

Ce Dieu qui sans cesse contrôle ?
Qui ne voit rien de bien ? ne trouve rien de bon ?

MOMUS.

Oüi justement. C'est moi qui suis ce Dieu si drôle.

EPAPHUS.

Pardon, si j'ai trouvé votre début suspect,
Votre Divinité ne m'étoit pas connuë.

MOMUS.

Couvrez-vous. Quoique Dieu, je suis peu circonspect ;
Vous pouvez me parler sans être tête nuë.
Je hais les grands Seigneurs dont le farouche aspect
Imprime tant de crainte & tant de retenuë,
Qu'on croit leur manquer de respect
Lors qu'on tousse & qu'on éternuë.

EPAPHUS.

Aucun Char n'a dans l'air marqué votre venuë,
De vous rendre invisible, avez-vous le talent?

MOMUS.

J'étois envelopé dans une épaisse nuë,
De peur qu'un Chasseur turbulent
A qui j'aurois frapé la vûë,
Ne me crût un mets suculant;
Et que de cette erreur son ame prévenuë,
Il ne me tirât en volant.
Choisi par Jupiter, soi disant votre pere....

EPAPHUS.

Comment? soit disant? Ma colere
Si vous n'étiez un Dieu, vous feroit repentir
D'un jugement si téméraire.

MOMUS.

En Dieu de bonne foi je dois vous avertir
Que je n'ai pas dessein d'offenser votre mere;
Mais comme je suis sincére
J'appréhende de mentir.
Combien sur les deux Hémisphéres
Voit on d'enfans éclore à chaque pas,
Dont force honnêtes gens s'osent dire les peres
Qu'on sçait bien qui ne le sont pas?

Revenons à notre matiére.
Choiſi par Jupiter je deſcends ici bas
Pour appaiſer tous les débats
D'entre vous & le fils du Dieu de la lumiére.
A tous les Dieux du ciel rangés dans un feſtin
Le Soleil en a fait une plainte publique ;
Et vous a peint auſſi mutin
Que Phaéton eſt pacifique.
La jalouſe Junon fut d'abord contre vous ;
Il n'eſt pas mal-aiſé que l'on ſe l'imagine :
Elle hait les enfans que ſon fragile époux
A fabriqués à la ſourdine.
Venus, qui dans le cœur garde un ſecret dépit ;
De ce que le Soleil, par malignité pure ;
La fit prendre en flagrant délit
Dans une amoureuſe avanture,
Parla long-temps pour vous en termes obligeans ;
Mais elle eût mieux fait de ſe taire,
On ſçait que Venus d'ordinaire
Ne prend pas le parti des plus honnêtes gens.
Pallas, qui ſans amour paſſe ſon plus bel âge,
Pour avoir trop d'eſprit & trop peu de beauté ;
Qui veut qu'à toute outrance une fille ſoit ſage
Par le chagrin qu'elle a de l'avoir trop été,

Pour vous punir du penchant de vos Meres
Friandes autrefois de larcins amoureux
Dit qu'il falloit à tous deux
Vous donner les étriviéres.
Je deviendrois prolixe, & peut-être ennuyeux
Si je vous apprenois le reste
Des divers sentimens de la troupe céleste;
Je pense que je ferai mieux
De vous représenter que l'air est une route,
Où quelque grande soif qu'on ait,
On ne trouve aucun cabaret
Où l'on puisse boire une goute:
Et du ciel jusqu'ici le chemin est si long
Qu'avant qu'on soit au bout aisément on s'altére;
De grace pourvoyez-y donc;
Et songez que je suis un Dieu de bonne chére.

EPAPHUS.

Eh! les Dieux mangent-ils? j'ai toujours cru que non:
Et que tout le Nectar & toute l'Ambrosie
Dont on dit que là-haut chacun se rassasie
Etoient des alimens moins d'effet que de nom.
Je serai ravi de connoître
Que je me trompois sur ce point.

MOMUS.

MOMUS.

Si les Dieux ne mangeoient point,
Serois-je aſſez fou pour l'être ?
Et comment ſans manger pourrions-nous vivre heureux ?
Notre condition ſeroit la plus mauvaiſe :
On n'eſt jamais à ſon aiſe
Tant qu'on a le ventre creux.
Jupiter, Mars, Neptune, & tous tant que nous ſommes
Qui réglons notre ſort au gré de nos déſirs,
Exempts des diſgraces des hommes
Nous partageons tous leurs plaiſirs.
A ce que nous voulons jamais rien ne s'oppoſe ;
Sans ceſſe accompagnés & des Jeux & des Ris,
Nous bûvons, nous mangeons : Et bien vous en a pris
Que Jupiter ait ſçû faire encore autre choſe.
Jeune, beau, vigoureux, l'œil perçant, le teint frais,
Ennemi de la bagatelle,
Lorſqu'en votre chemin vous trouvez une belle,
Vous allez droit au but ſans faire de faux frais.
Comment gouvernez-vous certains jeunes attraits
D'une appetiſſante femelle

Qui pour prendre les cœurs ſemble être faite exprès ?
Comme je deſcendois vous étiez avec elle ;
Je vous ai vû de loin l'apoſtropher de près.

EPAPHUS.

L'un pour l'autre, Momus, le Deſtin nous fit naître;
Vivre & mourir enſemble eſt notre unique but.
Dès la premiére fois que je la vis paroître,
J'eus le bien de lui plaire autant qu'elle me plut :
Mais ſur tous ſes déſirs, dont je ſerois le Maître,
La volonté du Roy de tout temps prévalut :
Il lui donne un époux, que je ne puis connoître ;
Si ce n'eſt Phaéton, ce ſera moi peut-être.
Avant la fin du jour ce grand choix ſe conclut ;
Et ſi j'ai le malheur de ne le pouvoir être,
Je voudrois qu'aucun ne le fut.

MOMUS.

Vous voulez donc, tête baiſſée,
Eſſayer ſi l'Hymen a des plaiſirs bien doux ?

EPAPHUS.

Oüi, cher Momus, c'eſt ma penſée.

MOMUS.

Cher Epaphus, tant-pis pour vous.
Malgré toutes les amorces
Que l'Hymen peut faire voir,

L'amour perd bien de ses forces
Quand il agit par devoir.
Il ne faut point chercher en famille étrangére
D'exemple à vous étaler :
Il suffit de citer Jupiter votre pere ;
Chacun sçait que Junon n'est que son pis-aller.
Vous jugez bien qu'elle est belle,
Puisque je la trouve telle
Moi que l'on croit médisant :
Mais une femme immortelle
Est un fardeau fort pesant.

EPAPHUS.

Et moi, je ne sçai rien de plus satisfaisant,
De plus doux, de plus beau qu'une ardeur éternelle.
Que ne m'est-il permis d'espérer.... Mais, Adieu.
Je m'en vais vous attendre au Temple de ma mere.
La Reine que je vois s'approche de ce lieu ;
Et je sçai que ma vûe excite sa colére.

MOMUS.

Pour sortir de l'erreur où vous avez été,
Et sçavoir si les Dieux sont leur devoir à table,
Faites provision de quelque bon pâté ;
Et sur-tout de vin délectable.
A ce rendez-vous agréable,

Escortés de la joye & de la liberté
Nous verrons qui des deux est le plus redoutable,
Et qui de meilleur air sçait boire une santé.

SCENE IV.

CLIMENE, MOMUS, GARDES.

UN GARDE.

PLACE à la Reine. Holà! Garde, l'ami; dépêche.

MOMUS.

Eh! Monsieur le Garde, tout doux;
Il sied mal près des Rois d'avoir l'esprit revêche.

UN SECOND GARDE.

Assomme ce coquin de coups;
Il raisonne!

CLIMENE.

Tout beau; sur peine de ma haine,
Je vous ai commandé d'être plus indulgens.

MOMUS.

Vous n'êtes pas la seule Reine
Qui près de sa personne ait de vilaines gens.
Chez les Grands, comme vous, c'est un mal nécessaire;

On en eſt infecté preſqu'en toutes les Cours.
Mais paſſons à d'autres diſcours ;
J'ai des baiſe-mains à vous faire,
Madame.

CLIMENE.

A moi ! de qui ?

MOMUS *bas à Climéne.*

De l'un de vos Galans.

CLIMENE.

Téméraire ! les fous me ſont inſupportables.
Je prens pitié des miſérables,
Et fais punir les inſolens.
Un menſonge ſi condamnable,
Rencontreroit ailleurs un châtiment tout prêt.

MOMUS.

Je ne ments point, Madame, ou je me donne au diable,
Je dis la choſe comme elle eſt.
Ce matin, le Soleil, à qui je rends ſervice,
(Car afin que vous me croyez,
Si l'on ne m'a changé quand j'étois en nourrice,
Je me garantis Dieu, tel que vous me voyez.)
Je ſuis Momus.

CLIMENE.

Momus ! Quoi ! Momus en perſonne !

MOMUS.

Que diantre dans la face ai-je de ſi nouveau ?
Suis-je trop laid ? Suis-je trop beau ?
Dès que je dis mon nom tout le monde s'étonne.

CLIMENE.

Vous êtes ici-bas en modeſte appareil !

MOMUS.

Il eſt vrai. Mais l'orgueil ne fut jamais mon vice.

CLIMENE.

Comment ſe porte le Soleil ?

MOMUS.

Il ſe porte fort bien, hors quand il fait éclipſe.

CLIMENE.

Faites-m'en, je vous prie, un tableau racourci.
Autrefois ſa beauté me paroiſſoit extrême.

MOMUS.

Madame, il eſt toujours le même,
Il ne vieillit point, Dieu merci.
Qu'on parcoure avec ſoin le ciel, la terre & l'onde,
Chez les Dieux les plus beaux il tient le premier rang :
Quoiqu'il ſoit de même âge à peu près que le monde,
Il n'a pas une ride, & pas un cheveu blanc.

Le hâle l'accompagne, & jamais ne le gâte ?
Environné de flammes il est frais au milieu :
Pour tout dire en un mot, je ne sçai point de
Dieu,
Pétri d'une meilleure pâte.
A moins qu'on ne le tue il doit vivre long-temps.

CLIMENE.

Plût au ciel qu'à ses yeux Phaëton pût paroître !
Que de joye il auroit, lui qui lui donna l'être,
De lui voir des vertus qui préviennent les ans !

A un Garde.

Que l'on cherche mon fils, & que l'on nous
l'améne,
Vous en serez, je crois, pleinement satisfait.
Je ne puis vous celer que je suis un peu vaine,
D'avoir un fils si parfait.
Peut-être en sa faveur suis-je trop entêtée.
Que cela soit ou non, je prétends ce matin,
Par force ou par amour faire parler Protée,
Pour sçavoir de mon fils le glorieux destin.
Toutes les choses futures,
Sont présentes à ses yeux ;
Mais il est si capricieux,
Qu'il prend cent diverses figures,
De peur de contenter mon desir curieux.

MOMUS.

Tous les diſeurs de bonnes avantures,
Sont fripons & malicieux.
Je cherche à vous ſervir, & vous l'allez connoître;
Des troupeaux de Neptune il eſt le gardien :
Mais près de moi c'eſt ne rien être,
Mon pouvoir fait ceſſer le ſien.
A ce que je preſcris c'eſt à lui de ſouſcrire.
Si par ſes changemens il prétend vous laſſer,
Je prétends, moi, ne lui laiſſer,
Que la faculté de prédire.
L'occaſion vous rit; c'eſt lui que j'apperçois.
Quel bonheur pour vous! Il ſommeille.

CLIMENE.

Il faut aſſurément qu'il parle à cette fois.
Gardes, qu'on le ſurprenne avant qu'il ſe réveille.



SCENE V.

PROTE'E, MOMUS, CLIMENE, GARDES.

PROTE'E *à demi éveillé.*

HE bien, oüi; ça, j'y vais. Qui va là? Que veut-on?

CLIMENE.

A la fin j'ai sçû vous surprendre:
Malgré vous il me faut apprendre
Quel sera le destin de mon cher Phaéton;
Vous ne pouvez vous en défendre.

PROTE'E.

Et quoi, toujours sur mes talons!
Votre importunité me gêne.

MOMUS.

Allons, Seigneur Protée, allons;
De l'honnêteté pour la Reine.
Vous pouvez devenir Asne, Cheval, ou Veau,
Pour ne pas remplir sa requête,
Je le sçai: mais il n'est pas beau
Qu'un demi-Dieu fasse la Bête.
Prenez un air plus sérieux.

C'est moi qui le souhaite ; & qui vous le commande.

PROTÉE.

Il sied bien au bouffon des Dieux
De me faire une reprimande !

MOMUS.

Outre qu'on m'a là haut immatriculé Dieu,
Je suis député d'une couple
Qui vous diront en temps & lieu
Qu'il faut qu'en ma présence un demi-Dieu soit souple.
Satisfaites la Reine en honnête Devin.
Sans vous faire tirer l'oreille.
En vertu de mon droit divin
Je puis vous commander ce que je vous conseille.

PROTÉE.

Si vous sçaviez quelle fatigue c'est
Que de vouloir se mêler de prédire,
Vous ne trouveriez pas à dire
De ce qu'à point nommé je ne suis pas tout prêt.
Je me transforme en Bête, en Arbre, en Flamme, en Roche,
Pour tâcher à m'en garantir :
Mais il n'en est plus temps : je commence à sentir
Du Dieu qui me saisit la redoutable approche.

Mes cheveux sur mon front sont déja hérissez.
Maudit soit le moment que j'eûs cette science.
Juste Ciel ! que vous me pressez !
Donnez-vous, je vous prie un peu de patience,
Neptune. Quel éclat tout à coup me surprend !
Cet éclat disparoît ; & la terre s'entr'ouvre ;
Mon enthousiasme me prend ;
Et le sombre avenir à mes yeux se découvre.
Reine voici le sort de votre Phaéton,
Puisque vous souhaitez que je le développe.
C'est l'Oracle qui parle. Ecoutez sur quel ton
Il va faire son horoscope.

C'est en vain que Théone a pour lui des appas :
A ce que veut l'Amour le sort ne consent pas ;
L'Hymen entre elle & lui ne sçauroit se conclure :
Jamais Mortel ne fut si haut
Que Phaéton sera bientôt !
Je sçais ce que je dis quand je vous en assure.
Si mon art n'est trompeur j'entrevois aujourd'hui
Une suite de conjonctures
Qui sont d'infaillibles Augures
Que l'Univers entier sera dans peu sous lui.

Je ne puis de son sort vous apprendre la suite.
Mon enthousiasme me quitte.
Adieu.

SCENE VI.

CLIMENE, MOMUS, GARDES.

CLIMENE.

QUE mon bonheur eſt grand !
Que j'ai de Phaéton une haute eſpérance !
Au Dieu dont il tient la naiſſance
Mon fils n'eſt pas indifférent.
Protée eſt mutin, mais ſincére.
Jamais Mortel ne fut ſi haut
Que Phaéton ſera bientôt !
Ah ! mon fils, quel plaiſir pour ton heureuſe mere !

MOMUS.

Je vous congratulerois bien
Si j'avois de la foi pour de telles promeſſes ;
Mais Devins & Devinereſſes
Ne valent preſque jamais rien.

CLIMENE.

Protée eſt un Devin que tout le monde honore.
Jamais Mortel ne fut ſi haut
Que Phaéton ſera bientôt !
De peur que l'on en doute il le répéte encore.

Si mon Art n'est trompeur j'entrevois aujourd'hui
Une suite de conjonctures,
Qui sont d'infaillibles augures
Que l'Univers entier sera dans peu sous lui.
Je prens tant de part à la gloire
D'un fils qui sans relâche occupe mon esprit,
Que tout ce que Protée a dit
M'est demeuré dans la mémoire.
Phaéton est sans doute attaché près du Roi:
Portons-lui promptement cette grande nouvelle.
J'aurois une douleur mortelle
Si mon fils l'apprenoit d'un autre que de moi.
Allons, Momus.

MOMUS.

Madame, une affaire importante
Me dérobe l'honneur d'accompagner vos pas.

CLIMENE.

Quoi! vous tromperez mon attente?
Vous ne me remenerez pas?

MOMUS.

Je prétens, ma belle Reine,
Dans deux heures au plus tard
En Député céleste aller vous faire part
Du paisible dessein qui dans ce lieu m'améne.
Jusques-là, s'il vous plaît, je demande congé;

Cette incivilité me fait peine à commettre :
Mais enfin l'affaire que j'ai
N'eſt pas d'une nature à pouvoir ſe remettre.
Vous voulez bien me pardonner
Si je cours au plus néceſſaire.

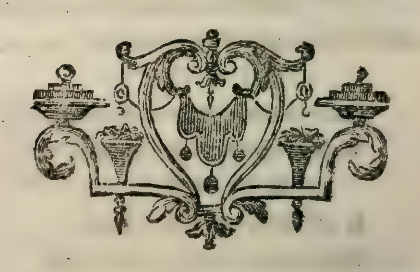
CLIMENE.

Et ne puis-je ſçavoir cette importante affaire ?

MOMUS.

Le fils de Jupiter m'attend à déjeûner.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEONE, NISE.

NISE.

Je ne vous blâme point d'être grande rieuse :
Vous êtes belle, jeune, & cela vous sied bien ;
Mais ne vous allarmer de rien,
Etre fille, être amante, & si peu curieuse,
C'est violer les droits du sexe feminin ;
Je vous l'ai déja dit, & je vous le répéte.

THEONE.

Je ne veux point aller au-devant du chagrin ;
Il vient toujours plûtôt que l'on ne le souhaite.

NISE.

Souvent quand on sçait le prévoir,
On l'évite par sa prudence.

THEONE.

N'est-ce pas un chagrin que cette prévoyance ?

Et même un des plus grands que nous puissions
avoir ?
Ne se mettre rien dans la tête
Et prendre le temps comme il vient,
C'est, à ce que tu crois, vivre comme une bête;
Et la plûpart du monde avec toi le soûtient;
Trop heureux qui pourroit l'être
En bien des occasions !
On ne sçauroit qu'aimer & paître,
Et l'on ignoreroit les autres passions.
La raison qu'on nous vente & qu'on trouve si belle,
Loin d'être un si grand bien est le plus grand des
maux;
Le pur instinct des animaux
Est bien plus raisonnable qu'elle.
Guerre, procès, vieillesse, infirmité, trépas,
N'ont rien qu'un animal redoute:
S'il lui vient du bien, il le goûte;
Et s'il lui vient du mal, il ne le connoît pas.
La nature envers l'homme est beaucoup plus avare.
Le bien qu'elle lui fait est trop proche du mal:
En le faisant sçavant elle le rend bizare;
En le faisant vaillant elle le rend brutal.
L'animal au contraire a toujours l'ame égale.
De tout ce qu'il rencontre il se fait des plaisirs;

Et s'il a de l'amour il remplit ses desirs,
Sans blesser la pudeur ni la foi conjugale.
La joye est le vrai bien : tous les autres sont faux ;
Où je ne la voi point rien ne sçauroit me plaire ;
Si la pente au plaisir est un de mes défauts,
Je ne te promets pas de jamais m'en défaire.

NISE.

Mais quoi, pour la Princesse avoir tant d'amitié,
Et la voir en danger de perdre ce qu'elle aime,
Sans avoir aucune pitié
De son inquiétude extrême !
Si des maux qu'elle sent vous aviez la moitié
En useroit-elle de même ?
Quel chagrin vous voit-on, pour peu qu'il soit touchant,
Que sa tendresse ne ressente ?

THEONE.

La Princesse suit son penchant
De même que je suis ma pente.
Elle ne sçait par quelle loi
Aux tendres sentimens le ciel l'a dévoüée ;
Et je ne puis dire pourquoi
Il m'a faite plus enjoüée.
C'est me connoître mal que de conjecturer
Que l'amitié sur elle ait un plus fort empire :

Mon talent n'eſt point de pleurer
Comme le ſien n'eſt point de rire.
S'il dépendoit de moi de choiſir ſon époux
Je ſçais une infaillible voye
De lui procurer de la joye,
Et de tous mes plaiſirs ce ſeroit le plus doux.
Son ſort peut être heureux, ſon ſort peut être rude;
Un grand plaiſir l'attend, ou d'extrêmes ennuis:
J'ai toujours de l'eſpoir dans cette incertitude,
Et je m'afflige enfin le plus tard que je puis.

NISE.

Votre façon d'aimer eſt aiſée & nouvelle.
Mais lors qu'à la Princeſſe on choiſit un époux,
Si vous ne craignez rien pour elle
N'apprehendez-vous rien pour vous?
Depuis ſept ou huit jours Phaéton vous évite;
De ſi loin qu'il vous voit il paroit interdit;
En diſant qu'il vous aime, il chancéle, il héſite
Comme s'il avoit peine à croire ce qu'il dit:
Quoique pour l'arrêter vous ayez du mérite
Je ne puis m'empêcher de ſoupçonner ſa foi.

THEONE.

Tant-pis pour lui s'il me quitte
Il y perdra plus que moi.

Je ne présume point que j'aye une Rivale.
Mais quand cela se pourroit,
Quelque belle qu'elle soit,
Je doute qu'elle m'égale.
Je vois, à ton air sérieux,
Que de ma vanité ta pudeur souffre & gronde:
Je n'ai pas des attraits à surprendre les yeux;
Mais j'ai je ne sçai quoi qui plaît à tout le monde.
Jamais le conjugal lien
N'a rangé sous ses loix une meilleure épouse;
C'est de mon devoir seul que je serai jalouse
Si je trouve un mari qui s'aquitte du sien.
Toujours d'humeur égale, & toujours complaisante,
Une tendre union bornera mes souhaits:
Et si nous nous broüillons, je suis trop bienfaisante
Pour être plus d'un jour sans refaire la paix.
Avec ces qualités, qu'on ne me peut débattre,
Et, comme tu le vois, de passables appas,
Que Phaéton me quitte, ou ne me quitte pas,
Pour un amant perdu j'en retrouverai quatre.

NISE.

Mais Nimphe, votre pere à qui tout est présent,
Qui lit dans l'avenir comme moi dans un livre,
Et qui du Dieu Neptune a reçû ce présent,

Sçait bien ſous quelle loi vous aurez l'heur de
vivre.

THEONE.

Je l'ai toujours prié de ne me dire rien
De ce qui m'eſt là haut nuiſible ou favorable ;
Je ne veux point languir dans l'attente d'un bien,
Ni ſouffrir par avance un mal inévitable.
Je vois toujours le ſort aller ſon même train ;
Ordinairement il envoye
A la jeuneſſe de la joye,
A la vieilleſſe du chagrin.
Joüiſſons des plaiſirs que l'âge nous préſente
Sans nous inquiéter de ce qui vient après :
La folie, à vingt ans, a pour moi plus d'attraits,
Que la ſageſſe à ſoixante.
Voilà, ma chére Niſe, où je veux m'en tenir :
Je conviens avec toi qu'il eſt beau d'être ſage ;
Mais comme d'ordinaire on ne l'eſt qu'avec l'âge,
Je ne veux pas encore ſi-tôt le devenir.

NISE.

Mais parlez-moi, de grace, avec une ame ou-
verte ;
Aimez-vous Phaéton, ou ne l'aimez-vous pas ?
D'un cœur indifférent ſouffrirez-vous ſa perte
Si pour d'autres attraits il quitte vos appas ?

Si l'on en croit un bruit que fait courir sa mere,
Dans peu le monde entier doit être sous ses pieds;
Et dans un rang si haut on dit que votre pere
Ne veut plus qu'à l'aimer vous vous émancipiez.

THEONE.

Je sçai le bruit qui court de sa grandeur future,
Et ce bruit ne m'allarme pas :
Pour toi qui crains toujours, ton esprit se figure
Qu'il se verra trop haut pour descendre si bas.
Depuis lui jusqu'à moi quel que soit l'intervalle
L'amour n'en souffre point entre de vrais amans;
Et l'hymen par des nœuds charmans
En les unissant les égale.
Il est vrai, depuis quelques jours
Des soins qu'il me rendoit Phaéton est avare;
Mais ce sont de certains détours
Pour faire souhaiter ce que l'on trouve rare.
Je n'ose jusqu'ici le soupçonner de rien :
Mais si je m'apperçois qu'il aille à l'inconstance,
Eut-il trente pas d'avance
Je le ratraperai bien;
Et s'il faut entre nous parler en conscience,
Notre sexe en sçait plus là-dessus que le sien.

NISE.

Quelque raison que j'aye, & quoique je vous dise

Vous renverſez d'un mot tout mon raiſonnement,
Tant vous débitez finement
Votre méchante marchandiſe.
Encore un mot ou deux, & je ne dis plus rien ;
Auſſi-bien avec vous fait-on mieux de ſe taire.
Sçait-on ce qu'ici bas Momus eſt venu faire ?

THEONE.

On ne me l'a point dit, mais je m'en doute bien.

NISE.

Et que préſumez-vous qui l'y faſſe deſcendre ?
On eſt mieux au ciel qu'en ces lieux.

THEONE.

Peut-être eſt-ce l'amour qui l'oblige à s'y rendre ;
Et c'eſt où l'on ſe plaît qu'on eſt toujours le mieux.

NISE.

Quoi, vous croiriez Momus capable de tendreſſe ?
Je voudrois que cela fut ;
Et pour comble d'allegreſſe
Que votre beauté lui plut.
Lui rieur, & vous rieuſe,
Les chagrins de l'hymen vous ſeroient inconnus ;
Et ſi votre lignée un jour étoit nombreuſe
Vous peupleriez la terre & le ciel de Momus.

THEONE.

Il arrive ſouvent des choſes moins poſſibles :
Et ſi j'oſe parler du peu que j'ai d'attraits,
Je ſçai bien qu'ils ne ſont pas faits
Pour rendre Jupiter ou Neptune ſenſibles.
Si je m'entêtois là-deſſus
Je demeure d'accord que je ſerois trompée :
Mais pour des Dieux tels que Momus,
Qui n'ont que la cape & l'épée,
Duſſes-tu nommer cela
Orgüeil, foibleſſe, folie,
Je crois être aſſez jolie
Pour prétendre juſques-là.
De l'humeur dont il eſt, ſi nous vivions enſemble
Nous ſerions l'un & l'autre ennemis de l'ennui.

NISE.

Vous pouvez, ſi bon vous ſemble,
En raiſonner avec lui.
Je l'apperçois.



SCENE II.

MOMUS, THEONE, NISE.

MOMUS.

BONJOUR ma charmante Cousine;
Je crois pouvoir ainsi vous nommer en ce lieu.
Votre pere Protée étant un demi-Dieu
Vous êtes à moitié divine:
Et je ne suis pas assez fier
Quoi que je sois Dieu tout entier,
Pour ne pas cousiner ceux de votre origine.

THEONE.

Je n'ai garde d'abuser
De l'honneur que vous me faites:
Je sçai trop le respect que me doit imposer
La présence d'un Dieu, galant comme vous l'êtes.

MOMUS.

Pour galant, Cousine, non;
Ce n'est pas dont je me pique:
Mais pour Censeur & Critique
Je le crois être assez bon;
Au moins assez souvent est-ce à quoi je m'applique.

L'homme

L'homme eſt un animal dont l'impoſteur aſpect
En trompant ſon voiſin fait ſemblant qu'il l'honore :
Par l'homme j'entens *hic & hæc.*
Et la femme eſt bien pis encore.
J'ai querellé cent fois, comme chacun le ſçait,
Notre vieux Jupiter, tout grand Dieu qu'il puiſſe être,
De ce qu'il ne leur a pas fait
Ici devant une fenêtre,
Par où l'on pût voir & connoître
Ce qu'on a là-dedans de difforme & de laid :
Mais le bon homme, quoique maître,
Garde là-deſſus le *tacet* ;
Et de l'intérieur ne laiſſe rien paroître
Tant il croit ſon chef-d'œuvre un ouvrage imparfait.

THEONE.

Les Dieux ne font point de fautes ;
Ils ſont exempts de défauts.

MOMUS.

Les ſotiſes les plus hautes
Viennent des lieux les plus hauts.
Mais laiſſons-là cette corde,
Et chantons plus bas d'un ton.
Aidez-moi, je vous prie, à mettre la concorde

Entre Epaphus & Phaéton.

Leurs peres prétendus m'ont fait ici descendre
Pour les faire marcher droit;
Mais je ne sçai point d'endroit;
Par où je les puisse prendre:
Si vous en sçavez un, ma Cousine, il faudroit
Me faire le plaisir de vouloir me l'apprendre.

THEONE.

Pour réunir leurs cœurs je n'ai rien oublié:
Mais plus on y travaille & plus on les divise;
J'ai parlé, querellé, menacé, supplié,
Et j'ai toujours perdu la peine que j'ai prise.
C'est pour toujours qu'ils ont rompu;
Il n'est point de raison qui jamais les rassemble.

MOMUS.

J'ai fait tout ce que j'ai pû
Pour les faire boire ensemble.
Quoi qu'ils soient en détrempe issus du sang des Dieux,
Comme les jeunes gens d'une haute naissance
Sont souvent impécunieux
Sauf à la répéter, j'en faisois la dépense.
Mais Epaphus sur Phaéton
Prétendoit de plein droit avoir la préférence:
Et mettant Jupiter au-dessus d'Apollon,

Vouloit entre leurs fils la même différence.
Phaéton au contraire, en termes fort exprès,
Disoit que Jupiter, à cause de son âge,
Etoit *primus inter pares*;
Et n'avoit, comme aîné, sur les Dieux ses cadets,
Hors le vol du Chapon, aucun autre avantage;
Que le Soleil par ses vertus
Rendoit seul la terre féconde,
Et faisoit plus de bien au monde
Que le foudre enroüillé du pere d'Epaphus.
Là-dessus l'antipathie
Qui ne peut souffrir la paix,
S'étant mal à propos mise de la partie,
Ils se sont séparés plus broüillés que jamais.
Et pour moi, qui de l'Olympe
Pour les rapatrier m'étois ici rendu,
Il faudra que j'y regrimpe
Comme j'en suis descendu;
A moins que Phaéton, qui pour vous est de braise,
Et qui pour vos appas file un amour constant...
[Sa raison, par parenthese,
Ne me paroît point mauvaise,
Et j'en ferois bien autant.]
A moins, dis-je, que l'empire
Que vous avez sur lui n'offre quelque moyen...

THEONE.

Je vous ai déja dit que je n'y pouvois rien :
Et si vous vous plaisez à l'entendre redire,
Epaphus qui paroît le confirmera bien.

SCENE III.

EPAPHUS, THEONE, MOMUS, NISE.

EPAPHUS.

AH Théone ! ah Momus ! prenez part à ma peine ;
Je suis au désespoir, & c'est avec raison.
Le Roy, tout Roy qu'il est, moins puissant que la Reine,
Pour époux de sa fille a choisi Phaéton.

THEONE.

Phaéton, dites-vous ?

EPAPHUS.

Phaéton.

MOMUS.

Il se moque.
Il cherche à vous sonder en vous parlant ainsi.

EPAPHUS.

Non, non, mon déſeſpoir n'uſe point d'équivoque,
Jamais la vérité n'a mieux paru qu'ici.

MOMUS.

Puiſque Phaéton vous troque,
Je le troquerois auſſi.
Epaphus eſt vacant, & vous êtes vacante ;
Vous valez bien vous deux les deux autres, au moins ;
Et ce ſeroit leur faire une piéce piquante
Que de vous joindre enſemble avant qu'ils fuſſent joints.
Si vous voulez mêler l'agréable à l'utile,
Je vous donne un avis à ne point négliger :
Il vous offre un moyen auſſi prompt que facile,
De vous faire bien-aiſe & de vous bien venger.

EPAPHUS.

Eh ! de qui voulez-vous, hélas, que je me venge?
Le cœur de la Princeſſe eſt-il double ou leger?
On la contraint à changer,
Ce n'eſt point elle qui change.
Je crois l'aimer aſſez pour l'aimer ſans eſpoir :
Et Théone à mes yeux ſeroit cent fois plus belle,
Qu'avec tous les appas qu'elle pourroit avoir,

Je ne pourrois l'aimer comme elle.

THEONE.

Eh ! là là, Seigneur Epaphus,
Ne vous défendez pas ſi crûment que vous faites :
Les filles, comme moi, ne ſont pas au refus
D'un fils de Jupiter qui l'eſt, comme vous l'êtes.
Si jadis je me prévalois
De voir Phaéton ma conquête,
Souvent mal à propos une fille s'entête ;
Et j'ignorois d'ailleurs tout ce que je valois.
Maintenant que j'en ſuis inſtruite,
Et que, pour ainſi dire, on le ſçait en tous lieux,
Le pis que j'aye à craindre eſt de me voir réduite
A l'honneur de choiſir entre vingt demi-Dieux.
Songez donc, je vous prie, à ne vous plus défendre
De vouloir être mon époux :
Le moins que je puiſſe prétendre
A ne point nous flater, c'eſt Phaéton & vous.
Vous avez trop d'eſprit pour ne me pas entendre.
Adieu.



SCENE IV.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

Vous le voyez, elle sort en courroux.

EPAPHUS.

Et quel sujet en a-t-elle?
Qu'ai-je dit pour l'offenser?

MOMUS.

Une petite bagatelle,
Qui ne vaut pas la peine d'y penser.
Que peut-elle essuyer de plus désagréable
Que d'entendre à brûle-pourpoint
Dire que vous ne l'aimez point?
C'est un tacite aveu qu'elle n'est point aimable;
Et vous n'êtes pas excusable
D'avoir été fat à ce point.

EPAPHUS.

Frappé du coup mortel, dont j'ai l'ame accablée,
Une juste douleur rend mes sens interdits;
Et ma raison est si troublée
Que je ne sçai ce que je dis.

Eh ! pour qui désormais prétend-on que je vive ?
J'aimois, j'étois aimé, c'est un destin si doux. . .

MOMUS.

Phaéton, qui vous en prive,
Est plus à plaindre que vous.
Le destin le plus doux est de vivre sans maître :
Et de tous ceux que vous voyez
Je crois que les mieux mariés
Seroient ravis de ne pas l'être.

EPAPHUS.

Dans un moment mon superbe Rival,
Dont le destin semble être le complice,
Va conduire à l'autel, ou plutôt au supplice ....,
Ah ! de tous les tourmens il n'en est point d'égal.
Vous, par qui les Tyrans ont été mis en poudre,
Maître absolu de tous les Dieux,
Souffrirez-vous qu'un Rival odieux,
Impunément méprise votre foudre ?
Appuyez mon juste courroux :
Et si de vos bontés je ne suis pas indigne.
Montrez au moins par quelque signe,
Que mes plaintes vont jusqu'à vous.

Il tonne & fait quantité d'éclairs.

MOMUS.

Malpeste, quel tintamarre !

Le bon homme en campagne a mis tous les éclairs.
De pareille harmonie il eſt bon qu'on ſe garre.
Nous ferons bien d'être clos & couverts.
Soit qu'il ſoit mal adroit, ou ſoit qu'il ſoit bizarre,
Sa foudre quelquefois tombe tout de travers.

SCENE V.

PHAETON, MOMUS, EPAPHUS.

PHAETON.

Je vous cherche, Momus, pour vous dire ma joye.
Je vais de la Princeſſe être l'heureux époux.
Puiſqu'Apollon mon pere en ce lieu vous envoye,
Le plaiſir que je goûte eſt commun entre nous.

MOMUS.

Je ſuis un Dieu d'honneur, quoique de bas étage.
Je ne prévarique jamais.
Jupiter de mon voyage
A fait la moitié des frais;
Et les vœux de ſon fils n'étant pas ſatisfaits,
Ainſi qu'à vos plaiſirs je prens part à ſa rage.

EPAPHUS.

De semblables plaisirs me rendent peu jaloux.
J'aime un cœur qui se donne, & non pas qu'on arrache.

PHAETON.

D'un cœur que vous teniez avoir rompu l'attache,
C'est pour moi, ce me semble, un plaisir assez doux.

EPAPHUS.

Croyez-vous qu'à ma flamme injustement ravie
La beauté que par force on oblige à changer,
Ne trouvera point dans la vie
D'occasion de se venger ?

MOMUS.

Bon ! une femme en manque-t-elle ?
Pour peu contre un mari qu'elle soit en courroux,
Il ne faut qu'être douce & belle,
Mille gens prennent sa querelle,
Et la vengent de son époux.

PHAETON.

Loin qu'un soupçon si bas me chagrine ou m'irrite,
Je le méprise assez pour n'y répondre rien :
Il sçait ce que doit craindre un homme sans mérite,
Et juge de mon sort comme il feroit du sien.

EPAPHUS.

Si le mérite ſeul décidoit de la choſe,
Je doute qu'entre nous on voulût héſiter:
Et je ne ſçai pourquoi le fils de Climéne oſe
Se méconnoître aſſez pour me rien diſputer.

PHAETON.

Je ſçai bien moins encor quelle vaine chimére
Vous fait prendre avec moi ces maniéres d'agir;
Vous fils d'Io, vous, dont la mere
Sçavoit moins parler que mugir.

EPAPHUS.

Sçavez-vous qui je ſuis?

PHAETON.

Oüi, je ſçai qui vous êtes.

EPAPHUS.

Cédez-moi donc en tout.

PHAETON.

Je ne vous céde en rien.

EPAPHUS.

Vous me faites pitié!

PHAETON.

Moins que vous ne m'en faites.

EPAPHUS.

Jupiter eſt mon pere.

PHAETON.

Apollon eſt le mien.

EPAPHUS.

Apollon ! C'eſt donc par magie.
Celui qui le premier a répandu ce bruit,
De votre généalogie
Etoit ſans doute mal inſtruit.

PHAETON.

Téméraire ! rendez grace
A la préſence d'un Dieu.
Vous me ferez ailleurs raiſon de cette audace.

EPAPHUS.

Je vous laiſſe le choix & du temps & du lieu.
Pour venger ſon honneur on doit tout entreprendre :
Et s'il eſt vrai que Phaéton
Soit fils du vainqueur de Python,
Il aura ſoin de me l'apprendre.
Adieu.



SCENE VI.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

PUIS-JE sçavoir où vous courez si fort ?

PHAETON.

Où me transporte ma colére :
Je vais voir la Reine ma mere,
Pour être pleinement éclairci de mon sort.
C'est d'elle que je sçai qu'Apollon est mon pere ;
Il faut, par un aveu sincére,
Qu'elle confirme ce rapport.

Il sort avec précipitation.

MOMUS *seul.*

Peste du fou ! qui s'imagine
Qu'on parle là-dessus avec sincérité !
Allons vîte après lui, de peur qu'il ne s'obstine
A faire la sottise où je le vois porté.
Que Diable, d'une mere ose-t-il là prétendre ?
Si toutes celles de ce temps
Disoient de qui sont leurs enfans,
Ce seroit un beau compte à rendre ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHAETON, MOMUS.

PHAETON.

NON, Momus, vos discours ne sont point de saison;
Je prétens me venger de ce mortel outrage.

MOMUS.

Il a tort. Vous avez raison.
Que diable, voulez-vous qu'on dise davantage?
Quoiqu'on sçache là-haut aussi-bien qu'ici-bas
Que vous êtes le fils du Dieu de la lumiére,
Je vous ai déja dit que je ne voudrois pas
Approfondir cette matiére.

PHAETON.

Non, vous dis-je; il est beau que j'en fasse du bruit.
Ma naissance est-elle incertaine?

L'Univers n'eſt-il pas inſtruit
De ce que le Soleil a ſenti pour Climéne ?

MOMUS.

Oüi, ſans doute, tout l'Univers
A ſçû que le Soleil a ſoupiré pour elle :
Mais qui ſçait ſi toujours elle lui fut fidéle,
Et ſi rien de ſa part n'eſt allé de travers ?
Vous m'allez alléguer qu'il ſeroit difficile
Qu'elle eût pour un mortel voulu quitter un Dieu;
Si cette raiſon a lieu
C'eſt une fois entre mille.
Il faut avec les Dieux être toujours guindé :
En prenant de l'amour concevoir de la crainte :
D'un reſpect importun avoir l'eſprit bridé ;
Et la tendreſſe eſt foible où régne la contrainte.
Il eſt mille plaiſirs, que je ne nomme pas,
Quoi qu'ils ſoient les plus grands de tous ceux qu'on renomme,
Où plus on fait voir qu'on eſt homme
Plus on y fait trouver d'appas.
Pour combien de mortels, ſçavans en l'art de plaire,
Les Maîtreſſes des Dieux leur font-elles faux-bon?
J'en connois quelques-uns bâtis d'une maniére
A ne dire jamais non ;

Et Madame votre mere
A toujours eu le goût bon.

PHAETON.

Et que prétendez-vous par là me faire entendre?

MOMUS.

Rien. Je veux ſeulement par maniére d'acquit,
Tâcher de vous faire comprendre
Qu'il n'eſt pas toujours ſûr qu'on ait l'heur de deſcendre
Du pere que la mere dit.

PHAETON.

Je ſçai qne de Momus la langue médiſante
En quelque rang qu'on ſoit pouſſe chacun à bout;
Mais eut-elle à médire une plus forte pente
Elle n'a rien qui m'épouvante;
Le Soleil eſt mon pere, & le Soleil voit tout.
Ma mere de tout temps fut ſenſible à la gloire:
Mais quand elle l'eût moins été
Elle n'en pouvoit faire accroire
Au Dieu qui donne la clarté.

MOMUS.

Que je plains vos raiſons ſi c'eſt là la meilleure!
Quelque précaution qu'on prenne en cas pareil,
L'amour plus fin que le Soleil
Fait bien du chemin dans une heure.

Il trompe le plus ſimple & le plus défiant :
Et quelque opinion que puiſſe être la vôtre
Le Dieu le plus clair-voyant
N'y voit pas plus clair qu'un autre.
Croyez-moi, Seigneur Phaéton,
C'eſt en Dieu de bon ſens qu'avec vous je m'explique :
Ne prenez point un ſi haut ton
En choſe ſi problématique.
Vous pouvez me répondre, & vous aurez raiſon,
Qu'il vous importe peu qui vous ait donné l'être ;
Que le Soleil ſoit votre pere ou non
Il vous ſuffit qu'il s'imagine l'être :
Auſſi-bien, entre-nous, à parler tout de bon,
Lors qu'on dit qu'un enfant nous doit ſon origine
A moins qu'on ne ſe l'imagine
Quelle certitude en a-t'on ?
N'allez point de la Reine agiter la cervelle ;
Je vous crois bonnement fils du Dieu lumineux :
Mais ſuppoſé le cas douteux
Votre mere le dira-t'elle ?
Ne vous expoſez point à la confuſion....

PHAETON.

Momus, la plaiſanterie
Eſt un peu délicate en cette occaſion :

Finissons-là, je vous prie.
Je vois venir la Reine. Il suffit de moi seul
Pour déveloper ce mystére.
Je veux sçavoir quel est mon pere;
Et s'il en est besoin, quel étoit mon ayeul.

SCENE II.

CLIMENE, PHAETON, MOMUS, GARDES.

CLIMENE.

QUoi! mon fils, lors que tout conspire
A rendre vos jours fortunés,
Votre chagrin...... D'où vient que Momus se retire?
Vous ne répondez rien; & vous me surprenez.

MOMUS.

Le Seigneur Phaéton, votre fils à bon titre,
[Et qui du blond Phébus ne l'est, je crois, pas moins]
Veut vous entretenir sur un certain chapitre,
Où les gens de bon sens souffrent peu de témoins.

SCENE III.

CLIMENE, PHAETON, GARDES.

CLIMENE.

HE bien, cher Phaéton, qu'avez-vous à m'apprendre?
N'êtes-vous pas content de moi?
J'ai ſi bien ménagé mon crédit ſur le Roi
Qu'au mépris d'Epaphus il vous a fait ſon gendre.
J'ai cru vous rendre heureux, & vous ne l'êtes pas.
Vous perdez à regret Théone:
Mais, Phaéton, l'appas du trône,
Doit vous rendre inſenſible à tous autres appas.
Protée interrogé, l'infaillible Protée
Promet tout l'Univers à votre heureux deſtin;
Et la gloire aujourd'hui qui vous eſt préſentée
A ce qu'il a prédit vous ouvre le chemin.
Méritez qu'à mes vœux votre bonheur réponde.
Du Dieu qui fait le jour ſoyez le digne fils.
L'Hymen qui vous éleve au trône de Memphis
Va conduire vos pas à l'empire du monde.
Quel plaiſir au Soleil, qui dans tous les climats
Avec égalité diſpenſe ſa lumiére,

De vous la donner toute entiére
Et d'éclairer par-tout vos paisibles Etats !
Astre, qui toujours nous regardes,
Toi, dont les rayons éclatans....

PHAETON.

Madame, dites à vos Gardes
De vous laisser pour quelque temps.

CLIMENE.

Retirez-vous plus loin. Et sur-tout que personne
Ne vienne nous troubler ici.
Plus je rêve, moins je soupçonne
Ce qui peut vous contraindre à soupirer ainsi.
Ne me déguisez point les secrets de votre ame,
Mon amour à la fin en seroit offensé;
Expliquez-vous, parlez.

PHAETON.

Madame,
Je ne le cele point, je suis embarrassé.
Vous cherchez à sçavoir d'où vient que je soupire?
Plût au ciel que vous le sçussiez !
Ou tout au moins que vous pussiez
Deviner ce que je veux dire.

CLIMENE.

Hé bien, gardez votre secret,
C'est trop perdre de temps à le vouloir apprendre;

Je vous fais trop de grace, & j'en ai du regret,
Je ne devois pas tant descendre.

PHAETON.

Eh, Madame! au nom du Soleil,
Que vous dites être mon pere.....

CLIMENE.

Que je dis! O ciel! quelle mere
Reçut jamais d'un fils un traitement pareil?
Qu'osez-vous penser, fils indigne?
Allez, retirez-vous; songez à m'éviter.

PHAETON.

C'est à votre vertu faire un outrage insigne;
Et vous avez raison de vous en irriter.
Je vous respecte trop pour en être capable.
Le sang que j'ai reçû du Soleil & de vous
Dans mon cœur agité boüillonne de courroux
Contre l'indigne objet qui seul en est coupable.
L'insolent Epaphus, sur un ton méprisant,
A tantôt avec énergie
Fait le fade & mauvais plaisant
Touchant ma Généalogie:
Et pour surcroît d'affront Momus étoit présent.
Je sçai quelle douleur cet outrage vous coûte,
Et pour vous en venger quel effort vous est dû:
Bientôt le sang dont il doute

Vous aura ſatisfaite, ou ſera répandu.

CLIMENE.

Quoi ! mon fils, ſe peut-il ? ....

PHAETON.

Oüi, Madame, l'envie
Pour donner une atteinte à mon être divin,
Sur la beauté de votre vie
Oſe répandre ſon venin.
J'ai ma gloire à venger & celle de ma mere;
Pour m'y fortement animer
Il ſuffit de me confirmer
Que le Dieu du jour eſt mon pere.

CLIMENE.

Oüi, mon fils; le Soleil t'a formé de ſon ſang:
Et qui te ſoutient le contraire
Eſt un jaloux, un téméraire,
Qu'offuſque ton mérite & qu'allarme ton rang.
Je le prens à témoin, je l'atteſte, & le jure,
Ce Dieu qui m'honora d'un ſi parfait amour,
Que ma flamme fut auſſi pure
Que la clarté qui fait le jour.
Si ce n'eſt du Soleil que tu tiens la naiſſance
Je le conjure ici du cœur & de la voix
Que pour en tirer la vengeance
Il m'éclaire aujourd'hui pour la derniére fois.

PHAETON.

Vous appercevez-vous que j'héſite à vous croire?
Epargnez des ſermens dont je n'ai pas beſoin.

CLIMENE.

Je dois ces ſermens à ma gloire;
Et je veux même aller plus loin.
Pour confondre l'envie & ſa noirceur extrême,
Qui de mon innocence inſpire du ſoupçon,
Il faut que le Soleil lui-même
Diſe s'il eſt ton pere ou non.
Le Palais de la lumiére
S'il eſt tel qu'on le dit, ne te déplaira pas:
Et Momus, à ma priére,
Ne refuſera point d'y conduire tes pas.
Va de la médiſance interrompre la courſe:
Rends un calme profond à ton cœur agité;
Et pour trouver la vérité
Cherche-là juſques dans ſa ſource.
Le diſcours que je tiens rend tes ſens tout émûs;
Qu'apprehendes-tu?

PHAETON.

J'appréhende
De ne pas obtenir une faveur ſi grande.
Madame, au nom des Dieux, priez-en bien Momus.

Que me sert d'être fils de l'Astre qu'on révére;
Du Dieu qui fait les jours & qui régle les ans,
Si je ne suis vû de mon pere
Que comme il voit les autres gens.
Parlez, pressez; enfin obtenez-moi la grace
Que vous me faites espérer:
Si je puis un moment voir l'auteur de ma race
Je n'ai plus rien à desirer.
Mon ame impatiente y marche, y court, y vole.

CLIMENE.

Oüi, mon fils, tu verras qui t'a donné le jour:
Je te promets l'entrée en son sacré séjour;
Et je vais travailler à te tenir parole.

SCENE IV.

PHAETON *seul.*

Quel plaisir au mien est égal!
J'ai peine à contenir tout l'excès de ma joye.
Puis-je confondre mon rival
Par une plus illustre voye?
Lâche, qui de ma mere as attaqué la foi,

Mon

Mon ſang n'eſt point douteux ; je vais trouver mon pere :
Et s'il t'en falloit autant faire,
Peut-être ſerois-tu plus empêché que moi.
Je vois Théone. O ciel que n'en dois-je point craindre ?
Quel courroux ſon amour va-t'il faire éclater ?

SCENE V.

THEONE, PHAETON.

THEONE.

PEUT-ETRE croyez-vous que je vienne me plaindre ;
Et je viens vous féliciter.
De maitreſſe au beſoin vous feriez un négoce ;
Et de tout ce qu'il veut votre amour vient à bout.
Je ne prétens point perdre tout :
Puiſque vous me changez, je me prie à la nôce.

PHAETON.

J'ai toujours pour Théone un amour effectif.
Elle a tous mes deſirs, & toute ma tendreſſe...

THEONE.

Trompez-moi, je vous prie, avec plus d'allegresse,
Je n'aime point le ton plaintif.
Un cœur qui ne sent rien qui ne soit légitime
Toujours chante & toujours rit :
Et celui qui paroît contrit
Est toujours infecté de quelque petit crime.
Le chagrin, à votre âge, est un poison mortel :
Quelque juste qu'il soit rendez-vous-en le maître;
Et si vous êtes criminel,
Tâchez à ne le point paroître.
Rompre les plus beaux nœuds & les plus engageans
N'est pas une action trop basse :
Aujourd'hui l'inconstance passe
Pour une pécadille entre d'honnêtes gens.

PHAETON.

Je vais faire un aveu dont vous serez surprise.
Je vous quitte Théone, & vous aime toujours :
Mais le trône tient à Céphise,
Et c'est au trône que je cours.
Votre pere lui-même a prédit que le monde
Devoit un jour être à mes pieds :
A ce que veut le sort il faut que je réponde,
Et que tous mes plaisirs lui soient sacrifiés,

Peut-être un temps viendra, pour mon bonheur extrême,
Que le ciel à mes vœux se montrera plus doux ;
Et que maître du monde, & maître de moi-même,
Je serai plus digne de vous.
Mon ardeur toujours aussi forte
Se feroit une douce loi....

THEONE.

J'entens. Vous songez à moi
Quand votre femme sera morte.
Je rens très-humble grace au Seigneur Phaéton ;
Quelles que soient ses destinées
Il me feroit un mauvais don
Que de me régaler de ses vieilles années.
Je ne veux point si cher acheter la grandeur
Dont le flateur espoir vous rend l'ame ravie :
J'aime mieux un peu moins d'honneur
Et plus d'agrément dans la vie.
L'heureuse tranquillité
De deux cœurs faits l'un pour l'autre,
Est une félicité
Plus parfaite que la vôtre.
Ce n'est pas, grace au ciel, la disette d'acteurs
Qui me fait parler de la sorte :
Qui voudroit assembler tous mes adorateurs,

On en feroit une cohorte.

PHAETON.

Je ne ſuis que trop convaincu,
Que pour peu qu'on vous voye il faut que l'on vous aime :
C'eſt pour vous que j'aurois vêcu;
Si j'avois vêcu pour moi-même.
Mais cet Aſtre qui m'eſt ſi cher,
Le Soleil qui m'a donné l'être,
De ſon lever à ſon coucher
Ne veut rien éclairer dont je ne ſois le maître.
C'eſt au prix d'un bonheur qui m'eût été bien doux
Que j'achéte une gloire inſigne;
Mais faut-il que du ciel j'attire le courroux,
Et que fils du Soleil je m'en déclare indigne?
Voulez-vous qu'à l'honneur préférant le repos,
Contre un Arrêt du ſort mon amour ſe mutine?
Et que de naiſſance divine
J'évite le ſentier que doit ſuivre un Héros?
Quelle place odieuſe aurois-je dans l'hiſtoire
Si je ſacrifiois mon devoir à mes feux?

THEONE.

Vous prenez un chemin pour aller à la gloire
Qui me ſemble un peu raboteux.

Je ne vois que vous seul, à vous rendre justice,
Prendre un sentier si peu battu;
Et vouloir aller par le vice
Où d'autres vont par la vertu.
Un Héros n'a jamais, ou doit n'avoir, je pense,
Que d'héroïques passions;
Et vous mettez votre inconstance
Entre vos belles actions!
Si vous y parvenez, soit dit sans vous déplaire,
Par une route si contraire,
Bien des gens en seront surpris;
Aussi m'avouerez-vous, si vous êtes sincere,
Qu'on auroit de la peine à faire
Un Héros à plus juste prix.

PHAETON.

A quelque impatience où ce mépris m'expose,
Rien ne m'échapera qui vous puisse irriter:
Moi-même je songeois à vous représenter
Qu'en perdant Phaéton vous perdez peu de chose.
Je vous aurois fait voir que mes vœux inconstans
N'arrachoient de vos fers qu'un amant sans mérite.
Mais, grace à ce que j'entens,
Vous en êtes assez instruite.
Les égards qu'autrefois vous avez eus pour moi
M'avoient rendu l'ame assez vaine

Pour craindre que le choix du Roi
Ne vous causât un peu de peine :
Mais ſans doute Epaphus a déja pris le ſoin.....

THEONE.

Laiſſons Epaphus, de grace ;
Pour me venger de vous je n'en ai pas beſoin.
Adieu. Je vois Momus, & lui céde la place.
Pour faire voir qu'en vous perdant,
Au ſuccès de vos vœux je ne mets point d'obſtacle,
Je vous dis, par pitié, qu'un homme bien prudent
Ne fait guéres de fonds ſur la foi d'un Oracle,
Le plus intelligible eſt plein d'obſcurité :
Juſqu'à l'événement on ne peut le comprendre :
Et ſur un tel eſpoir on ſe croit haut monté,
Que l'on eſt bien près de deſcendre.
Vous ne méritez pas ces avis obligeans.
Mais n'importe.



SCENE VI.

MOMUS, THEONE, PHAETON.

MOMUS.

JE sors, si je vous inquiéte.
Je ne puis me résoudre à séparer des gens
Dont l'union est si parfaite.

THEONE.

Vous ne pouviez choisir un plus heureux moment.
J'ai dit ce que j'avois à dire.
Et Phaéton patiemment
Souffrira que je me retire.

SCENE VII.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

LA Reine vient de me prier,
D'une si pressante maniere,
De vous faire charier
Au Palais de la lumiere ;

En des termes ſi ſoumis
Elle m'a conjuré de m'y vouloir ſoumettre,
Que j'ai ſottement promis
Plus qu'il ne falloit promettre.
Cela m'arrive ſouvent,
Et je n'en ſuis pas plus ſage.
Oh çà ; puis que dans l'air nous allons en voyage,
Il eſt bon auparavant
Que je ſçache de vous ſi vous avez l'uſage
D'aller à cheval ſur du Vent ?

PHAETON.

Sur du Vent ? Quelle monture
Me faites-vous prendre là ?

MOMUS.

Je n'en ſçai point de plus ſûre.
Vous-même choiſiſſez-la.

PHAETON.

Si vous êtes ſenſible au beau feu qui m'embraſe,
A l'ardeur qui m'anime à monter juſqu'aux cieux,
Tâchez à m'obtenir Pégaſe ;
Je m'en accommoderai mieux.

MOMUS.

Quelle demande vous faites !
Eh, ne ſçavez-vous pas bien
Qu'il ne vaut preſque plus rien,

Tant il eſt fatigué par de méchans Poëtes ?
Outre qu'on n'a pas le ſoin
De le fournir de litiere,
Il paſſe quelquefois une ſemaine entiere
Sans avoir à manger une botte de foin.
Si vous voulez aller vîte,
Il n'eſt point dans les airs de meilleur Poſtillon
Que le fougueux Aquilon ;
En quelque endroit qu'on aille on eſt bientôt au gîte.
Quand de ſon ſouffle bruyant
Il va rendre viſite aux humides campagnes,
Quelquefois en ſe jouant
Il éleve leurs flots plus haut que des montagnes :
Et quand ſa fougue le prend
Et qu'aux bois innocens il déclare la guerre ;
Le chêne le plus vieux, le plus gros, le plus grand
Dans un moment eſt par terre.
Souvent juſques aux enfers
Par des routes ſouterraines,
Il ſemble des damnés vouloir rompre les fers,
Et contraindre Pluton à ſuſpendre leurs peines.
Pour peu qu'il s'abandonne à ſa malignité,
Il détruit en un jour tout l'eſpoir d'une année !
Et voilà la Haquenée

Sur quoi vous ſerez monté.

PHAETON.

Vous en faites une peinture
Qui pourroit effrayer un autre homme que moi ;
Mais il n'eſt rien dans la nature
Dont le fils du Soleil conçoive de l'effroi.
Je crains moins le péril que je n'aime la gloire.
Je ne ſçaurois mourir pour un plus beau ſujet.

MOMUS.

Vous avez raiſon : ce projet
Fera vivre votre mémoire.
Dans une heure Aquilon doit ſe rendre ici-bas
Pour conduire cette manœuvre.
L'audace ne me déplaît pas
Quand on la ſçait bien mettre en œuvre.
Adieu. La Reine vous attend :
Et d'ailleurs Epaphus vient ici par mon ordre.



SCENE VIII.

EPAPHUS, MOMUS, PHAETON.

Epaphus & Phaéton chacun la main sur la garde de l'épée, se regardant fiérement.

MOMUS.

Moi présent, s'il vous plaît, ne vous morguez point tant :
On diroit deux mâtins qui cherchent à se mordre.
Si je prens mon air divin,
Malheur pour l'un & pour l'autre.
A Phaéton. Vous, passez votre chemin :
A Epaphus. Et vous, achevez le vôtre.

PHAETON.

Mon courroux est comme un torrent
Qui s'enfle & se grossit, quand il trouve une digue.

EPAPHUS.

Si la tentation vous prend
Vous pourrez me trouver sans beaucoup de fatigue.

Phaéton sort.

SCENE IX.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

JE vous ai fait chercher, l'ame pleine de fiel
De votre farouche incartade,
Pour vous dire que jusqu'au ciel
Je vais faire une promenade.
Jupiter qui tantôt m'a fait descendre ici
Pour sçavoir si son fils y fait quelque sotise,
Du succès de mes soins espere être éclairci :
Que voulez-vous que je lui dise ?

EPAPHUS.

Vous ?

MOMUS.

Oüi.

EPAPHUS.

Vous lui direz, sans lui déguiser rien,
Ce que vous en sçavez de certaine science.
Si je ne suis trompé vous me connoissez bien :
Et je crois que les Dieux ont de la conscience.

MOMUS.

Vous leur faites bien de l'honneur :

Et les Dieux vous ſont redevables.
Puiſqu'ils ont l'extrême bonheur
D'être crus par vous équitables ;
Dites-moi de quel autre nom
Que de celui d'impertinence ,
Je pourrai baptiſer tout ce qu'en ma preſence
Vous avez dit à Phaéton ?

EPAPHUS.

Qu'ai-je dit, qui ne fût à dire :
C'eſt bien à Phaéton à prendre un ſi grand air !
Lui, fils du Soleil ! je l'admire.

MOMUS.

Il vous admire auſſi, Vous, fils de Jupiter ?

EPAPHUS.

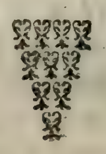
Ma naiſſance eſt juſtifiée.
Il ſuffit ſur ce point d'avoir les yeux ouverts :
Et ma mere déïfiée
Remplit de ſon nom l'Univers.

MOMUS.

Il eſt vrai : j'eus une chandelle
A ſa déification ;
Et c'eſt là ce que l'on appelle
Couvrir d'un beau vernis ſa réputation.
Mais pendant ſi long-temps que transformée en vache,

Elle ſut vagabonde, & vit tant de climats,
Quelque taureau peut-être échapé de l'attache
Eut de l'amour pour ſes appas :
De pareils animaux ſouvent ne le ſont guéres ;
Et ſi de quelqu'un d'eux votre mere a fait choix,
La plûpart des veaux que je vois
Sont peut-être Meſſieurs vos freres.
Quoi qu'il en ſoit vous avez tort :
Par bonté cependant je veux bien me ſoumettre,
Si vous voulez écrire, à porter votre Lettre ;
Vous aurez le plaiſir d'en épargner le port.
Je connois Jupiter : Un compliment modeſte
S'il ne lui coûte rien ne lui déplaira pas.
Soyez court ; & mettez au bas
Que le porteur dira le reſte.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

HE bien, comment vous trouvez-vous
De votre fougueuse monture ?
N'eſt-il pas vrai que ſon allure
A je ne ſçai quoi d'aſſez doux ?
Je ne fis jamais mieux que de vous mettre en croupe
Sur l'impétueux Aquilon :
On a toujours le vent en poupe
Avec un pareil poſtillon.
Il vous aura fait peur, je n'en fais point de doute :
Mais quand on n'a rien d'écorché,
C'eſt dans une ſi longue route
En être quitte à bon marché.

PHAETON.

Dites-moi, je vous prie, en quel pays nous ſommes ;

Car je ne puis penser que nous ſoyions aux cieux :
A peine quittons-nous la demeure des hommes :
Arrive-t-on ſi-tôt dans le ſéjour des Dieux ?

MOMUS.

Ne vous le dis-je pas ? Quand Aquilon s'en mêle,
On perce promptement les eſpaces de l'air :
Qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il grêle ;
Il va toujours ſon train, vîte comme un éclair.
D'ailleurs, vous jugez bien que l'on vous a fait prendre
Le chemin le plus court pour trouver le Soleil ;
Pour l'attraper au gîte il falloit vous y rendre
Quelque temps avant ſon réveil.
S'il eût été ſur l'hémiſphére
On auroit eû beau l'appeller ;
Quelque effort que l'on eût pu faire
Ses chevaux ſont retifs quand il faut reculer.
Grace au ciel (& de plus grace à notre vîteſſe,
Car il eſt bon d'y mettre tout,)
On ne peut arriver avec plus de juſteſſe ;
Le Soleil ſûrement ſera bientôt debout.
Déja le Crépuſcule à mes yeux ſe découvre ;
Et dans peu l'Horiſon paroîtra tout riant.
Mais chut. Du côté d'Orient
Je vois une porte qui s'ouvre.

C'eſt la premiére Heure du jour
Qui de la naiſſante lumiere
Fait inſenſiblement entrevoir le retour.

SCENE II.

LA PREMIERE HEURE, MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

Bon jour, belle Heure matiniere.
A vous voir ſi bien miſe on a lieu de juger
Qu'un petit grain d'amour vous rend l'ame agitée.
Une Heure ſi bien faite, & ſi bien ajuſtée,
Reſſemble extrêmement à l'Heure du Berger.

LA PREMIERE HEURE.

Ah, c'eſt Momus ! je me conſole
D'éprouver un deſtin à tant d'autres commun;
Il ne dit pas une parole
Qui ne ſoit employée à cenſurer quelqu'un.

MOMUS.

Il eſt vrai que par-tout j'en trouve des matieres.
Mais j'ai beau cenſurer ſouvent,
Autant en emporte le vent;

Quelque raiſon que j'aye on n'en profite guéres.
Qui vous tâteroit bien le poux,
Peut-être de défauts n'êtes-vous pas exemte :
Mais une affaire plus preſſante
Me contraint à paſſer légérement ſur Vous.
Le Seigneur Phaéton que j'ameine à ſon pere....

LA PREMIERE HEURE.

Quoi Momus, c'eſt-là Phaéton!
Ce fils ſi chéri d'Apollon!

MOMUS.

Oui, c'eſt lui-même. Au moins à ce que dit ſa mere.

PHAETON.

Pour me faire connoître tel
Je viens voir le Soleil juſques dans ſa demeure.
Introduiſez un fils au ſéjour paternel.
Vous ſerez ma plus chere & ma plus aimable Heure.
De peur de le manquer je previens ſon réveil;
Daignez favoriſer une ſi belle audace.

MOMUS.

Voyez donc vîte, de grace,
S'il fait jour chez le Soleil.

LA PREMIERE HEURE.

C'eſt ici qu'en ſortant il a ſoin de ſe rendre.
Je n'oſe aller plus loin ſans ſçavoir ſon deſir.

MOMUS.

Donnez-nous donc quelque plaisir
Pour nous dédommager du chagrin de l'attendre.
A délaſſer le fils d'un Dieu
Qui vient de traverſer tant de vaſtes campagnes,
Employez tous vos ſoins & ceux de vos compagnes;
Médiſons de quelqu'un, où je vous dis adieu.

LA PREMIERE HEURE.

Mon humeur, par malheur, quadre mal à la vôtre;
Mais j'ai ſept ou huit ſœurs qui ſont bien votre fait;

Elles médiſent à ſouhait,
Et toutes, mieux l'une que l'autre.
Il ne s'agit que de ſçavoir
Quelle Heure vous deſirez voir.

Voulez-vous voir l'Heure où les Dames
Vont faire leur priere aux Dieux?
Ou l'Heure qu'en de certains lieux
Elles ont rendez-vous pour parler de leurs flammes?

Vous montrerai-je l'Heure où les gens à procès
Qui ſans argent ſont ſans refuge,
Vont & revont cent fois preſenter des placets

Sans pouvoir obtenir audience d'un Juge?

Vous ferai-je venir l'aimable Heure où les Rois
Ont le divin plaisir de répandre des graces;
Pour voir combien de gens, pour attirer leur choix,
Donnent le nom de zéle à de pures grimaces?

Vous montrerai-je l'Heure où d'indignes dévots
Pour amasser des biens, eux qu'on croit qui s'en privent,
Trompent les orphelins, violent les dépôts,
Et donnent des leçons que jamais ils ne suivent?

Vous ferai-je venir l'Heure où les Usuriers
Sur de bons & suffisans gages,
Prétent, au denier-quatre, à plusieurs Officiers
De quoi faire leurs équipages?

Vous montrerai-je l'Heure où divers Avocats
Ayant bien feuilleté les papiers qu'on leur montre,
En leur changeant les noms, sur un semblable cas
Sont en même temps pour & contre?

Vous ferai-je venir l'Heure où les Médecins,

Pour dreſſer des Corbeaux de cadavres avides,
Dans leurs écoles homicides
Font des apprentis aſſaſſins?

Vous ferai-je venir une friponne d'Heure,
Où d'honnêtes Joueurs, euſſent-ils cent témoins;
Comptent ſi juſtement que pour cinq ou ſix points
Jamais une partie en chemin ne demeure?

Vous montrerai-je, enfin, l'Heure qui prend l'emploi,
Pour déclarer la guerre au vice opiniâtre,
De le jouer en plein Théatre
Sans qu'aucun auditeur trouve qu'on parle à ſoi?
Votre deſir ſera le nôtre
Quelque Heure que ce ſoit que vous vouliez choiſir.

MOMUS.

S'il eſt vrai qu'à mon deſir
Vous accommodiez le vôtre:
Montrez-nous certaine Heure où l'on a le plaiſir
D'entendre un Courtiſan dire du bien d'un autre.
Satisfaites-moi ſur cela.

LA PREMIERE HEURE.

Dûſſiez-vous me haïr, me quereller, me battre,

Dans le nombre de vingt-&-quatre
Je n'ai jamais vû celle-là.
Les grands ont quelquefois de ſi petites ames... ;

MOMUS.

Si vous ne pouvez faire mieux
Montrez-nous donc l'Heure où les Dames
Vont faire leur priere aux Dieux.

LA PREMIERE HEURE.

La voici.

SCENE III.

LA PREMIERE HEURE, L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE, MOMUS, PHAETON, UN MOMENT.

LA PREMIERE HEURE.

QUoi, ma ſœur, vous qu'on trouve ſi vaine,
Etre ſi négligée en votre ajuſtement !

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Je vais au Temple : Eſt-ce la peine
De m'habiller plus proprement ?
Une écharpe, des gands, un manchon.

LA PREMIERE HEURE.

Fi, vous dis-je.
Les moindres gens qu'on va prier,
Chagrins de ce qu'on ſe néglige,
Diſent qu'on les va voir pour les injurier.
Je ne ſuis point pour la magnificence,
Et moins encor pour l'affectation ;
Mais il eſt une noble & modeſte décence
Qui ſied le mieux du monde en toute occaſion.
Quand on va chez un Roy ce ſeroit lui déplaire,
Si d'un habit ſortable on ne faiſoit le choix :
Et le moins que l'on doive faire,
Eſt d'aller chez les Dieux comme on va chez les Rois.
Il n'eſt pas beau qu'on s'apprivoiſe....

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Que votre eſprit a d'épaiſſeur !
Je vous trouve, ma pauvre ſœur,
Une Heure extrêmement bourgeoiſe.
Montrez-moi, je vous prie, à choiſir dans un cent,
Aucune Dame qui s'en aille
Rendre viſite aux Dieux dans un habit décent ;
Cela n'eſt bon qu'à la canaille :
A de petites gens, propres à fatiguer,
Qui ſans un vêtement honnête,

Souvent ne pourroient distinguer
Un jour ouvrable d'une Fête.
Ça donc, vîte, mes gands.

UN MOMENT.

Vous plaît-il vos souliers?

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Non. J'aime mieux aller en mules.

LA PREMIERE HEURE.

En vérité, ma sœur, des airs si familiers
Dégénérent en ridicules.
Outre que vous faites pitié,
Vous prêtez ou suivez un fort mauvais éxemple.

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Trop bien, trop bien de la moitié,
Ce n'est que pour aller au Temple.
Quand je vais autre part je me mets autrement;
Et par-tout où je vais je porte mon mérite.
Moment, prenez ma jupe, allons.

MOMUS.

Apparemment,
Elle croit les Dieux bons, ou leur vertu petite.



SCENE

SCENE IV.

LA PREMIERE HEURE, MOMUS, PHAETON.

LA PREMIERE HEURE.

QUELLE autre Heure voulez-vous voir?

PHAETON.

Celle où le Soleil doit paroître.
Quelque belle à mon gré qu'une autre Heure puisse être,
Elle charme mes yeux sans remplir mon espoir.
Mon bonheur, ma gloire suprême
Est de voir le Soleil, d'embrasser ses genoux.

MOMUS.

Vous joüirez bientôt de ce plaisir extrême,
Je l'apperçois qui vient à nous.
Avant que de parler vous-même,
Laissez-moi lui parler de vous.



SCENE V.

LE SOLEIL & *sa suite*, MOMUS, PHAETON.

LE SOLEIL.

QUoi ! Momus de retour ! As-tu fait bon voyage ?

MOMUS.

Fort bon : hors que j'ai craint de me rompre le cou.

LE SOLEIL.

As-tu vû Phaéton ? Que fait-il ? Est-il sage ?

MOMUS.

Pas trop : mais Epaphus est encor bien plus fou.
Ce sont deux ennemis irréconciliables,
De qui le jeune sang fume, petille, bout,
Et tous les Dieux, ni tous les Diables
Ne pourroient en venir à bout.
Si vous croyez que j'exagere,
En vous disant ce que je dis,
Il ne tient qu'à vous, comme pere,
De vous en informer à Monsieur votre fils.
Le voilà.

LE SOLEIL.

Ciel ! que vois-je ? Ah mon cher fils !

PHAETON.

Je tremble.

Je veux parler, & je ne puis.

Tant d'éclat, tant de pompe, & tant de gloire ensemble,

Me font oublier qui je suis.

LE SOLEIL.

Viens mon fils, viens mon sang, viens embrasser ton pere.

Quel que soit mon éclat, mon amour le tempere,

Pour t'en faciliter l'accès.

Au lieu de soûpirer fais que ton allegresse;

Aille aussi loin que ma tendresse;

Elle ira jusques à l'excès.

PHAETON.

Digne pere du jour, qu'en dépit de l'envie,

Je croi pouvoir nommer le mien,

Epaphus de Climene ose noircir la vie,

Et dire que mon sang est moins pur que le sien.

Momus, temoin de son audace,

M'a fait par Aquilon amener en ce lieu.

De mon destin vous-même instruisez-moi, de grace;

Suis-je fils d'un mortel, ou ſuis-je fils d'un Dieu?
S'il eſt vrai, comme je m'en flate,
Que vous m'ayiez donné le jour,
Faites qu'en ma faveur votre tendreſſe éclate;
Et de ma mere enfin juſtifiez l'amour.
L'ardeur qu'elle eut pour vous, & qu'Epaphus ſoupçonne,
Avec tant d'inſolence & de témérité,
Egaloit par ſa pureté
La clarté qui vous environne.
Il profane un autel honoré de vos voeux.
Mon Pere, car enfin je ſens bien que vous l'êtes,
Rendez tout ſon éclat à l'objet de vos feux.

LE SOLEIL.

Je reconnois mon fils à ce que tu ſouhaites.
Dans l'âge où je te vois ta vertu me ſurprend.
Du ſang qui t'a formé tu te montres ſi digne,
Que je tiens à bonheur inſigne,
D'être pere d'un fils dont le cœur eſt ſi grand.
Oui c'eſt moi qui t'ai donné l'être:
J'ai brûlé pour Climene, & vêcu dans ſes fers:
C'eſt une verité que je ferai connoître,
Par tout où ma lumiere éclaire l'univers.
Pour t'en donner, mon fils, une ſenſible preuve,

Gloire, trésors, grandeurs, tout est en mon pouvoir :
Choisis ce que tu veux avoir ;
Et mets ma tendresse à l'épreuve.
Quoi que ce soit, enfin, dont je sois possesseur,
Je ne réserve rien, & tu peux tout prétendre :
Si j'avois le secret de lire dans ton cœur,
Je préviendrois tes vœux au lieu de les attendre.

PHAETON.

Me jetter à vos pieds interdit & confus,
C'est à tant de bontés ce que je puis répondre.
J'accepte, avec respect, pour braver Epaphus,
Tout ce qui pourra le confondre.
Mais divin auteur de mes jours,
J'exigerai peut-être une si grande grace,
Que vous trouverez mon audace,
Indigne de votre secours.

LE SOLEIL.

Non, mon fils, ne crains point que ton pere s'oppose
A ce qui te fait du plaisir.
Parle avec confiance. Explique-toi.

PHAETON.

Je n'ose.
J'ai peur qu'un prompt refus ne suive mon desir.

LE SOLEIL.

Eh ! peux-tu m'en croire capable,
Moi de qui la bonté cherche à te prévenir ;
Malgré ce doute injuſte, & qui te rend coupable,
Tu peux tout demander, ſûr de tout obtenir.
Si d'un pere & d'un Dieu la parole infaillible,
Ne fait pas ſur ton cœur aſſez d'impreſſion,
J'en jure par le Stix, par ce fleuve terrible,
Qui des ſermens des Dieux punit l'infraction.
A tes vœux maintenant il faut que je réponde.
Il n'eſt plus à mon choix d'en uſer autrement.

PHAETON.

Permettez qu'un jour ſeulement,
Aſſis dans votre char j'aille éclairer le monde.

LE SOLEIL.

Dieux ! Quentens-je ! Ah, mon fils, dédis-toi promptement.

A Momus.

Quel uſage fait-il d'une bonté ſi grande ?

MOMUS.

Vous avez fait un ſot ſerment,
Il fait une ſotte demande.
Un ſerment un peu moins préfix,
Offriroit du dédit le ſecours favorable :
Quel beſoin aviez-vous de jurer par le Styx ?

Que ne le laiſſiez-vous au Diable ?

LE SOLEIL.

J'ai mal fait, je l'avouë ; & j'en ai du regret :
On ne peut concevoir d'imprudence plus haute ;
J'ai fait un ſermenr indiſcret ;
Mais il eſt un moyen de réparer ma faute :
Ton ſort & mon repos, mon fils, ſont dans ta main.
Rens le calme à qui t'a fait naître.

PHAETON.

Je ne veux votre char que pour un jour. Demain
Vous en redeviendrez le maître.

LE SOLEIL.

Que pour un jour ! Un ſeul moment
Eſt un terme trop long pour ce que tu veux faire.
L'imprudence de mon ſerment
A fait naître en ton cœur ce deſir téméraire :
J'ai juré par le Styx de te tout accorder ;
Il faut que je le faſſe, & rien ne m'en diſpenſe :
Mais ce que ta foibleſſe oſe me demander,
D'un mortel, d'un Dieu même excéde la puiſſance.
Pour voir ton deſir ſatisfait
Fais-en un qui ſoit plus modeſte :
Si tu ne te dédis, le ſerment que j'ai fait

Me feroit odieux, & te feroit funefte.
Epaphus ne croit pas que tu fois né de moi;
Il attaque ta gloire & celle de ta mere:
Si tu n'étois mon fils, fi je n'étois ton pere,
Craindrois-je en cet inftant ce que je crains pour toi!
T'arracher des mains de la parque
Où tu veux te précipiter,
C'eft du fang dont tu fors te donner une marque
Dont la plus noire envie aura peine à douter.

MOMUS.

Je pleure *incognito* d'entendre un fi bon pere.
Je doutois qu'il le fût, j'en fais l'aveu tout haut;
Mais à voir fa tendreffe indulgente & fincére,
S'il ne l'eft tout-à-fait je croi que peu s'en faut.
Qu'avez-vous à répondre à ce qu'il vient de dire?

PHAETON.

Que le Soleil a des bontés
Dont tous les cœurs font enchantés:
Pour moi, moins j'en fuis digne & plus je les admire.
Ce que je lui demande, & dont il eft furpris,
En tout autre que moi pourroit être une faute;
Mais la gloire d'être fon fils
Ne me fait point trouver d'entreprife trop haute.

Puiſque vous ſouhaitez qu'en cent climats divers
On ſçache qui m'a donné l'être,
Peut-on mieux le faire connoître,
Qu'en me faiſant moi-même éclairer l'univers?
Je ſçai que pour un fils un pere s'intereſſe;
S'il n'étoit queſtion d'en convaincre que moi,
Les marques de votre tendreſſe
Sont des témoins dignes de foi:
Mais de mes ennemis il faut tromper l'attente;
Je les dois de chagrins accabler à mon tour:
Et pour rendre leur honte & ma gloire éclatante,
Eſt-il rien de plus beau que de donner le jour?
L'entrepriſe eſt hardie. Et qu'importe? Elle eſt belle.
Il n'eſt rien qui m'oblige à vivre plus ou moins.
Mais je ſuis obligé de donner tous mes ſoins
Pour tâcher d'acquerir une gloire immortelle.
Conduire le char du Soleil,
Eſt une action ſi célébre,
Que du Gange à l'Euphrate, & du Pactole à l'Ebre,
Jamais homme avant moi n'eut un deſtin pareil.
Laiſſez-vous attendrir à ma juſte priere,
Et ne craignez rien pour mes jours.
La gloire m'ouvre une carriére;
Je ſuis votre fils, & j'y cours.

MOMUS.

Dans le fond, ces raiſons ne ſont pas trop mau-
vaiſes.
Il eſt beau qu'un jeune homme ait de l'ambition;
Et non, comme j'en vois qui font profeſſion
De paſſer leur vie en fadaiſes.
Le mépris qu'il fait du trépas
Marque un cœur élevé, qui veut qu'on le diſtin-
gue;
Et puiſque le péril ne l'épouvante pas,
Je jouerois au hazard, & dirois taupe & tingue.

LE SOLEIL.

Quoi l'auteur de ſes jours creuſera ſon tombeau!
La douleur que j'en ai me trouble, & me con-
ſterne.
L'ambition n'a rien de beau
Si la raiſon ne la gouverne.
Mais pendant que mon cœur s'abandonne à l'ef-
froi,
La Lune diſparoît & le ciel ſe colore:
Déja la vigilante Aurore
M'avertit de ſonger à moi.
Mon fils laiſſe à ton pere exercer ſon emploi:
Ne me refuſe pas la grace que j'implore.
Rens-moi mon ſerment, ſauve-toi,

Pendant qu'il en eſt temps encore.
N'éxige rien de moi qui ne te ſoit permis.

PHAETON.

Laiſſez-moi mériter un beau nom dans l'Hiſtoire.

LE SOLEIL.

Si tu me crois ton pere, écoute mes avis.

PHAETON.

Si je ſuis votre fils ayez ſoin de ma gloire.

LE SOLEIL.

A ton ambition tu te vas immoler.
Ton deſſein eſt mortel ſi tu l'oſes pourſuivre.

PHAETON.

Je préfére au plaiſir de vivre
La gloire de me ſignaler.

LE SOLEIL.

Pour te faire acquerir une gloire immortelle,
Il eſt des moyens plus aiſés.

PHAETON.

Eh! quelle occaſion ſera jamais ſi belle
Que ce que vous me refuſez?

LE SOLEIL.

Ton injuſte déſir m'aigrit, me déſeſpére.

PHAETON.

Votre cruel refus rend mes ſens interdits;

LE SOLEIL.
Montre-toi plus docile à la voix de ton pere.
PHAETON.
Soyez plus favorable aux vœux de votre fils.
LE SOLEIL.
Hé bien, puiſqu'en vain la nature
Eſſaye à te ſauver le jour,
Dans cette affreuſe conjoncture
Je vais plus ſouhaiter qu'attendre ton retour:
Allez, vous & les autres Heures
Atteler mes Courſiers à mon char lumineux.
Et toi, Momus, ſi tu le peux,
Donne-lui les leçons que tu crois les meilleures
Dans un deſſein ſi dangereux.
Malgré la priere importune
Dont tu viens de m'aſſaſſiner,
Je vais conjurer la fortune
De ne te pas abandonner.



SCENE VI.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

DItes-moi, jeune barbe, aux desseins intrepides,
Qui voulez galoper & par monts & par vaux;
Prêt d'arpenter vous seul tant d'espaces arides,
Et de vous exposer au plus grand des travaux:
Sçavez-vous le nom des chevaux
Dont voùs gouvernerez les guides?

PHAETON.

Moi? Non.

MOMUS.

Tant pis. *Primo*, l'on doit sçavoir leur nom:
Secundo, sagement les flater ou les battre.
Ethon & Pyroïs, Eoüs & Phlégon,
Autant qu'il m'en souvient, sont les noms de tous quatre.

PHAETON.

Et comment retenir de si barbares noms?

MOMUS.

Quittez donc un dessein aussi fou que le vôtre.

Ils ſont pires que des démons
Lors que l'on fouette l'un pour l'autre.

PHAETON.

Répétez-les de grace, & je les retiendrai,
Cher Momus, je vous le proteſte.

MOMUS.

Quand il en ſera temps je vous les apprendrai ;
Prêtez l'oreille à ce qui reſte.
Ces chevaux mille fois plus beaux
Que tous les chevaux de l'Aſie,
Saous de nectar & d'Ambroiſie,
Ronflent le feu par les nazeaux.
Du matin au midi le chemin eſt rapide.
Il eſt bon juſques-là de les encourager :
Sur tout gardez-vous bien de leur ſerrer la bride ;
Le Soleil ſubalterne y ſeroit en danger.
Quand on eſt au midi, pour peu qu'on y ſéjourne,
C'eſt un bien plus grand embarras :
On eſt monté ſi haut que la cervelle tourne,
Si l'on eſt aſſez ſot pour regarder en bas.
Mais lors que ſur le ſoir dans la region froide
On eſt ſur le penchant des cieux,
Le précipice le plus roide
Eſt ſans comparaiſon plus agréable aux yeux.
Il faut en biaiſant éluder cette pente :

Une ſi rapide deſcente
Vous conduiroit je ne ſçais où :
C'eſt-là que bride en main, pour ſe tirer d'affaire,
Eſt abſolument néceſſaire
A qui veut éviter de ſe caſſer le cou.
Je ne dis pas un mot qui ne vous ſoit utile
Si vous avez l'eſprit d'en faire un bon emploi.

PHAËTON.

Rien au monde n'eſt plus facile.

MOMUS.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.
Si vous montez trop haut j'ai peur que du tonnerre
Vous n'attiriez quelques éclats ;
Et ſi vous deſcendez trop bas
Vous allez embraſer la terre.
Ce qu'il faut faire en cas pareil
Pour avoir des ſûres lumieres,
C'eſt de marcher toujours dans les vieilles ornieres ;
Je ne puis vous donner de plus juſte conſeil.
Mais je me trompe, ou la nature
Trouve qu'à ſe lever le Soleil eſt trop lent :
Allons appaiſer ſon murmure ;
Nous dirons le reſte en allant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EPAPHUS, CEPHISE.

EPAPHUS.

MA Princeſſe vous me fuyez !
Votre cœur & mon ſort ſont-ils d'intelligence ?

CEPHISE.

J'ai raiſon de vous fuir, puiſque vous appuyez
Sur des maux dont le poids accable ma conſtance.
Aux pleurs que je répans laiſſez un libre cours :
Au repos de mon cœur votre vûë eſt fatale ;
Je veux fuir pour jamais les attraits qu'elle étale.

EPAPHUS.

Moi, je veux vous chercher toujours.
Quelque douleur que j'aye à voir couler vos larmes,
Le plaiſir que je goûte au bonheur de vous voir,
Y mêle je ne ſçai quels charmes
Qui ſuſpendent mon deſeſpoir.

J'ai beau voir tous les maux dont le ciel me me-
nace;
Votre ſeule preſence en diſſipe l'horreur;
Au lieu que loin de vous, outré de ma diſgrace,
Je m'abandonne à ma fureur.
Il eſt donc vrai, Céphiſe, après votre promeſſe,
Qu'un autre ſera votre époux!
Je l'ai dit mille fois, & le dirai ſans ceſſe,
Il n'eſt point de mortel qui ſoit digne de vous:
Mais ſi l'on eût pû l'être à force de tendreſſe,
C'étoit moi divine Princeſſe,
Qu'on devoit préférer à tous.

CEPHISE.

Je vous avois promis une tendreſſe égale,
Deſirs pour deſirs, ſoins pour ſoins,
Si nos cœurs avoient été joints
Par le ſacré lien d'une foi conjugale.
Senſible à l'ardeur d'un époux,
Un feu pur & fidéle eût ſecondé le vôtre:
Mais je n'aurois rien fait pour vous
Que je ne faſſe pour un autre.
Dans quelque ſituation
Où le ſort me faſſe paroître,
Je n'aurai d'inclination

Qu'à remplir mon devoir, quelque affreux qu'il
puiſſe être.
Si le Roy pour ſon gendre eût voulu vous choiſir,
(Je puis à votre amour rendre cette juſtice
Avant qu'à Phaéton l'hymen m'aſſujettiſſe,)
Je me ſerois donnée avec plus de plaiſir.
N'éxigez rien de plus, Seigneur, de ma tendreſſe;
J'aurois trop de douleur, quand je dois obéir,
S'il m'échapoit quelque foibleſſe
Qui m'obligeât à vous haïr.

EPAPHUS.

Je vous entens, Princeſſe, un ſoûpir, une larme,
Que vous accordez à mon ſort,
Coûte à votre devoir un ſi pénible effort
Que votre vertu s'en allarme.
Votre cœur à mes yeux paroît ſaiſi d'effroi :
Peut-être craignez-vous, quand tout me deſeſ-
pére,
Que l'heureux Phaéton ſur le char de ſon pere
Ne vous apperçoive avec moi.
Zéphyre ce matin, pour en inſtruire Flore,
Eſt exprès deſcendu des cieux :
Toutes les fleurs qu'on voit éclore
Sont autant de témoins d'un ſort ſi glorieux.

Pendant que du Soleil il fournit la carriére,
Et qu'à tout l'univers il dispense le jour,
Jupiter que j'implore est sourd à ma priere :
Je n'ai pour moi, Madame, aucun Dieu que l'Amour.

CEPHISE.

Vous connoissez mon cœur ; il est sincére & tendre.
L'Amour, plus éloquent que tous les autres Dieux,
Me persuaderoit le mieux
S'il m'étoit permis de l'entendre.
Je me fais des efforts qu'on ne peut exprimer
Pour contenter du Roy la volonré suprême ;
Mais plus je prens de soins pour ne vous plus aimer,
Et plus je sens que je vous aime.
Depuis hier que je vous fuis,
Et qu'à mon désespoir je suis abandonnée,
En moins d'une seule journée
J'ai souffert un siécle d'ennuis.
Je voulus vous écrire & n'en eûs pas la force :
L'Amour & le devoir m'entraînoient tour à tour ;
Et dans ce funeste divorce
Le devoir effaçoit ce que dictoit l'Amour.
Voilà de l'état de mon ame

Le trifte & fidéle tableau.
S'il vous faut, malgré vous, éteindre votre flamme,
Il me faut, malgré moi, brûler d'un feu nouveau.
Votre mal eft leger, & le mien eft extrême :
Lors que l'on vous arrache au peu que j'ai d'appas,
N'étoit-ce pas affez de m'ôter ce que j'aime ?
Falloit-il me donner ce que je n'aime pas ?

EPAPHUS.

Que mon deftin a d'injuftice !
Un fi grand excès de bonté
Dans l'état où je fuis eft une cruauté
Qui va redoubler mon fupplice.
Prêts à nous féparer pour ne plus nous revoir,
Accablez-moi plûtôt de mépris & de haine :
Dire que vous m'aimez, c'eft m'ôter le pouvoir
De reprendre mon cœur & de brifer ma chaîne.
Quand vous ferez unis par les nœuds les plus doux,
Quelles félicités parfaites,
Adorable comme vous l'êtes,
L'hymen prépare à votre époux !
Je croyois que pour moi l'Amour les avoit faites,
Puifque j'étois aimé de vous.

CEPHISE.

Adieu. Plus je vous vois, & plus je vous redoute.

Quoique votre Rival m'aſſaſſine aujourd'hui,
Vous parlez, & je vous écoute:
C'eſt peu faire pour vous, & beaucoup contre lui.

EPAPHUS.

Adieu, trop vertueuſe & trop belle Princeſſe.
Quel amant & quel fils eſt plus infortuné !
Dans ce funeſte jour je ſuis abandonné
De mon pere & de ma maitreſſe.

SCENE II.

THEONE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH ! Théone, eſt-ce là cette tendre amitié
Que vous m'aviez promiſe, & qui m'étoit ſi chére?

THEONE.

Je vous aime trop de moitié,
Et je fais plus pour vous que je ne devrois faire.

CEPHISE.

Eh ! que faites-vous, juſtes Dieux!
Depuis le choix fatal qui me trouble & m'allarme,

Avez-vous employé vos ſoins officieux
A daigner ſeulement m'eſſuyer une larme ?

THEONE.

Je ne cherche qu'à rire, & je m'en trouve bien.
Mais, quand à ſoupirer je pourrois me contraindre,
Je n'ai pas votre amant, & vous avez le mien;
C'eſt moi qui ſuis le plus à plaindre.

CEPHISE.

Eh ! pourquoi me le donnoit-on ?
Contrainte d'obéir à la loi qu'on m'impoſe,
J'épouſe demain Phaéton,
Et votre pere en eſt la cauſe.
Son Oracle a ſi bien flaté
L'ambition du fils, & l'orgueil de la mere,
Que le Roy n'a point héſité
Sur le choix qu'il avoit à faire.
Pouvoit-il ſe choiſir un plus digne héritier,
Et m'offrir un époux moins indigne de l'être,
Qu'un mortel que le ciel fit naître
Pour voir ſous lui le monde entier ?

THEONE.

L'Oracle le plus clair eſt amphibologique.
Qui croit s'en approcher s'en écarte le plus.
Si l'événement ne l'explique,

Tous les ſoins qu'on y prend ſont des ſoins ſuperflus.
Je viens vous dire, moi, qu'un bon génie inſpire,
(Voyez ſi je vous aime & ſi je penſe à vous,)
Qu'avec toute la gloire où Phaéton aſpire,
Il ne ſera point votre époux.

CEPHISE.

Que dites-vous, Théone, & que viens-je d'entendre ?

THEONE.

Je dis que Phaéton, que le Roy croit ſon gendre,
Et vous, par conſéquent, votre mari futur,
Au bonheur d'être à vous auroit tort de s'attendre :
Je le ſçai de mon pere, & je parle à coup ſûr.

CEPHISE.

Ce que vous m'apprenez, Théone, eſt-il poſſible ?
Verrai-je Phaéton rentrer dans vos liens ?
Que le tendre Epaphus, à ma perte ſenſible,
Se feroit de plaiſir de reſter dans les miens !
D'une amére douleur ſon ame prévenuë,
Il paſſe les momens les plus infortunés....
Il étoit avec moi quand vous êtes venuë ;
Que ne lui diſiez-vous ce que vous m'apprenez ?
Du bonheur que le ſort m'envoye,

C'eſt empoiſonner les appas;
Je ne ſçaurois goûter de joye
Qu'Epaphus ne partage pas.
Eſt-il vrai, ma chere Théone;
A me rendre l'eſpoir voyez-vous quelque jour?
Je conſens qu'on m'ôte le trône
Si l'on me laiſſe mon amour.
Rend-on Phaëton à vos charmes?
Epaphus avec moi finira-t-il ſon ſort?
Le Roy fait-il ceſſer nos mortelles allarmes?
Climene en eſt-elle d'accord?

THEONE.

Eh! bons Dieux, de quelle viteſſe
Vous m'interrogez coup ſur coup!
Mon incomparable Princeſſe,
Vous en ſçavez déja beaucoup.
Puiſque je ſuis ici pour vous tirer de peine,
Et que j'ai déja commencé,
Tandis qu'un peu de temps vous allez prendre haleine,
Je vais dire ce que je ſçai.
Ce matin de vous ſeule ayant l'ame occupée,
Et me repréſentant vos ſoupirs & vos pleurs,
(Car je ſçai de quelles douleurs
En pareille occurrence une fille eſt frappée:

Malgré

Malgré ce que j'ai d'enjouement
Ne vous figurez pas que je m'en garantiſſe ;
On ne ſçauroit perdre un amant
Que je ne ſçai quoi ne pâtiſſe.)
Ce matin, dis-je, au jour naiſſant,
En allant ſaluer mon pere,
Il m'a ſemblé ſi careſſant
Que j'ai, ſans balancer, riſqué cette priere.
Eh ! mon pere, ai-je dit, d'un ton inſinuant,
Au nom de tous les Dieux, & ſur tout de Neptune
Qui dans tout l'avenir vous rend ſi clairvoyant,
Permettez qu'une fois je vous ſois importune.
Je ne demande rien pour moi ;
Mais enfin la Princeſſe eſt un autre moi-même :
Pour le fils du Soleil ſon horreur eſt extrême ;
Et l'on veut la contraindre à lui donner ſa foi.
Aprenez-moi ſon ſort que je commence à plaindre :
La Princeſſe m'eſt chére, & je crains ſon trépas.
Du deſtin qu'elle attend, elle n'a rien à craindre.
Phaéton, m'a-t-il dit, ne l'épouſera pas.
Qu'elle ceſſe d'être agitée :
Les Parques de concert lui filent d'heureux jours.
Après ces mots il m'a quittée ;
Et depuis ce temps-là je vous cherche toujours.
Impatiente enfin que vous fuſſiez levée,

Pour vous dire du ſort le décret abſolu,
Pour tout remerciment, quand je vous ai trouvée,
Vous m'avez voulu battre, ou peu s'en eſt fallu.
Quelle injuſtice !

CEPHISE.

Elle eſt extrême.
Ne m'en aimez pourtant pas moins.
Si je ne vous aimois autant que je vous aime,
Vous demanderois-je vos ſoins ?
La Reine qui paroît fait que je me retire.
Adieu. De vos bontés le ſouvenir m'eſt doux.
Je vais voir Epaphus, le charmer, & lui dire
Que mon plaiſir redouble à le tenir de vous.

SCENE III.

CLIMENE, THEONE.

CLIMENE.

JE parois devant vous avec un peu de peine,
Théone ; de mon fils le cœur vous étoit dû;
A poſſéder le vôtre il s'étoit attendu ;
Mais l'amour le flatoit d'une eſpérance vaine;
Jugez-en par l'arrêt que l'Oracle a rendu.

Ce ne ſont point contes frivoles ;
C'eſt un Arrêt des Dieux par eux-mêmes dreſſé :
Votre pere l'a prononcé ;
Et voici ſes propres paroles.
C'eſt en vain que Théone a pour lui des appas :
A ce que veut l'amour le ſort ne conſent pas :
L'hymen entre elle & lui ne ſçauroit ſe conclure.
Quand je vis que de vos attraits
Il étoit privé pour jamais,
De Céphiſe pour lui je voulus être ſûre.
Il vous quitte à regret, & les Dieux ſont témoins
Qu'il change ſans être infidéle.

THEONE.

Un amant de plus ou de moins
N'eſt pour moi qu'une bagatelle.
Sans les ſoins obligeans que vous avez de moi,
Qui vous ouvrent les yeux ſur ce qui me regarde,
Je vous engage ma foi
Que je n'y prenois pas garde.
Phaéton qui m'aimoit eſt ſorti de mes fers :
Qu'il ait eu ſes raiſons, ou qu'il ait cru les vôtres,
Je ſonge moins aux Amans que je perds
Que je ne ſonge à m'en acquerir d'autres.

CLIMENE.

Je ne puis vous diſſimuler

Que j'ai de vous entendre une ſenſible joye :
Je venois pour vous conſoler,
Et j'ignorois par quelle voye.
L'amant que vous perdez n'eut jamais de pareil ;
Il égale le Dieu dont il a reçû l'être :
Conduire le char du Soleil,
C'eſt ſe montrer digne de l'être.
Le peuple orné de fleurs va border le chemin
Qu'il honore de ſon paſſage ;
Et les Prêtres d'Apis l'encenſoir à la main
L'attendent pour lui rendre hommage.
Il eſt peu de climats où l'on n'ait élevé
Des prodiges d'eſprit, & des foudres de guerre ;
Mais quel autre mortel a-t-on jamais trouvé
Qui répandît le jour aux deux bouts de la terre.
Cet honneur, qui ſans doute eſt le plus grand de tous,
Qui flate, émeut, ravit & pénétre mon ame,
Ainſi que ſur ſa mere, eût rejailli ſur vous,
Si vous aviez été ſa femme.

THEONE.

Par le brillant endroit que vous me faites voir,
Il eſt vrai que tout charme, & que rien ne rebute ;
Mais, Madame, s'il culbute
J'aurois été veuve ce ſoir.

On dit, quand on a fait l'épreuve,
Qu'une douleur pareille eſt facile à porter,
Et qu'être jeune femme & veuve
Eſt de tous les états le plus à ſouhaiter:
Pour moi, qui ſuis d'avis contraire,
Si j'avois un époux qui m'aimât comme il faut,
Il me ſeroit trop néceſſaire
Pour s'aller promener ſi haut.
Je le vois ſans regret brûler d'une autre flamme;
Si ſes vœux ſont remplis, mes deſirs ſont contens;
Je craindrois ſi j'étois ſa femme
De ne la pas être long-temps.

CLIMENE.

Ne craignez rien, Théone, il n'eſt aucun obſtacle
Dont mon fils ne ſoit le vainqueur:
J'en ai pour garant ſon grand cœur
Et la foi qu'on doit à l'Oracle.
Mon eſpoir eſt fondé ſur un trop ferme appui
Pour être ébranlé par la crainte:
La promeſſe des Dieüx inviolable & ſainte,
M'aſſûre que le monde un jour ſera ſous lui.
Je goûte une tranquille joye;
Et je ne prévois rien qui la puiſſe troubler.
Momus, que le Soleil m'envoye,
Vient ſans doute la redoubler.

SCENE IV.

MOMUS, CLIMENE, THEONE.

CLIMENE.

HE bien, qu'eſt-ce, Momus ? quel ſujet vous rameine ?
Qu'avez-vous à me dire au comble de mes vœux?

MOMUS.

Que votre fils & vous me donnez plus de peine
Que vous ne valez tous deux.
Mercure & moi, pêle-mêle,
Nous paſſons tour à tour pour les courriers des Dieux ;
Et je ne ſuis pas envieux
Des métiers differens dont Mercure ſe mêle.
Depuis hier qu'en ce lieu
Je vins ſottement me rendre,
On n'a jamais vû de Dieu
Tant monter & tant deſcendre.

CLIMENE.

Cher Momus, vous avez raiſon.
Vous avez des bontés dont je vois que j'abuſe,
Mais enfin je ſuis mere, & c'eſt de Phaéton :

Je ne ſçai pas au monde une plus belle excuſe.
Parmi ce que le ciel a de Divinités
Eſt-il rien de plus grand ! rien de plus admirable !

MOMUS.

Entr'autres bonnes qualités
Il eſt obſtiné comme un Diable.
Puiſque c'eſt votre fils & celui d'Apollon,
Conſtruit de ſon ſang & du vôtre ;
Ce qu'il a de méchant, & ce qu'il a de bon,
Indiſpenſablement vient de l'un & de l'autre :
Et comme le Soleil eſt élevé ſi haut
Que vraiſemblablement l'équité le gouverne,
Apparemment que ce défaut
Vient de la moitié ſubalterne.
Son obſtination l'a mis en bel état !

CLIMENE.

Quoi ! Momus, Phaéton.....

MOMUS.

C'eſt un joli jeune-homme !
S'il falloit réparer ce qu'il fait de dégat,
Vous en ſeriez vraiment pour une belle ſomme.

CLIMENE.

Dites-vous vrai, Momus, ou bien ſi vous raillez ?
Cette incertitude me laſſe.
De grace expliquez-vous, parlez.

MOMUS.
Quoi ! Vous ne ſçavez rien de tout ce qui ſe paſſe ?
CLIMENE.
Je ſçai que le Soleil, ſatisfait de mon fils,
Lui donne ſon char à conduire,
Pour confondre les ennemis
Qui jaloux de ſa gloire aſpiroient à lui nuire.
Flore & Zéphyre ce matin
En ſigne de bonheur couronnés de guirlandes,
De leurs plus doux parfums m'ayant fait des offrandes,
Pour ſurcroît de plaiſir m'ont appris ſon deſtin.
Une heure après la renommée
A rendu mon plaiſir parfait.
D'aucun autre incident je ne ſuis informée.
MOMUS.
Vous ſçavez tout le beau. Je vais dire le laid.
Hier après ſoupé, ne pouvant m'en défendre,
Je chargeai votre fils ſur le dos d'Aquilon;
Et je m'obligeai de le rendre
Bien conditionné chez ſon Pere Apollon.
Je le fis. Le Soleil d'une riante face
Prenant plaiſir à regarder
Cet échantillon de ſa race,
Avec empreſſement le careſſe, l'embraſſe,

Le contraint à lui demander
Quelque grande & ſenſible grace ;
Et quelque demande qu'il faſſe,
Il jure par le Styx de lui tout accorder.
Le Styx, *autem*, eſt certain fleuve
Qu'on trouve en allant en enfer,
Dont après le trépas chaque mortel s'abreuve,
De peur que des défunts la bile ne s'émeuve
A cauſe du changement d'air.
Pour la moindre petite choſe
Qu'un Dieu l'atteſte fauſſement,
Il eſt irrémiſſiblement
Dégradé de l'Apothéoſe.

CLIMENE.

Je ſçais encor, Momus, le ſerment d'Apollon,
Et combien pour le rompre il s'eſt donné de peine :
S'il ſçavoit quel eſt Phaéton,
Il ſe reprocheroit une frayeur ſi vaine.
Zéphyre m'a tout raconté ;
Je vous l'ai déja fait entendre ;
Sur le char du Soleil mon fils étoit monté
Quand il eſt deſcendu pour venir me l'apprendre.

MOMUS.

Pour oüir les exploits qu'il a faits dans ce char,

Prétez-moi, je vous prie, attention nouvelle.
En lui disant adieu, pour lui marquer mon zéle,
J'ai voulu qu'il ait pris un verre de Nectar.
Comme il entreprenoit une course assez ample
Je l'ai fait redoubler jusqu'à cinq ou six fois :
Et comme le conseil touche moins que l'éxemple,
Quand il bûvoit un coup, j'en bûvois toujours trois.
Il part. Ses Coursiers qui hennissent
Frapant leur barriere des pieds,
Marchent dans les airs qu'ils blanchissent,
Comme si Phaéton les en avoit priés.
Ce début favorable avoit de quoi lui plaire :
Mais à peine ont-ils fait cent pas
Qu'ils ont senti qu'ils n'avoient pas
Leur guide accoutumé ni leur poids ordinaire.
Phaéton, pour un homme est bien pris, bien taillé ;
Mais à voir sa grosse bedaine
Phébus de tous les Dieux le plus entripaillé
En pése pour le moins une demi-douzaine.
Eoüs & Phlégon, Ethon & Pyroïs
Les chevaux de son attellage,
Confus d'avoir été trahis,
Sans en faire semblant en écument de rage.

Vous m'allez demander qui s'eſt donné le ſoin
De m'en inſtruire de la ſorte :
Par l'ordre du Soleil je n'en étois pas loin ;
Je ſçai d'original ce que je vous rapporte.

CLIMENE.

Momus, achevez promptement.
Vous préparez mon ame à trop d'inquiétude.

MOMUS.

Ce n'eſt ici que le prélude ;
Je vais chanter bien autrement.
Confus, comme j'ai dit, de traîner une charge
Dont ils faiſoient ſi peu de cas,
Ces chevaux mutinés ont d'abord pris le large,
Et quitté leur ſentier pour aller haut & bas.
Phaéton étonné ſe trouble, s'inquiéte ;
(Je ne le blâme pas, on s'inquiéte à moins :)
Plus à les adoucir il applique ſes ſoins,
Plus leur malice le maltraite.
Las d'eſſuyer leur fougue & d'être leur jouet,
Les voyant ſourds à ſes paroles,
Il s'arme d'un vigoureux fouet
Et leur en ſangle les épaules.
Si-tôt qu'ils ont ſenti ſes coups,
Ils n'ont plus gardé de meſures :
On voyoit dans leurs yeux éclater leur courroux ;

Et leurs hennissemens n'étoient que des injures ;
Sans sçavoir ni pourquoi, ni par où, ni comment,
Ils vont aveuglément où leur fureur les meine ;
Et dans cette route incertaine,
Ils ont deux ou trois fois heurté le Firmament.
Les Dieux, sans un peu d'eau qu'enfermoit une nuë
Alloient tous périr par le feu :
Et Venus, par malheur, étant là toute nuë
En a senti l'atteinte un peu plus fort que jeu.
Quel dommage !

CLIMENE.

Achevez votre récit funeste.
Qu'est devenu mon fils ? Où l'avez-vous laissé ?

MOMUS.

En quelque endroit qu'il soit, je le croi mal placé.
En serez-vous plus grasse en apprenant le reste ?

CLIMENE.

Je ne puis demeurer dans l'état où je suis.
Parlez. Délivrez-moi de cette incertitude.

MOMUS.

Puisque vous m'ordonnez d'augmenter vos ennuis,
Je vais m'en acquitter avec éxactitude.
Le char, qui de Vénus a rissolé la peau,
S'étant approché de la terre,

Aux montagnes, aux bois, aux champs, aux prés, à l'eau,
Enfin à toute chose a déclaré la guerre.
Des monts pour qui la foudre avoit eu du respect,
De sa malignité font la premiere épreuve :
Il n'est dans un moment ni riviere, ni fleuve
Que l'on ne traverse à pied sec.
Les Nayades qui dans les ondes
Ne sentent d'autres feux que les feux de l'amour,
Se sauvent des ardeurs du jour
Dans leurs grotes les plus profondes;
Par tout où votre fils a l'honneur d'approcher,
On pousse des cris effroyables ;
Et l'on envoye à tous les Diables
Et les chevaux & le Cocher.
Moi, qui d'un vieux Triton, dont la barbe étoit bleuë,
Avois appris que le moyen
De n'être point mordu d'un chien
Etoit d'être toujours du côté de sa queuë :
Je m'en suis souvenu, quoi qu'éxemt du trépas,
Et dans cette belle carriere
De peur d'être brûlé j'allois toujours derriere,
Où les rayons ne venoient pas.

THEONE.

Ne croyez pas Momus, Madame, il éxagére.
On ne ſent point ici qu'il y faſſe trop chaud.

MOMUS.

Ne vous ennuyez pas, vous n'attendrez plus guére;
Phaéton paroîtra bientôt.
Ne pouvant l'aſſiſter que d'un zéle inutile
Dont il n'avoit pas grand beſoin,
J'ai pris mon vol vers cette Ville,
Et ſuivant l'apparence il n'en eſt pas bien loin.

CLIMENE.

Quoi! l'Oracle m'a donc trompée!

MOMUS.

Non, Madame, l'Oracle a dit la vérité;
Et malgré ſon obſcurité
Je l'ai tantôt dévelopée.
Jamais mortel ne fut ſi haut
Que Phaéton ſera bientôt.
Il étoit tout à l'heure au plus ſublime étage;
Et du char malheureux qu'il occupe aujourd'hui,
Il a plus d'une fois eû le triſte avantage
De voir tout l'Univers ſous lui.
Un Oracle, pour l'ordinaire,
Eſt aux yeux des hommes prudens

Une boëte d'Apotiquaire ;
De grands mots au-dessus, & jamais rien dedans.

THEONE.

O ciel ! Quelle chaleur tout à coup est venuë !

MOMUS.

Ah, ah ! vous commencez à prendre un autre ton.

CLIMENE.

C'est mon fils, je le vois : c'est mon cher Phaéton.
Dieux ! Un nuage épais le dérobe à ma vuë !
Quel spectacle frape mes yeux !
Que de vapeurs étincelantes !
Ciel ! je ne découvre en tous lieux
Que Rochers enflammés, que montagnes brûlantes.
Sauvez de ce péril votre fils & le mien,
Apollon : cette grace est la seule où j'aspire.

MOMUS.

La Terre qui paroît n'est pas ici pour rien.
Ecoutons ce qu'elle va dire.



SCENE V.

LA TERRE, MOMUS, CLIMENE, PHAETON *sur un Char en l'air*, THEONE, *&c.*

LA TERRE.

JUPITER, à qui j'ai recours,
Armez-vous de votre tonnerre:
J'implore dans mes maux votre divin ſecours,
Ne vous refuſez pas aux beſoins de la terre.
Par tout où ma douleur proméne mes regards,
Je ne vois que des feux & que des funérailles;
L'horreur régne de toutes parts,
Juſques aux fond de mes entrailles.
Si le deſtin a réſolu
De finir mon empire & de tout mettre en poudre,
Pour ſervir de victime à ſon ordre abſolu
Suis-je indigne de votre foudre?
L'encens qui tous les jours fume ſur vos autels
Me coute le ſang de mes veines;
Et le ciel n'a point d'immortels
Qui ne jouiſſent de mes peines.

Si pour vous obliger à répondre à mes vœux,
Cette raison est foible & n'a rien qui vous touche,
Pour votre intérêt seul, qui va m'ouvrir la bouche,
Hâtez-vous d'éteindre ces feux.
Mais je puis vous tromper par de vaines paroles :
Sur l'Univers brûlant daignez jetter les yeux ;
Vous verrez fumer les deux Pôles
Qui soutiennent le poids des cieux.
Pour peu que vous tardiez à lancer votre foudre :
Neptune va cesser d'être le Dieu des flots ;
La terre va périr ; les cieux vont se dissoudre ;
Et tout va retourner dans son premier cahos.
Le voilà qui paroît. Abregez sa carriere :
Par une prompte mort vengez tant de trépas.

CLIMENE.

Ah ! juste ciel, quelle priere !
Jupiter, ne l'éxaucez pas.

LA TERRE.

Epaphus, fils d'Isis, c'est pour votre querelle
Que la terre est en proye aux maux que vous voyez :
En quelque lieu que vous soyez,
Elle souffre pour vous, venez parler pour elle.

SCENE VI.

EPAPHUS, CEPHISE, LA TERRE, MOMUS, CLIMENE, THEONE, PHAETON *dans un Char en l'air.*

EPAPHUS.

MA mere a fait des vœux & pour vous & pour moi.
Nous sortons d'auprès d'elle : Et je viens vous apprendre
Que Jupiter mon pere en ce lieu va descendre :
Je ne puis vous dire pourquoi ;
C'est de sa propre voix qu'il le veut faire entendre.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, CLIMENE, EPAPHUS, CEPHISE, LA TERRE, MOMUS, THEONE, PHAETON *sur un Char en l'air.*

JUPITER *sur son Aigle.*

REINE qui remplissez le trône de Memphis,
Où par les droits du sang la Princesse Céphise

Après le Roy son pere un jour doit être assise,
Cessez d'être contraire à l'ardeur de mon fils.
Par un ordre éternel ils sont faits l'un pour l'autre :
C'est un Arrêt du sort qui n'a jamais changé.
Théone eût été pour le vôtre
Si votre ambition ne l'en eût dégagé.
L'amour trahi, quoi qu'il arrive,
Se venge d'un amant sans foi.

THEONE.

Seigneur Jupiter, quant à moi
Je ne suis point vindicative :
Je consens que Phaéton vive
Pourvû qu'il vive sous ma loi.

JUPITER.

A celle du destin il faut que je réponde,
C'est le maître de tous les Dieux.
L'air, la terre, le ciel, & l'onde,
Tous demandent la mort de cet audacieux.
Périssent * comme lui tous les ambitieux
Qui troublent le repos du monde.

CLIMENE.

Ah, Dieux !

MOMUS.

Ma pauvre Reine, il a passé le pas,

* *Jupiter foudroye Phaéton.*

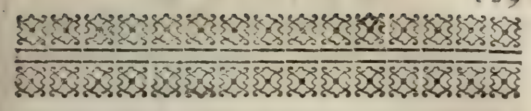
C'eſt une beſogne toiſée ;
Et le rappeller du trépas
Ne me paroît pas choſe aiſée.
Il avoit le cœur grand & l'eſprit étendu ;
La douleur d'Apollon égalera la vôtre :
Pour vous en conſoler il en faut faire un autre ;
Le moule n'en eſt pas perdu.

FIN.

LES MOTS A LA MODE.

PETITE COMÉDIE.

Augmentée de quantité de Vers qui n'ont pas été dits sur le Théatre.



A HAUT

ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

JACQUES LOMELLINI,

ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

De la Sérénissime République de Génes, auprès de Sa Majesté.

MONSIEUR,

Le plaisir que vous avez eû à voir représenter cette petite Comédie, m'en a fait un si grand, que j'ai cru ne me pouvoir mieux acquitter de la grace dont je vous suis redevable, qu'en vous en demandant une nouvelle. C'est, MONSIEUR, d'avoir autant d'indulgence à sa lecture que vous en eûtes à sa représentation; & de ne me pas

blesse de votre naissance ne puisse aspirer; point d'emploi que la grandeur de votre génie ne puisse remplir. Celui que vous avez auprès de LOUIS LE GRAND, *& dont vous vous acquittez avec une satisfaction égale de l'Etat qui vous envoye, & de celui où vous êtes envoyé, justifie assez qu'il n'est rien dont vous ne soyez capable; & si votre République vous a fait honneur en vous confiant ses intérêts auprès d'un si grand Monarque, vous ne lui en faites pas moins, puisqu'il avouë lui-même qu'elle ne pouvoit faire un choix plus judicieux. Je n'ose, MONSIEUR, après un aveu qui vous est si glorieux; prendre la liberté de vous donner aucune louange: Une bouche si auguste impose silence à toutes les autres; & s'il m'est permis d'ouvrir encore la mienne, ce ne doit être que pour vous marquer avec combien de respect je suis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéïssant serviteur,
BOURSAULT.

AU LECTEUR.

UN petit Livre intitulé, *Les Mots à la Mode*, que l'on vend chez Barbin, & qui a eu toute la réputation qu'il mérite, m'inſpira la penſée de faire cette Comédie. Quelque débit que ce Livre ait eu, je crus qu'il ne feroit pas tout l'effet que ſon Auteur s'étoit propoſé, ſi l'on ne peſoit un peu plus ſur ceux qui ſe rendent ridicules par des façons de parler auſſi extravagantes que les perſonnes qui ont l'impertinence de les inventer, & je ne doutai point que le Théâtre étant un miroir plus grand que la boutique d'un Libraire, ceux qui s'y verroient, ne s'apperçûſſent mieux de leurs défauts. Le ſuccès a juſtifié ma penſée : le plaiſir qu'on a pris, & qu'on prend encore tous les jours à voir cette Bagatelle, eſt une preuve que les portraits, quoiqu'un peu outrés, y ſont reſſemblans; & qu'au moins les Auditeurs y reconnoiſſent leurs voiſins, ſi leur amour propre les empêche de s'y reconnoître eux-mêmes. Si cette Piéçe paroît un peu libre, ce n'eſt pas à moi qu'il s'en faut prendre; c'eſt aux libertés que l'on ſe donne, & qui

vont si loin, qu'il semble qu'on se fasse un mérite de joindre l'effronterie au luxe par les noms odieux dont les femmes salissent leurs ajustemens. Les vers que je mets dans la bouche du seul Personnage raisonnable que j'y introduis, font assez connoître l'intention que j'ai euë; & qu'en faisant rire, je cherche plus à corriger les mœurs qu'à les corrompre. Tout ce qu'on a prêché & tout ce qu'on a écrit contre le luxe des coëffures, effarouche & ne corrige point: la morale austére se fait moins aimer, qu'elle ne se fait craindre; & qui veut qu'on profite de ses leçons, doit donner envie de les entendre. En un mot, il faut prendre l'ame par son foible, & tâcher de la conduire à la vertu par un chemin qui ne la rebute pas. Rien ne fait mieux revenir les gens du ridicule qu'ils ont, que de leur en faire dans autrui une peinture qui les divertisse: le plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, leur fait appréhender de donner le même plaisir à d'autres; & c'est un joug qui les arréte d'autant mieux, qu'il ne leur est imposé par personne. Je me flate qu'il en sera ainsi des *Mots à la Mode*: ce qu'on sent de joie à voir jouer publiquement ceux qui les affectent deviendra un frein pour s'abstenir désormais de les redire; & pour peu que le Sexe ait

encore de pudeur, il ſera ſcrupule de la bleſſer par des termes dont il ne ſe peut ſervir ſans faire ſoupçonner leur conduite. Le grand défaut de cette petite Comédie eſt que les Auditeurs ne l'ont pas trouvée aſſez longue, ce qui m'a fait ajoûter à l'impreſſion pluſieurs Vers qui n'ont pas été dits ſur le Théâtre; & qui, à ce que je crois, donneront une nouvelle ſatisfaction à ceux qui ont trouvé du plaiſir à la voir repréſenter.



ACTEURS.

Monſ. JOSSE, Noble, auparavant Orfévre.
Mad. JOSSE, ſa Femme.
NANNETTE, } Filles de Monſieur & de
BABET, } Madame Joſſe.
Monſ. BRICE, Avocat, Frere de Mad. Joſſe.
Monſ. DU RUS, } Freres Nobles, aupa-
Monſ. DE L'ORME, } vant Parfumeurs.
MAROTE POUSSINEAU, Fille d'un Marchand.
Mad. BRICE, Bouchére, mere de Mad. Joſſe.
Monſ. GRIFFET, Commiſſaire.
NICODEME, Jardinier.
ADRIENNE, Femme de Nicodéme.
NICOLE, Servante.
CHAMPAGNE, Laquais.
DES ARCHERS.

La Scéne eſt à Paris.



LES MOTS A LA MODE

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Monf. JOSSE, Monf. GRIFFET.

Monf. JOSSE.


JE vous ai de ma femme appris la trahison ;
Quoiqu'il puisse arriver, j'en veux avoir raison.
Contre ce beau Memoire elle ne peut rien dire ;
Et pour la condamner il suffit de le lire.

Monf. GRIFFET.

Parlons sans passion. Etes-vous bien certain
Que ce Memoire-là soit de sa propre main ?

J'y trouve, comme vous, des endroits effroyables.

Monſ. JOSSE.

Si j'en ſuis bien certain ? Trop de par tous les Diables.
Oui, Monſieur, il eſt d'elle. Avez-vous bien oüi ?
Voilà cinq ou ſix fois que je vous dis que oüi.
En cherchant des papiers hier dans ſon armoire
Dans un coin, à l'écart, j'apperçûs ce Mémoire.
Quoiqu'elle m'obſervât ſes yeux furent déçûs :
Avec ſubtilité je mis la main deſſus.
Je cherchois un prétexte à me défaire d'elle :
Et je l'ai bien trouvé, puiſqu'elle eſt infidelle.

Monſ. GRIFFET.

J'ai reçû votre plainte, & je ſçai tout cela :
Ne pouſſez point la choſe, & tenez-vous-en là.
Vous donner cet avis c'eſt vous mal ſatisfaire ;
Mais un Sot par Arrêt eſt difficile à faire.
Si tous ceux qui le ſont intentoient des procès ;
Il faudroit leur créer un Tribunal exprès ;
Encore eſt-il certain, à bien péſer les choſes,
Qu'il ne pourroit ſuffire à juger tant de cauſes.
Quoi ! pour donner à rire à tout le genre humain,
Comme fit ce Bourgeois du Fauxbourg ſaint Germain,

Voulez-vous, en rendant votre femme ſi noire,
Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire;
Et quand vous ſerez Sot, à la face de tous,
Etre encor trop heureux de la revoir chez vous?
Eſt-ce peu pour un Sot de la douleur de l'être?
Quelle démangeaiſon de le vouloir paroître!

Monſ. JOSSE.

Hé qui, de bonne foi, croyez-vous le moins Sot,
D'un Sot qui l'eſt aſſez pour n'en dire aucun mot,
Ou d'un qui ſe déméne, & qui donne à connoître
Qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'empêcher de l'être?
Je veux, ſi je le ſuis, le dire à haute voix;
Et ne pas reſſembler à tous ceux que je vois,
Qui par un mercenaire & coupable ſilence
Avec leurs Subſtituts ſemblent d'intelligence.
Vous avez, pour ma plainte, eu quatre louis d'or;
Je prétens par la ſuite en uſer mieux encor:
Je ſçai combien d'argent vous coûte votre Office:
Et comment aujourd'hui s'éxerce la Juſtice:
On ne la connoît plus que par ſon attirail;
Et qui l'achéte en gros, la revend en détail.
N'importe ce qu'il coûte à venger cet outrage.

Monſ. GRIFFET.

Mais ſi, par cas fortuit, votre femme étoit ſage?

Monſ. JOSSE.

Après les actions dont vous êtes inſtruit,
Il eſt vrai que le cas ſeroit aſſez fortuit.
Elle ſage !

Monſ. GRIFFET.

Je ſçai que dans le voiſinage
On ne s'eſt jamais plaint qu'elle ne fût point ſage :
Je demeure d'accord qu'elle a d'autres défauts :
Elle s'en fait accroire, & prend des airs trop hauts.
On la blâme, ſur tout, de ce qu'elle s'infecte
De certains mots nouveaux que ſans ceſſe elle affecte.
Alexandre le Grand, l'éxemple des Héros,
Eſt appellé par elle Alexandre le *Gros*.
Hier au ſoir elle-même, en parlant d'Allemagne;
Dit que le *Gros* Viſir s'alloit mettre en campagne.
On ne peut là-deſſus lui faire ouvrir les yeux :
C'eſt un mot favori qu'elle fourre en tous lieux;
Mais de quelque façon qu'une femme s'exprime,
C'eſt un entêtement, mais ce n'eſt pas un crime.

Monſ. JOSSE.

Auſſi, ſuis-je chagrin, mon cher Monſieur Griffet,
Moins de ce qu'elle dit que de ce qu'elle fait.
Quoique dans le quartier chacun ſe moque d'elle,
Le vice du langage eſt une bagatelle;

Et quant au choix des mots, il m'eſt indefférend
Quel eſt le plus en vogue ou le *Gros* ou le Grand.
Le cas dont il s'agit, eſt un cas plus énorme.

Monſ. GRIFFET.

Je reviens dans une heure avec un Acte en forme.
Adieu.

Monſ. JOSSE.

Souvenez-vous d'arrêter priſonnier
Un certain gros coquin qui ſert de Jardinier.
J'ai mes raiſons.

Monſ. GRIFFET.

Suffit. C'eſt une affaire faite.

SCENE II.

Monſ. JOSSE *ſeul.*

DANS quel piége ma femme elle-même ſe jette!
Quelle imprudence auſſi d'écrire mot pour mot
Tout ce qu'elle dépenſe à faire un mari Sot!
Ce que depuis ſix mois elle a fait de ſotiſes
En termes naturels dans ce Journal ſont miſes.
La voici. Sa préſence augmente mon courroux.

SCENE III.

Monſ. JOSSE, Madame JOSSE.

Mad. JOSSE.

JE viens vous avertir qu'il ne tiendra qu'à vous
De donner dès ce ſoir des époux à vos filles.

Monſ. JOSSE.

Connoiſſez-vous leurs biens, leurs emplois, leurs familles ?

Mad. JOSSE.

Leurs familles ? Eh fi ! Perdez-vous la raiſon ?
Les voudrois-je ſouffrir s'ils n'étoient de Maiſon ?
Qui vous fait préſumer en moi tant de foibleſſe ?
Famille eſt bourgeoiſie, & Maiſon eſt nobleſſe.
Je vous les garantis Nobles ; c'eſt un grand point.

Monſ. JOSSE.

Vous les garantiſſez ?

Mad. JOSSE.

Nobles.

Monſ. JOSSE.

Je n'en veux point.
Je veux d'honnêtes gens. Par éxemple un Notaire,

Un Banquier, un Marchand, un bon homme d'affaire,
Gens avides de bien, & sûrs d'en amasser;
Et non pas de ces gens faits pour en dépenser,
Qui consumant leurs jours en des chiméres vaines,
Ont plus de créanciers qu'un an n'a de semaines.
Entendez-vous, ma Femme?

Mad. JOSSE.

Oui, mon Mari, j'entens.
Que diroit-on de pis chez de petites gens?
A moins d'être du *Peuple* on ne dit point *ma Femme*,
C'est une *Impolitesse* à faire rendre l'ame.
Cela sent le bourgeois du plus méchant *aloi.*

Monf. JOSSE.

Hé que suis-je de plus? Parlons net.

Mad. JOSSE.

Vous?

Monf. JOSSE.

Oui, moi.
Que, Diable, suis-je?

Mad. JOSSE.

Noble. Et ce qui plus me touche;
C'est moi qui, malgré-vous, ai voulu faire souche.

Pour peu qu'on ait de *Goût* au rang où je me vois,
On *abdique* aisément ce qu'on a de *Bourgeois.*
Imitez-moi.

Monf. JOSSE.

Ma Femme, en un mot comme en mille,
Votre fote nobleffe eft comme votre ftyle;
Et je ne m'accommode en aucune façon
Ni de votre fierté ni de votre jargon.
De nobles, comme moi, d'une fabrique neuve,
Le nombre croit fi fort qu'on diroit qu'il en pleu-
ve:
Il n'eft point de Manan, pourvû qu'il ait de quoi,
Qui pour le même prix ne le foit comme moi.
Tréve donc, s'il vous plaît, Mademoifelle Joffe,
Du ridicule orgueil qui vous rend fi féroce.
Eft-il charge ni rang qui puiffe me cacher
Que mon pere eft Orfévre, & le vôtre Boucher?
Voilà pour faire un jour de célébres familles!
Je veux à leurs égaux affocier vos filles.
Faites-les moi venir; & fur tout pour leur bien
Quand je leur parlerai ne vous mêlez de rien.

Mad. JOSSE.

Hé quelqu'un! Mes Laquais, montrez-vous, je
vous prie.

Monf. JOSSE.

L'un s'appelle Champagne, & l'autre a nom la
Brie.
Eſt-il ſi mal-aiſé de ſe ſouvenir d'eux?

Mad. JOSSE.

Fi! C'eſt montrer par-là que l'on n'en a que deux;
Au lieu qu'en m'expliquant de maniere incertaine
Je parois en avoir une demi-douzaine.
Qui voit-on aujourd'hui diſtingué du commun
Appeller de ſes gens, qui ne diſe, *hé quelqu'un?*
Un air noble ſied bien juſques aux bagatelles.
Préparez-vous, Monſieur; voici des Demoiſelles,
Qui ſçavent les beaux mots comme leur alphabet.

SCENE IV.

Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE,
NANNETTE, BABET.

Monſ. JOSSE.

APPROCHEZ-VOUS, Nannette; & vous
auſſi, Babet.
C'eſt moi qui vous demande.

NANNETTE.

Hé, Monſieur, je vous prie,

Donnez-nous à chacune un nom de Seigneurie :
Je ne vois que vous ſeul de gens de qualité
Prendre ſi peu de ſoin de ſa poſtérité.
Monſieur Coquerico, Marchand de Savonnettes,
Devenu gentilhomme auſſi-bien que vous l'êtes,
N'a pas un de ſes fils qui n'ait un nom nouveau,
Soit le nom de quelque Arbre ou de quelque Ruiſſeau :
Pour faire ſes enfans nobles, en bonne forme,
L'un eſt Monſieur du Rus, l'autre Monſieur de l'Orme ;
Et comme le plus jeune a le dos tout courbé,
Sûr qu'il n'eſt bon à rien il en fait un Abbé.
S'il avoit comme vous une fille bien faite
Lui feroit-il l'affront de l'appeller Nannette ?

Monſ. JOSSE.

Vous me citez, vraiment, un plaiſant animal !

NANNETTE.

Eſt-ce vous offenſer, que citer votre égal,
Monſieur !

Monſ. JOSSE.

Je vous ai dit, & vous le réïtére,
Que vous m'appellaſſiez ſimplement votre pere ;
A moins que votre mere en ſecret, & tout bas,
Ne vous ai fait ſçavoir que je ne le ſuis pas.

BABET.

Les gens de qualité, dont elle a l'honneur d'être,
Ont une extrême peine à ne pas le paroître :
Quoique le nom de pere ait de beau, de touchant,
Depuis un an ou deux cela *put* le Marchand.
Un chétif Avocat par un ordre févére,
Défend à fes enfans de l'appeller leur pere.
C'eft une verité qu'on peut vous garantir.

Monf. JOSSE.

J'en fçai bien la raifon : c'eft de peur de mentir.
Souvent un Avocat donne toutes fes peines
Aux affaires d'autrui, pendant qu'on fait les fiennes.
Mais je vous mande ici pour un autre entretien.
Je veux vous marier. Vous ne répondez rien !

NANNETTE.

Je n'ai de volonté que pour fuivre la vôtre.

BABET.

Je me fais un devoir de n'en avoir point d'autre.

Monf. JOSSE.

Fort bien : j'aime à vous voir dans ces fentimens-là.

NANNETTE.

Je dois à vos bontés beaucoup plus que cela.

B A B E T.

Vos ordres en tout temps me ſont doux & faciles.

Monſ. J O S S E.

Puiſqu'à mes volontés vous êtes ſi dociles,
Vous aurez pour époux, dans huit jours au plus tard,
Vous, Monſieur Pouſſineau; vous, Monſieur Rodillard.
L'un eſt un bon Marchand à grand'porte cochére,
Où l'étoffe par aulne eſt d'un écu plus chére;
Car aux gros Magazins comme aux grands Cabarets,
L'apparence entre en compte au mémoire de frais;
L'autre eſt un homme d'ordre, un Banquier d'importance,
Qui n'avoit pour tout bien que mille écus d'avance;
Et qui par ſon mérite eſt devenu puiſſant
A prêter pour ſix mois à quatorze pour cent.
Enfin, gens ſans reproche & d'une bonne race.

N A N N E T T E.

Je vous baiſe les mains.

B A B E T.

Et moi, je vous rens grace.

Monſ. JOSSE.

Comment ?

NANNETTE.

Je ne veux pas me marier ſi-tôt.

BABET.

Ni moi non plus.

Monſ. JOSSE.

Non ?

BABET.

Non.

Monſ. JOSSE.

Je le veux. Il le faut.

NANNETTE.

Votre prétention ſur ce point ſera vaine.
Je ne puis.

Monſ. JOSSE.

Craignez-vous de mourir dans la peine ?
Votre mere à votre âge avoit franchi ce pas :
Elle n'en eſt pas morte ; & vous n'en mourrez pas.

NANNETTE.

Vous nous offrez des gens d'une agréable *allûre* !

BABET.

Il nous faut des partis bien d'une autre *tournûre*.

NANNETTE.

Puis-je prendre un époux à moins que de ſon chef,

Il ne ſoit Noble, riche, & d'un *gros Relief?*

BABET.

Pour moi, je n'en veux point, comme vous pouvez croire,
S'il me fait *dérouter* du chemin de la gloire.

NANNETTE.

Je voudrois bien ſçavoir ſi Monſieur Pouſſineau,
Peut jamais, quoi qu'il faſſe, être à notre *niveau?*

BABET.

Et Monſieur Rodillard avec qui l'on m'aſſemble,
Ne fera-t-il pas beau nous *faufiller* enſemble?

NANNETTE.

J'en ſçai qui ſous nos Loix ſont prêts à ſe ranger,
Fais comme une *Peinture* & *jolis à manger*:
Au lieu que les amans dont vous faites l'ébauche,
Ont un eſprit ſi *louche!* un entretien ſi *gauche!*

BABET.

Quoique votre nobleſſe ait déja près d'un mois,
Il vous reſte toujours des *veſtiges* bourgeois.
Je ne vois qu'à vous ſeul *ces petites manieres.*

Monſ. JOSSE.

Hé bien! n'eſt-il pas beau de voir trois grimacieres,
Qui ſans le fade appas de vingt bizarres mots,
Que font des étourdis & que diſent des ſots,
Tant que dure le jour n'auroient rien à ſe dire?

Encor n'eſt-ce pas là ce que l'on fait de pire.

Mad. JOSSE.

Hé, que fait-on, Monſieur ?

Monſ. JOSSE.

Ce que l'on fait ?

Mad. JOSSE.

Oui; quoi ?

Monſ. JOSSE.

Ce que perſonne ici ne doit faire que moi.
Mais je vais de ce pas y donner ſi bon ordre,
Qu'il ſera mal-aiſé que nous puiſſions nous mordre.
Serviteur.

SCENE V.

Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

MOQUEZ vous des menaces qu'il fait:
Meſſieurs Coquerico ſont bien mieux votre fait;
Il ne s'eſt jamais vû d'égalité plus grande;
Age, rang.....

BABET.

Moi, Banquiere!

Mad. JOSSE.

Il eſt fou.

NANNETTE.

Moi, Marchande!

Mad. JOSSE.

Il radote.

SCENE VI.

Monſ. BRICE, Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

AH c'eſt vous! Eh, mon frere, bon jour.

Monſ. BRICE.

Bon jour, ma ſœur.

Mad. JOSSE.

De quand êtes-vous de retour,
Monſieur l'Avocat?

Monſ. BRICE.

D'hier à dix heures, je penſe.

Mad. JOSSE.

Je vous veux un *gros* mal d'une ſi *groſſe* abſence.
Depuis quinze *gros* jours ne m'avoir point écrit !
Vous qui paſſez par-tout pour un ſi *gros* eſprit.
A peine un *gros* Seigneur, que le rang autoriſe,
Se ſeroit-il permis cette *groſſe* ſotiſe.

Monſ. BRICE.

Quoi ! ma ſœur, votre erreur dure juſqu'à préſent !
Laiſſez mourir en paix un mot agoniſant.
Hors chez quelques Laquais qu'il eſt en étalage,
En aucun lieu du monde il n'eſt plus en uſage.
Laiſſez, encore un coup, mourir ce mot en paix.
Me trouver l'eſprit *gros*, c'eſt le trouver épais.
A moins qu'un *gros* Seigneur n'ait la taille fort groſſe,
Eſt-il expreſſion plus bizarre & plus fauſſe ?
Qui, Diable, a jamais dit depuis quinze *gros* jours ?
Ceux qui riſquent ces mots pour leur faire avoir cours,
Devroient être punis preſque de même voye
Que ceux qui font paſſer de la fauſſe monnoye.
Gros eſt un mot proſcrit, ma ſœur.

Mad. JOSSE.

Avez-vous peur

Que l'on ne sçache pas que je suis votre sœur ?
A qui plus justement voulez-vous qu'appartienne
Le titre de Madame ?

Monf. BRICE.

Oh ! qu'à cela ne tienne.
C'est un titre abusif que tant de femmes ont,
Qu'il ne fait plus d'honneur à celles qui le sont.
On traite également, tant on rend de justice,
Et la femme d'un Duc & celle de son Suisse ;
Et l'on distingue à peine en un même quartier
Celle d'un Président de celle d'un Huissier.
Jadis un Conseilier défendoit à sa femme
De souffrir que ses gens l'appellassent Madame :
Et le Clerc de son Clerc, moins scrupuleux que lui,
Trouve bon que la sienne ait ce titre aujourd'hui.
Cette contagion s'étend avec furie ;
Particulierement parmi la Librairie :
Auprès des Mathurins j'en connois un trio,
Une Madame *in-douze*, & deux *in-folio*.
Mais les gens de bon goût distinguent les espéces.
Hé bien, mariez-vous mes deux charmantes Niéces ?

NANNETTE.

Vous ne pouviez choisir un plus heureux moment.

Il nous vient ce matin à chacune un amant :
Mais bien faits ! Mais d'un *goût* & du rang dont nous ſommes.

SCENE VII.

CHAMPAGNE, Mad. JOSSE, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

MADAME, on vous demande.

Mad. JOSSE.

Hé qui ?

CHAMPAGNE.

Deux Gentilshommes ;
Leur pere eſt Parfumeur, & demeure ici près.

BABET.

Il ſemble que le ciel nous les envoye exprès.

Monſ. BRICE.

Les fils d'un Parfumeur Gentilshommes ? Prodige !

Mad. JOSSE.

Oui, mon frere, ils le ſont.

Monf. BRICE.

Eux, ma fœur ?

Mad. JOSSE.

à fes filles. Oui; vous dis-je.
De l'éclat de vos yeux éblouis, pénétrés,
Ils ne fortiront pas comme ils feront entrés.
Charmez-les bien. *à Monfieur Brice.*
Et vous, refpectez leur nobleffe.
Et qu'il ne vous échappe aucun mot qui la bleffe.
Qu'ils entrent.

SCENE VIII.

Monf. DU RUS, Monf. DE L'ORME, Mad. JOSSE, Monf. BRICE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

HE' *quelqu'un !* des fauteuils.

Monf. DU RUS.

Vos appas
Qui font à tout venant mettre pavillon bas,
Sûrs de tout conquérir auffi-tôt qu'ils fe montrent,

Font autant de captifs que de cœurs qu'ils rencontrent.
Vers une autre beauté j'avois pris mon essor,
Mais je change.

Monf. DE L'ORME.

Pour moi, mon cœur est libre encor:
Mais à voir tant d'appas pour peu qu'il persévére,
J'appréhende bien fort qu'il ne le soit plus guére.

NANNETTE.

Quel plaisir de ranger sous l'amoureux lien
De ces cœurs *Isolés* qui ne tiennent à rien!
Que ne puis-je causer votre premiére allarme!

Mad. JOSSE.

Isolés! Ah, Messieurs, le joli mot! Il charme.
Qui jamais avant elle, à l'âge où la voilà,
Avec tant de justesse a placé ce mot-là?
Isolés!

Monf. DURUS.

Franchement, *Isolés* me prend l'ame.

Monf. DE L'ORME.

Isolés me ravit, me pénétre, m'enflamme.

Monf. DURUS.

Ce qui m'en plaît le plus, c'est qu'elle s'en sert bien.
De ces cœurs *Isolés* qui ne tiennent à rien!

Quand de l'architecture on sçauroit la manœuvre,
On auroit de la peine à mieux le mettre en
œuvre.
Ce mot est d'un *bon sel*, & d'un excellent *goût*.

Mad. JOSSE.

Il m'a fait oublier que vous êtes debout.
Ces fauteuils sont ici pour nous mettre à notre
aise.
Hé quelqu'un ! pour mon frere il ne faut qu'une
chaise ;
Il n'est pas noble.

Monſ. BRICE.

Non ; dont je rens grace au ciel.

Monſ. DE L'ORME.

Ouais ! Contre la noblesse il semble avoir du fiel.

Monſ. BRICE.

Point du tout ; je l'honore autant qu'on le peut
faire :
Il n'est dans un état rien de plus nécessaire :
A le rendre tranquille elle applique son soin ;
Mais je l'aime un peu vieille, & marquée au bon
coin.

Monſ. DU RUS.

Fy ! Peut-on avouer qu'on aime la vieillesse ?
Rien n'est plus décrépit que la vieille noblesse.

Eſt-il un Financier noble depuis un mois,
Qui n'ait ſon dìné ſûr chez Madame Guerbois ?
Et que de vieux Barons pour le leur trouvent blanque
Quand le gibier s'envole, ou que leur fuſil manque ?
Monſieur parle en bourgeois des plus *invétérés*.

Mad. JOSSE.

Les mots les plus *jolis* ſont par lui cenſurés.
Contre celui de *gros* il jette feux & flammes.

Monſ. DE L'ORME.

Tant pis : Il ſe fera lapider par les Dames.
C'eſt un des mots nouveaux qu'elles aiment le plus.

Mad. JOSSE.

Eſt-il rien de mieux dit que de *groſſes* vertus ?
Je ſuis de cette phraſe inſéparable amie.

Monſ. BRICE.

Vous avez contre vous toute l'Académie :
Elle, qui dans la langue a le don d'exceller.

Monſ. DU RUS.

Moi, je lui ſoûtiens, moi, qu'on ne peut mieux parler.
Il eſt certains endroits où ce mot charme, enchante.
Quelle Académie eſt-ce ? Eſt-ce celle où l'on chante ?

Monf. BRICE.

Plaifante Académie, & dont on fait grand cas!

Monf. DU RUS.

Eft-ce celle, où l'on fait de fi bons almanachs?

Monf. BRICE.

Ces gens, pour bien parler, n'ont pas l'air affez
grave.

Monf. DU RUS.

Eft-ce l'Académie où l'on peint, où l'on grave?
Ces gens-là font du monde, & parlent jufte.

Monf. BRICE.

Non.

Monf. DE L'ORME.

C'eft donc l'Académie où l'on ne fait rien!

Monf. BRICE.

Bon!

Celle que je vous dis travaille plus que toutes.
C'eft-là que de la langue on décide les doutes:
Là que l'on fert de régle à tous les gens d'efprit,
Par ce que l'on prononce & ce que l'on écrit:
L'ennemie, en un mot, des fotifes nouvelles.



SCENE IX.

CHAMPAGNE, Madame JOSSE, Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

MAROTE Pouſſineau vient voir ces Demoiſelles.

Mad. JOSSE.

Voyez pour quel ſujet le ſot nous interrompt :
Di qu'elles n'y ſont pas.

CHAMPAGNE.

J'ai dit qu'elles y ſont ;
Je ne ſerai pas cru, ſi je dis le contraire.

Mad. JOSSE.

De ces ſortes de gens tâchez à vous défaire.
C'eſt vers la *Bourgeoiſie* un reſte de penchant
Que de ſouffrir ici la fille d'un marchand.
Elle ne connoît pas, tant elle eſt animale,
Combien entre elle & vous le rang met d'intervalle.

Qu'elle entre. Ces Messieurs permettront bien cela.
Pardon.

SCENE X.

MAROTE, Mad. JOSSE, Monf. DU RUS, Monf. DE L'ORME, Monf. BRICE, NANNETTE, BABET.

MAROTE.

BONJOUR Nannette ; à la fin te voilà !
Je suis venue ici deux ou trois fois de suite ;
Et toutes ces fois-là j'ai perdu ma visite.
Comment te portes-tu ? J'en suis en peine.

NANNETTE.

Bien.

MAROTE.

Je te vois du chagrin. Qu'as-tu ?

NANNETTE.

Qu'aurois-je ? Rien.

MAROTE.

Parle-moi bonnement, & ne fais point la sote.

Qu'as-tu ? Bonjour, Madame.

Mad. JOSSE.

Ah, ah ! Bonjour, Marote, Bonjour.

MAROTE.

On me reçoit ici bien froidement !
D'où vient donc que Babet ne me dit rien ? Vraiment
On me chaſſe ; & l'on veut que je m'en apperçoive.

BABET.

Comment donc voulez-vous, dites, qu'on vous reçoive ?

MAROTE.

Comment ? Il ſemble ici qu'on me voye à regret.

Mad. JOSSE.

Apportez pour Marote un petit tabouret.
Car je ne penſe pas que votre orgueil vous porte
A vous *équipoller* aux gens de notre ſorte :
Il faut ſelon les rangs de la diſtinction ;
Et l'on nomme cela ſubordination.

MAROTE.

Je veux un Fauteuil, moi, s'il faut que je le diſe :
Non pour avoir l'honneur d'être un peu mieux aſſiſe ;

Mais ſçachant où je ſuis, pour m'épargner l'affront
De l'être un peu plus mal que les autres ne ſont.

NANNETTE.

Que le monde aujourd'hui ſe rend peu de juſtice !
Et qu'aux petites gens l'audace eſt un ſot vice !
Vous imaginez-vous qu'ici, non-plus qu'ailleurs,
Vous ayez un fauteuil où ſeront ces Meſſieurs,
Eux qui vont à la gloire avec tant de viteſſe;
Et qui, de compte fait, ont un mois de nobleſſe ?
Il faut de la raiſon & de l'ordre par-tout.

MAROTE.

Ces Meſſieurs où je ſuis devroient être debout.
Une belle nobleſſe & de ſource bien pure,
Que celle qu'on débite à la Manufacture !

Mad. JOSSE.

Vous vous êtes, ma fille, expoſée à cela,
En vous encanaillant de cette Guenon-là.
Marote Pouſſineau ! Ce nom ſeul eſt atroce.

MAROTE.

Marote Pouſſineau vaut bien Madame Joſſe.
Cet orgueil avec moi ne lui ſied-il pas bien ?
Elle de qui le pere eſt le Boucher du mien;
Et qui plus d'une fois eût fermé ſa boutique,
S'il n'eût eu le bonheur d'avoir notre pratique ?
Je m'en vais le changer, ſans y perdre un moment.

SCENE XI.

Mad. JOSSE, Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, NANNETTE, Monſ. BRICE, BABET.

Monſ. DE L'ORME.

VOus l'avez repouſſée, & vigoureuſement.
Je ne ſçai rien de mieux pour vous en bien défaire.

Mad. JOSSE.

Remettons-nous. Hé bien, Meſſieurs, qu'allez-vous faire?
Car rien n'eſt plus honteux, dans ces temps diviſés,
Que de voir la nobleſſe avoir les bras croiſés.
Il faut, pour ſon honneur, qu'elle ſoit occupée.
Prenez-vous une Charge ou de Robe ou d'Epée.

Monſ. DU RUS.

D'Epée. On ſent bien mieux l'homme de qualité.
Par-tout Mars ſur Thémis l'a toujours emporté.
Chez tous les gens d'Epée aujourd'hui c'eſt la mode
De paſſer ſur le ventre à tous les gens du code.

Ce n'eſt pas au Palais que croiſſent les lauriers.

BABET.

Que vous ſerez tous deux de *jolis* Officiers !

NANNETTE.

Si l'on en croit le bruit que fait la renommée,
De *jolis* Officiers ornent bien une armée.

Monſ. DU RUS.

Quand ils ont à leur tête un *joli* Général :
Il n'eſt pour les *Grivois* point de plaiſir égal :
Et ce qui rend la France en tous lieux formidable,
En *jolis* Généraux elle eſt inépuiſable.
Ce que nous en avons ſont des gens accomplis.

Mad. JOSSE.

Ceux que nous n'avons plus étoient bien plus *jolis*.
Quoique pour en juger mon eſprit ſoit trop mince,
Feu Monſieur de Turenne, & feu Monſieur le Prince,
L'un pour temporiſer & laſſer l'Allemand ;
L'autre pour foudroyer Eſpagnol & Flamand ;
Ont été, ſelon moi, les deux plus *jolis* Hommes
Que la France ait produit dans le ſiécle où nous ſommes.

Monſ. BRICE.

Et vous ne voulez pas que les gens ſoient piqués
Contre des mots ſi ſots & ſi mal appliqués !

Eſt-il dans l'Univers encore un Capitaine
Tel que Monſieur le Prince, & Monſieur de Turenne?
Quels noms ont plus de gloire, & ſont mieux établis?
Et des gens d'un tel poids vous paroiſſent *jolis*?
Qui jamais, dites-moi, fut aſſez ridicule
Pour traiter de *jolis* Hector, Achile, Hercule?
Vous nommez deux Héros qui les effacent tous:
Il faut quand on en parle en parler à genoux;
Et ceux qu'en pareil cas ces *jolis* termes tentent,
Sont du moins auſſi foux que ceux qui les inventent.
On ne dit point non plus de *jolis* Officiers.
Jolis ne convient point à de vaillans guerriers:
Il faut que l'épithéte exprime ce qu'on nomme;
Dire un *joli garçon* n'eſt pas dire un brave homme;
Et le mot de *joli* n'a jamais été fait
Qu'en faveur d'un enfant, & d'un colifichet,

Monſ. DE L'ORME.

J'entrevois les raiſons de Monſieur votre frere:
Joli ne lui plaît pas, parce qu'il ne l'eſt guére.
Voilà ce qui l'oblige à s'expliquer ainſi.

Mad. JOSSE.

Ha! que mal-à-propos ma mere vient ici!

SCENE XII.

Mad. BRICE, Mad. JOSSE, Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

QUEL ſujet vous améne en ce lieu, toute ſeule ?

Mad. BRICE.

Je devrois y venir vous ſoûffleter la gueule.
Vous avez par vos ſoins fait ſi bien & ſi beau,
Que nous ne ſervons plus chez Monſieur Pouſſineau.
Sa fille....

Mad. JOSSE.

Sçavez-vous qu'elle eſt aſſez brutale
Pour oſer ſotement ſe croire notre égale ?
De la déſabuſer on s'eſt donné le ſoin.

Monſ. DU RUS.

Franchement, l'inſolence alloit un peu trop loin.

Mad. BRICE.

Mêlez-vous, s'il vous plaît de ce qui vous regarde.

NANNETTE.

Ces Messieurs sont d'un rang. . . .

Mad. BRICE.

Vous, taisez-vous, Guimbarde.
Il vous appartient bien de dire vos raisons,
Et de mettre le nez dans ce que nous disons.
Qui demande un avis aussi sot que le vôtre ?

Monsf. BRICE.

Eh ! de grace, ma mere, abstenez-vous. . . .

Mad. BRICE.

A l'autre,
Qui pour être Boucher ayant trop peu d'esprit,
Voulut être Avocat pour nous faire dépit ;
Et de qui chaque jour la principale affaire
Est d'endosser sa housse, écouter, & se taire.
Faites-moi le plaisir de me laisser en paix :
On vous y laisse bien tous les jours au Palais.

BABET.

Ciel ! que les vieilles gens ont un esprit revêche !

Mad. BRICE.

Entendez-vous jaser la petite Pimbêche ?
Voyez : Ne faut-il pas qu'elle s'en mêle aussi ?
Les vieilles gens ! La masque, oser parler ainsi !
Je t'apprendrai, friponne, à me morguer en face.
Vieille !

Monſ. DE L'ORME.

Madame Brice, il faut lui faire grace.
Vos attraits par ce mot ne ſont pas effacez !
Vous êtes encor jeune; on le void bien.

Mad. BRICE.

Aſſez,
Pour voir votre nobleſſe un jour aller au peautre;
Et vous, redevenir Parfumeurs l'un & l'autre.
Mon gendre eſt une bête, & votre pere un fou,
De chercher à monter pour ſe caſſer le cou.
Suffit d'être enrôlé dans la Gentilhommaille
Pour être convaincu de n'avoir pas la maille;
Et de tous les états où l'on eſt malheureux,
Le plus inſupportable eſt d'être noble & gueux.
Ajoûtez à cela quelle ſera la fiévre
D'un noble Parfumeur, d'un gentilhomme Orfé-
vre,
Si le Roy les oblige à marcher dans un an,
Comme l'autre nobleſſe, à quelque Arriéreban?
Les braves gens!

Monſ. BRICE.

Ma mere, il vaut mieux qu'on ſe taiſe....

Mad. BRICE.

Jour de Dieu! je prétens quereller à mon aiſe.
C'eſt à vous à vous taire, imbécille Orateur.

Monf. DURUS.

Adieu. Madame Brice eſt de mauvaiſe humeur.

Mad. JOSSE.

Elle rêve. Eh, Meſſieurs ! Suppoſez qu'elle dorme.

NANNETTE.

Reſtez, Monſieur du Rus.

BABET.

Reſtez, Monſieur de l'Orme.

Monſ. DE L'ORME.

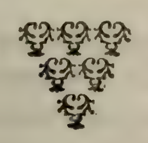
Nous prendrons notre temps pour revoir tant d'appas
Que la mere éternelle un matin n'y ſoit pas.

Mad. JOSSE.

Votre façon d'agir, ma mere, eſt effroyable.
Ils ſont ſortis.

Mad. BRICE.

Tant mieux : Qu'ils s'en aillent au Diable.
J'aurai la joye au moins de gronder en repos.



SCENE XIII.

Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, Mad. BRICE, Monſ. BRICE, Monſ. GRIFFET, NANNETTE, BABET.

Monſ. JOSSE.

HA, ha ! je vous rencontre ici tout à propos. Je viens de vous chercher pour une belle affaire.

Mad. BRICE.

Comment donc ? Qu'eſt-ce ?

Monſ. JOSSE.

Entrez, Monſieur le Commiſſaire.

Mad. JOSSE.

Un Commiſſaire ici ! Pourquoi faire ?

Monſ. JOSSE.

Attendez.

Vous ſçaurez aſſez tôt ce que vous demandez.
Je veux auparavant, ſans nulle incertitude,
Informer vos parens de votre turpitude.
Autrefois, par l'Hymen l'un à l'autre conjoints,
Votre fille m'aimoit ; je ne l'aimois pas moins ;

J'étois jeune : Un mari toujours jeune est aimable ;
Mais enfin....

Mad. BRICE.

Enfin, quoi ?

Monf. JOSSE.

J'ai vieilli : c'est le Diable ;
Et ma femme au plaisir immolant le devoir,
A ses petits besoins a pris soin de pourvoir.
C'est tout dire.

Mad. JOSSE.

Imposteur ! l'impudence est extrême.

SCENE XIV.

NICOLE, Monf. JOSSE, Mad. JOSSE, Monf. BRICE, Monf. GRIFFET, NANNETTE, BABET.

NICOLE.

VITE, à l'aide, au secours du pauvre Nicodéme :
Si vous ne vous hâtez c'est fait du Jardinier.

Mad. JOSSE.

Comment ?

NICOLE.

Des Poussecus l'arrêtent prisonnier.
Comme il est fort & roide, & qu'il sçait battre & mordre,
Il leur donne à tretous bien du fil à retordre:
Il en viendroit à bout s'il avoit de l'appui.
Le voici qu'on améne, & sa femme avec lui.

SCENE XV.

NICODEME, ADRIENNE, Monf. JOSSE, Mad. JOSSE, Mad. BRICE, Monf. BRICE, Monf. GRIFFET, NANNETTE, BABET, NICOLE.

Monf. JOSSE.

APPROCHE gros Coquin.

NICODEME.

C'est fort bien dit. Peut-être
Que j'en dirois autant si j'étois votre maître.

Monf. BRICE.

Je ne sçai que penser de tout ce que je vois.

NANNETTE.

Plus ce desordre augmente & moins je le conçois.

Monſ. JOSSE.

Fripon !

NICODEME.

Mordié nenni. Tout chétifs que je ſommes
J'avons été cinq ans à de vrais Gentisommes :
A telle enſeigne, ardé, qu'ils n'aviont pas un ſoû ;
Et qu'ils me tapotiont tout leur diantre de ſaoû ;
Il ne s'eſt jamais vû de nobleſſe meilleure.
Ce n'étoit pardié pas comme celle d'aſtheure.

Mad. JOSSE.

Vous le méritez bien, Monſieur Joſſe.

Monſ. JOSSE.

Tout-doux.
Je ſçai ce qui ſe paſſe entr'eux, quelqu'autre & vous.

Mad. JOSSE.

Hé, que ſe paſſe-t-il qui ne ſoit à ma gloire ?

Monſ. JOSSE.

Monſieur le Commiſſaire apportez ſon mémoire.
C'eſt trop avoir d'égard pour ſon manque de foi ;
Ne la ménagez plus. Parlez.

Monſ. GRIFFET.

De par le Roy.

Dites-moi, ſans menſonge, & ſans être interdite,
Si vous reconnoiſſez ce mémoire ?

Monſ. JOSSE.

Elle héſite ;
Plus elle a de chagrin, plus je ſuis réjoüi.

Mad. JOSSE.

Oui, Monſieur, ce mémoire eſt de moi.

Monſ. JOSSE.

De vous ?

Mad. JOSSE.

Oui.
Je ne ſçai ce que c'eſt que dire une impoſture.

Monſ. JOSSE.

Il s'agit maintenant d'en faire la lecture.
Vous allez, j'en ſuis ſûr, être ſcandaliſez.

Mad. JOSSE.

De quoi ?

Monſ. JOSSE.

Prêtez l'oreille : Et vous, Monſieur, liſez.

Monſieur GRIFFET *lit.*

Mémoire de la Dépenſe que j'ai faite en galanteries.

Monſ. JOSSE.

Voyons par quel endroit ce mémoire débute.

Monſ. GRIFFET.

Premiérement, vingt francs pour une *Culebute*...

Mad. BRICE.

Pour une *Culebute!* Oh bon Dieu! qu'eſt-ce là?

Monſ. JOSSE.

Bon; ce n'eſt rien: le reſte eſt bien pis que cela.
Pourſuivez ſeulement, Monſieur le Commiſſaire.

Monſ. GRIFFET.

Pour une *Culebute* avec un *Mouſquetaire.*

Monſ. BRICE.

Avec un *Mouſquetaire!* En effet, c'eſt bien pis.
Malheureuſe! eſt-ce là ce qu'on t'avoit appris?
Faire un ſi grand affront à la race des Brices!

Monſ. JOSSE.

Monſieur, de pareils coups laiſſent des cicatrices...

NICODEME *bas.*

La peſte! un *Mouſquetaire* eſt aſſez bien choiſi.

Monſ. GRIFFET.

Plus, pour un *Boute-en-train*, & pour un *Tâtez-y*,
Huit cens francs.

Monſ. JOSSE.

Dites-moi, vous, à qui je me fie;
Qu'eſt-ce qu'en bon françois *Tâtez-y* ſignifie?

Mad. BRICE.

Que ſignifieroit-il que ce qu'on entend bien?

Monſ. BRICE.

Qu'avez-vous à répondre à cela, ma ſœur?

Mad. JOSSE.

Rien.

C'est un extravagant, qui de Paris à Rome
Auroit peine à trouver son égal.

Mad. BRICE.

Le pauvre homme!

Il est bien mal-aisé qu'il ait l'esprit serain
Quand il sçait qu'à sa femme il faut un *Boute-en-train.*

Monf. GRIFFET.

Plus pour la *Jardiniére*, & pour des *Engageantes*
Dont mes filles & moi nous fûmes bien contentes;
Trois cens livres.

Monf. JOSSE.

Voilà ce qui m'outre le plus.
Donner à ses enfans des leçons là-dessus!
A quoi lui servois-tu?

ADRIENNE.

Qui? moi, Monsieur?

Monf. JOSSE.

Oui, Chienne.

Mad. BRICE.

Je te tordrai le cou, Suborneuse.

NICODEME.

Adrienne,
Dis-moi,

Di-moi, ſans barguiner ce que c'eſt que cela;
Et quelle manigance on débagoule-là.
Parle.

ADRIENNE.

Moi, Nicodéme?

NICODEME.

Oui, palſandié, dégoiſe.

ADRIENNE.

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi Madame l'emboiſe?
Quand on a bon renom cela vaut mieux que tout.
Je ſommes, comme on dit, plus couchés que debout.
Tenez, je ne fais rien, comme ſçait Nicodéme,
Que ce que je vourois qu'on me fît à moi-même.
J'allons tête levée, & je ne craindons rien;
Dieu marci.

NICODEME.

Pour cela, je ſommes gens de bien:
Et j'avons de l'honneur, malgré la médiſance,
Plus qu'il ne nous en faut pour notre ſuffiſance.
J'ignorons ce que c'eſt que de faire faux-bon;
Ce n'eſt pas comme vous & Madame.

Mad. JOSSE.

Ah, fripon!
Tu ne t'amuſes pas à voler des vetilles.

Monf. GRIFFET.

Plus pour des *Papillons*, des *Guefpes*, des *Chenilles*,
Huit cens écus.

Monf. JOSSE.

Maraut, qui fais l'homme de bien,
Te voilà fi confus que tu ne dis plus rien !
Tu ne préfumois pas que l'on fçût ton négoce.
Vendre des *Papillons* une fomme fi groffe !
Je prétens qu'aujourd'hui cet argent foit rendu.

Monf. GRIFFET.

Ou qu'il foit dans trois jours bien & dûment pendu.
Pour un vol domeftique on ne fait pas long gîte.

Mad. BRICE.

On ne peut d'un voleur fe défaire trop vîte.
Pendez, pendez.

Monf. JOSSE.

Crois-moi, de peur d'être étranglé,
Rens-moi ce que ta femme & toi m'avez volé :
Voilà neuf cens écus marqués en deux articles.

ADRIENNE.

Volé ! Nous ?

NICODEME.

Teftedié, boutez mieux vos bezicles.
Quand je fuis échauffé, je fuis pis qu'un Satan.

Si je ne vous agrée, il faut dire va-t-en.
Avec un peu d'esprit jamais on ne demeure ;
Et, sans reproche à Dieu, j'en eus d'assez bonne heure.
J'apprenois de Musa le Singulariter,
Quand je me dépétri de notre Magister :
Il me brisi, mordié, quasiment une côte,
Parce que, disi-t-il par ma chienne de faute,
Notre âne avec sa bouche un soir avoit failli
A démettre la gueule à Monsieur le Bailli.
Sans cet accident-là qui vint troubler la fête,
Moi, la bourique & lui je n'étions qu'une tête.
Je n'avons pas toujours mangé notre pain sec.

Monf. JOSSE.

Jamais aucun fripon n'a manqué par le bec.
Ne crois pas m'éblouir par de tels artifices.
Ta femme, pour ses bons & louables services,
A reçu trois cens francs. Toi pour des *Papillons*,
Et je ne sçai combien de pareils guenillons,
Huit cens écus.

ADRIENNE.

Eh fi ! Si je n'étois honnête,
Je vous dirois, Monsieur, que vous êtes bien bête ;
Bien nigaut, bien butor, bien badaut de Paris :
Mais Nicodéme & moi je sommes bien appris ;

Et je ne disons rien qui chagrine parsonne.
C'est une bride à viau que Madame vous donne
Que tous les *Papillons* qu'elle vous boute-là :
Elle dépense mieux son argent que cela :
Fraîche comme un gardon, droite comme une
parche,
Bon, vrâment, c'est bien là les bêtes qu'elle
charche !
Les femmes de Paris en sçavont bien plus long.

Monf. BRICE.

Vous m'impatientez, ma sœur. Répondez-donc.
Tout parle en sa faveur, & tout vous est contraire.

Monf. GRIFFET.

Plus, quatre louis d'or pour un *Laisse-tout-faire*,

Monf. JOSSE.

Cela n'est point obscur & chacun l'entend bien :
Quand on laisse tout faire on ne réserve rien.
Mettez-vous en ma place. Est-ce à tort que je
gronde ?

Mad. BRICE.

Que ne l'ai-je étouffée en la mettant au monde !
Je n'aurois pas l'affront de voir ce que je voi.

Mad. JOSSE.

Je ris de vous voir tous déchaînés contre moi.
Vous me charmez.

Mad. BRICE.

L'infame ! Et toi, tu m'aſſaſſines.

Monſ. GRIFFET.

Plus, pour une *Effrontée*, & pour deux *Gourgandines*,
Quinze louis.

Mad. BRICE.

Comment : Tu connois ces gens-là !
Des *Gourgandines* ! Ciel ! Quelle Peſte voilà !
Il n'eſt pas ſur la terre une plus méchante ame.
Le dangereux bétail qu'une pareille femme !

Monſ. GRIFFET.

Plus pour une *Innocente*, onze louis.

Monſ. JOSSE.

Viença.

NICOLE.

Qui ?

Monſ. JOSSE.

Toi.

NICOLE.

Moi ? je ne ſçai ce que c'eſt que tout çà.
J'ai toujours vû Madame une bonne vivante.

Monſ. JOSSE *à Monſieur Griffet.*

La preuve de ſon crime eſt aſſez convainquante.
On lui dira le reſte en temps & lieu. Suffit.

Monſ. GRIFFET *à Madame Joſſe.*

Qu'avez-vous à répondre à tout ce que j'ai dit?

Mad. JOSSE.

Que mes filles, Monſieur, ont ſur elles les piéces,
Que contient ce mémoire eſpéces par eſpéces.
De me juſtifier je leur laiſſe le ſoin.
Défendez mon honneur.

Monſ. JOSSE.

Je crois qu'il eſt bien loin.

NANNETTE.

Ce qui dans cet écrit vous paroît des injures,
Sont des noms que l'on donne aux nouvelles parures.
Une Robe de chambre étalée amplement,
Qui n'a point de ceinture, & va nonchalamment,
Par certain air d'enfant qu'elle donne au viſage,
Eſt nommée *Innocente*, & c'eſt du bel uſage;
Ce Manteau de ma ſœur ſi bien épanoui,
En eſt une.

Monſ. JOSSE.

Cela eſt une *Innocente?*

BABET.

Oui.

Sont-ce là des ſujets pour vous mettre en colere?

NANNETTE.

Voilà la *Culebute*, & là le *Mousquetaire.*

BABET.

Un beau nœud de brillans dont le sein est saisi,
S'appelle un *Boute-en-train*, ou bien un *Tâtez-y*;
Et les habiles gens en étymologie,
Trouvent que ces deux mots ont beaucoup d'énergie.

NANNETTE.

Une longue cornette, ainsi qu'on nous en voit,
D'une dentelle fine, & d'environ un doigt,
Est une *Jardiniere*: & ces manches galantes
Laissant voir de beaux bras ont le nom d'*Engageantes.*

BABET.

Ce qu'on nomme aujourd'hui *Guespes* & *Papillons*,
Ce sont les diamans du bout de nos poinçons;
Qui remuant toujours, & jettant mille flammes,
Paroissent voltiger dans les cheveux des Dames.

NANNETTE.

L'homme le plus grossier & l'esprit le plus lourd
Sçait qu'un *Laisse-tout-faire* est un Tablier fort court:
J'en porte un par hazard qui sans aucune glose,
Exprime de soi-même ingénûment la chose.

BABET.

La coëffure en arriére, & que l'on fait exprès
Pour laisser de l'oreille entrevoir les attraits,
Sentant la jeune folle, & la tête éventée,
Est ce que par le monde on appelle *Effrontée.*

NANNETTE.

Enfin, la *Gourgandine* est un riche Corset,
Entr'ouvert par devant à l'aide d'un Lacet:
Et comme il rend la taille & moins belle & moins fine,
On a cru lui devoir le nom de *Gourgandine.*
Vous avez pris l'allarme avec trop de chaleur.

Monf. JOSSE.

A ce compte, mon mal n'étoit donc qu'une peur;
Et mon front avoit tort de croire son cas sale?

Mad. JOSSE.

Comment prétendez-vous réparer ce scandale?
Après un tel éclat je n'ai plus d'yeux pour vous,
Et je vais tout permettre à mon juste courroux.
Qui vouloit me punir mérite un sort semblable.

NICODEME.

Le moins qu'il puisse faire est amende honorable,
Tête-nue, en chemise, avec la torche au poing:
Madame fera bien de n'en démordre point.
Vartidié! Ce n'est pas une faute legére

Que de prendre l'honneur à ceux qui n'en ont guére.

ADRIENNE.

Je ne prétens pas, moi, qu'il ſoit quitte pour rien,
D'avoir, ou peu s'en faut, fait une bréche au mien.
On ne peut de l'honneur ſe montrer trop friande,
Et ce qu'il m'en a pris je veux qu'il me le rende.

Monſ. GRIFFET.

Je vous l'avois bien dit d'aller moins vîte.

Mad. BRICE.

Et quoi.

Vous l'accuſez à tort de vous manquer de foi!
Cette brutalité n'eſt point du tout permiſe:
Et dûſſai-je y manger juſques à ma chemiſe,
Il ne ſera point dit que je ſouffre cela.

Monſ. JOSSE.

Que pouvois-je penſer de ce mémoire-là?
Tâtez-y, Boute-en-train, Culebute, Engageantes;
Tout cela pour le front ſont des armes parlantes;
Et je ſens que le mien me demange toujours.
Voilà de vilains noms pour de ſi beaux atours.

Monſ. BRICE.

Il a raiſon.

Mad. JOSSE.

Lui?

Monſ. BRICE.

Lui. N'eſt-ce pas une honte
De voir de la pudeur faire ſi peu de conte?
Donnez, puiſqu'il vous plaît d'avoir ces ornemens,
De plus honnêtes noms à vos ajuſtemens.
Tous ces termes impurs, ces équivoques ſales,
Sont de droit naturel du Pont-neuf, ou des Halles.
Qui de les inventer s'oſe mettre en devoir,
Sçait plus d'obcénités qu'il n'eſt beau d'en ſçavoir:
Rien n'eſt plus odieux qu'une femme immodeſte;
Et qui riſque ces mots, riſque aiſément le reſte.
Les cœurs bien ſitués ſont poſés, retenus.....

Mad. BRICE.

Franchement, ces mots-là ſont un peu ſaugrenus.
J'ai ſué de frayeur de ſon *Laiſſe-tout-faire*,
Et de ſa *Culebute* avec un *Mouſquetaire*.
En un mot, ce jargon n'eſt point édifiant.

Monſ. JOSSE.

Monſieur le Commiſſaire, en vous remerciant:
Vous & vos Grippechairs vous pouvez diſparoître,
Puiſque je ne ſuis pas ce que je croyois être.

Monf. GRIFFET.

Comment ? N'eft-ce pas vous qui m'avez employé ? ....

Monf. JOSSE.

Si j'euffe été cocu je vous aurois payé.
De tout ce que j'ai fait vous êtes le complice.

Monf. GRIFFET.

Moi ?

Mad. JOSSE.

Vous. Si l'on faifoit une éxacte Police,
On ne fouffriroit point tous ces vilains mots-là,
Non plus que la Baffette & le Jeu du Hocca ;
Et l'on condamneroit à mille écus d'amende
L'impudent Lapidaire, & l'impure Marchande,
A qui l'on entend dire avec un front d'airain
Un *Tâtez-y*, Monfieur ; Madame, un *Boute-en-train* ;
Gourgandine à bon prix ; *Culebute* nouvelle.
Quel abus !

Monf. GRIFFET.

Mon devoir en d'autres lieux m'appelle :
Payez-moi, je vous prie, ou bientôt un exploit.....

Monf. BRICE.

Satisfaites Monfieur, & qu'il s'en aille.

Monſ. JOSSE.

Soit.

J'en ſuis quitte à bon compte, & la peine eſt petite.

NICODEME.

Oh palſandié nonfait, vous n'en étes pas quitte.
Si l'honneur de Madame a fait queuque faux pas,
J'avons notre cas net, ſi le ſien ne l'eſt pas.
La femme de cheuz-nous n'eſt point une *Engageante.*

Monſ. JOSSE.

Au lieu de vingt écus je t'en donnerai trente.
C'eſt payer ſon honneur & le tien graſſement.

NICODEME *à Adrienne.*

Eſt-ce aſſez ?

ADRIENNE.

Eh ouida, c'eſt bien honnêtement.
Les femmes d'aujourd'hui faiſont bien voir aux hommes
Que l'honneur n'eſt pas cher dans le temps où je ſommes.
Dix écus pour le mien c'eſt un prix aſſez haut.

NICODEME.

Je crois, comme tu dis, que c'eſt tout ce qu'il vaut.

Boutez-là votre main: Je vous pardonne. Eh
qu'eſt-ce ?
Pour des mots de travers faut-il bouder ſans ceſſe ;

Monſ. BRICE.

Je me charge du ſoin de les rapatrier.

Mad. JOSSE.

Et l'affront qu'il m'a fait ſe peut-il oublier ?

Monſ. JOSSE.

Si me croire timbré c'eſt vous faire une offenſe,
En faiſant le péché, j'en ai fait pénitence :
J'ai ſouffert comme un Diable. Eh, bon Dieu ! comment ſont
Tant de gens que je vois qui ſçavent qu'ils le ſont,
Et qui de ce malheur n'étant triſtes ni mornes,
Vivent dans un plein calme à l'abri de leurs cornes ?
La patience eſt belle en de ſemblables cas :
Mais c'eſt un don du ciel, qu'il ne m'accorde pas.
Nommez, ſi vous voulez, mon imprudence extrême,
J'aime mieux avoir tort que vous l'ayez vous-même ;
Et le riſque eſt moins grand, pour tout dire en un mot,

D'être imprudent cent fois, que d'être une fois
Sot.

Mad. JOSSE.

L'êtes-vous?

Monſ. JOSSE.

S'il eſt vrai ce qu'on me fait connoître;
Non, je ne le ſuis pas, mais je croyois bien l'être:
Et ſur une apparence égale à celle-ci,
Bien d'autres en ma place auroient cru l'être auſſi.
Puiſqu'il faut ſe ſoumettre à ce que veut la Mode,
Et que la plus ſuivie eſt d'être époux commode;
Oublions toute choſe. Y conſentez-vous?

Mad. JOSSE.

Non.
Je ne veux plus vous voir.

Mad. BRICE.

Moi, je le veux, Guenon.
Ce ſeroit un ménage aſſez beau que le vôtre,
Le mâle d'un côté, la femelle de l'autre!
Il faut qu'à ſon époux, de peur d'avoir du bruit,
Une femme obéiſſe en tout temps, jour & nuit.
Ce n'eſt point à la poule à tant lever la crête.

ADRIENNE.

A tout ce qu'il lui plaît le mien me trouve prête.

Demandez-lui plutôt si je mens.

NICODEME.

Pardié non.

Parmi bien du méchant elle a cela de bon,
Que lors qu'il faut m'aider à de certains ouvrages,
Elle court, tête-dié, comme des arrérages.
Veux-je boire deux coups, elle en veut boire trois;
Aussi, vivons-je heureux comme de petits Rois;
La paix est d'un logis la piéce la plus bonne.

Monf. BRICE.

Profitez des leçons qu'un Jardinier vous donne.
A vivre bien ensemble appliquez votre soin.
Votre sote querelle est allée assez loin.
Sur tout, qu'il ne vous sorte aucun mot de la bouche
Dont l'oreille s'indigne, & l'honneur s'effarouche.
Portez des diamans, des dentelles, de l'or,
Et, si faire se peut, plus de richesse encor;
Mais évitez les mots dont les mœurs sont blessées,
Et qui ménent l'esprit à de sales pensées.
Chez tous les gens d'honneur ces mots sont interdits.

Mad. JOSSE.

Je voudrois bien ſçavoir quels vilains mots je dis.

Monſ. BRICE.

Liſez votre mémoire : On ne voit rien de pire,
Liſez.

Mad. JOSSE.

Hé bien, mon frere, il ne faut plus les dire ;
J'ai cru de nos bijoux pouvoir mettre les noms,
Sans attirer ſur moi de ſi cruels affronts.
S'ils rendent ma conduite ou douteuſe, ou ſuſpecte,
J'y renonce à jamais, loin que je les affecte.
Je n'ai pas eu deſſein de le mettre en courroux.

NANNETTE.

Si vous y renoncez, j'en fais autant que vous.

BABET.

Pour les dire jamais, j'ai trop peur qu'on me gronde.

Monſ. JOSSE.

Fort bien. Nous voilà tous les plus contens du monde.

à ſes filles.

Je ne ſuis pas ingrat à qui me fait plaiſir :

Choisissez des époux selon votre desir.

Mad. BRICE.

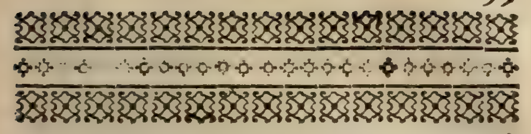
Allons nous ébaudir, & dîner tous ensemble.

NICODEME *aux Auditeurs.*

Et vous, allez souper, Messieurs, si bon vous semble.
Comme en chemin faisant vous trouvez quelquefois
D'impertinens Parleurs & de nobles Bourgeois,
Envoyez-les ici voir comme on accommode
La Noblesse en détrempe, & les *Mots à la Mode.*

FIN.

LES
FABLES
D'ESOPE,
COMÉDIE.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE DUC D'AUMONT,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté, &c.

Monseigneur,

Il y a long-temps que vous me faites l'honneur de me vouloir du bien ; &

long-temps aussi que je cherche les occasions de vous en témoigner ma reconnoissance. Il ne s'en est présenté aucune où votre protection m'ait été nécessaire, que vous ne me l'ayez accordée avec une grandeur d'Ame qui me ravissoit, mais qui ne me surprenoit pas. Je vous ai vû, MONSEIGNEUR, me tendre généreusement la main, pour me faciliter les moyens de m'approcher de vous : & loin de vous prévaloir de l'intervalle qui est entre vous & moi, avoir la bonté de faire vous-même des pas de mon côté pour en diminuer l'étendue. Que ces maniéres sont belles ! & qu'elles distinguent bien les Grands qui le sont par la naissance d'avec ceux qui ne le sont que par la fortune. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qu'on appelle l'infaillible voie de se rendre Maître de tous les cœurs : & s'il m'est permis de citer la Fable dans une Lettre où je ne veux dire que des vérités, Esope, l'incomparable Esope, ne connoît de véritable

noblesse, que celles en qui l'on remarque une véritable honnêteté. Le mot d'incomparable qui m'est échappé pour accompagner le nom d'Esope, n'a peut-être jamais été mis plus justement : les siécles qui lui ont succédé, & qui lui succéderont jusqu'à la dissolution des siécles mêmes, lui rendront la justice qui lui est dûe ; & tant qu'il y aura de la droiture sur la terre, il est sûr d'en attirer la vénération. Quel homme a jamais été plus habile dans la science des mœurs ; & qui jamais a imprimé une plus grande haine pour le vice, & un plus grand amour pour la vertu ? Crésus à qui autrefois Esope dédia ses Fables lui-même, en fit tant d'estime, que pour en éterniser le mérite, il lui fit ériger une statue d'or : & l'une des plus délicates Plumes de France, qui leur a donné plus de réputation qu'elles n'en avoient, les ayant dédiées à l'Auguste Fils du Monarque le plus Auguste du Monde, j'ai cru,

MONSEIGNEUR, que de ſi grands éxemples pouvoient autoriſer la liberté que j'oſe prendre de vous préſenter le même Eſope ſous un habit différent. Ce que j'offre à Votre Grandeur, n'a ni la beauté de l'Original, ni les graces qu'une ſi excellente Copie ſemble y avoir ajoûtées; & quelque grand qu'ait été le ſuccès de mon Ouvrage, je ne l'aurois trouvé ni digne de vous, ni digne de mon zéle, ſans l'approbation que vous avez eu la bonté de joindre à tous les applaudiſſemens qu'il a reçus. L'honneur que vous lui avez fait, MONSEIGNEUR, de lui accorder votre ſuffrage le fait aſpirer à la gloire de votre protection: Il eſt naturel à celui qui lui a donné le jour, de chercher à lui procurer une heureuſe deſtinée; & ſur qui puis-je jamais jetter les yeux qui ſoit en état de lui faire plus de plaiſir, & qui ait plus de plaiſir quand il en peut faire? Rien ne manquera à ſon bon-
heur

heur ſi vous avez la bonté d'en vouloir être l'appui : Et pour moi, MONSEIGNEUR, tous mes vœux ſeront remplis ſi à tant de graces dont je vous ſuis redevable, vous ajoutez celle de me croire, avec le zéle le plus ardent & le plus reſpectueux qui ait jamais été,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Très-humble, très-obéiſſant, & très-obligé ſerviteur,
BOURSAULT.

PREFACE NECESSAIRE.

LE ſuccès que cet Ouvrage a eu ſemble le juſtifier aſſez ; & ce ſeroit mal reconnoître les obligations que j'ai à la voix publique de douter qu'il n'y ait du bon, puis qu'elle y en a trouvé. Le meilleur témoignage que j'en puiſſe rendre eſt l'empreſſement qu'on a eu, non-ſeulement de le voir, mais de le voir pluſieurs fois : Et comme toutes les régles du Théâtre n'ont jamais eu d'autre but que celui de plaire, je crois les avoir ſuffiſamment obſervées, puiſqu'il y a peu de perſonnes à qui je n'aye plû. Je dis peu de perſonnes, car il y en a toujours quelques-unes, qui mettent toute leur étude à ſe diſtinguer, & qui font conſiſter tout leur eſprit à le faire paroître ſingulier. Si c'eſt en avoir beaucoup de remarquer des fautes, dont le public ne s'apperçoit pas, c'eſt ne l'avoir pas trop raiſonnable de vouloir réſiſter au torrent, & je prendrois le parti de ne pas dire mon ſentiment, quelque bon qu'il me parût, ſi je le voyois oppoſé à celui de tout le monde. Non que je ſois aſſez téméraire pour me perſuader ſo-

tement que cette Piéce ſoit éxempte de fautes : je les connois auſſi-bien que qui que ce ſoit ; & pour dire quelque choſe de plus, je les ai même connuës en les y mettant, & n'ai pas laiſſé de les y mettre, parce que j'aurois cru en faire une plus grande de les en ôter. Quelque injuſtice qu'on me puiſſe faire, je ſuis ſûr que l'on ne m'en fera pas aſſez, pour s'imaginer que je n'aye pas ſçû que du temps d'Eſope, il n'y avoit ni Huiſſiers, ni Procureurs, ni Conſeillers-Garde-notes, ni Préſidens au Mortier, ni Ducs & Pairs ; ou que s'il y avoit pour le Peuple des Charges à peu près ſemblables, & pour les perſonnes de qualité des dignités équivalentes, c'étoit ſous des noms différens : Mais de quel fruit auroit été la morale ingénieuſe & divertiſſante, dont cette Piéce eſt remplie, ſi je m'étois ſervi de noms & de termes inconnus ; & comment aurois-je pû faire ſentir ce qu'on auroit eu beaucoup de peine à connoître ? Je ſçai qu'en ce temps-là, il n'y avoit point de Libraires qui vendiſſent des Livres défendus dans l'arriére-Boutique, ni qui contrefiſſent ceux de leurs Confréres : Mais comme toute la vigilance d'un Magiſtrat auſſi équitable qu'auſtére, ne peut ſi bien abattre cette Hydre qu'il n'en paroiſſe toujours

quelque Tête, Esope ayant été l'un des plus raisonnables hommes du monde, & la raison étant de tous les Pays, & de tous les temps, s'il n'est pas vrai qu'il ait dit ce que je lui fais dire, il est au moins vraisemblable qu'il n'auroit pas manqué de le dire, si ce désordre eût été de sa connoissance. Et cela suffit.

Cette Comédie, à ce que disent les gens singuliers dont j'ai parlé, n'a pas un assez grand nœud, ni assez de jeu de Théâtre: Et si cette Piéce a quelque mérite, c'est justement de-là que je prétens le tirer. Avoir pu trouver un nœud à Esope, c'est sans doute quelque chose, & les Maîtres de l'Art n'en peuvent disconvenir. Mais avoir eu le secret de le faire assez petit pour ménager le terrein, & pour introduire sur la Scéne des Personnages qu'on aime mieux y voir que les Personnages du Sujet même, c'est à mon sens ce qu'on en doit le plus estimer; ou pour mieux dire, ce qu'on en doit blâmer le moins. Je m'en rapporte de bonne foi, à ceux qui ont honoré cette Comédie de leur présence. Qu'ils disent, si les Scénes de la Précieuse, du Paysan, de la Mere dont on a enlevé la fille, de la Conseillére-Garde-note, & toutes les autres de cette nature, qui ne tiennent au sujet que par

la relation que les Personnages ont avec Esope, ne leur ont pas fait plus de plaisir que tout le reste; & si la Morale satyrique & instructive dont elles sont accompagnées, n'est pas ce qui les a le plus intéressés ? En un mot, cette Piéce est d'un genre si différent de toutes les autres, qu'il la faut regarder, pour ainsi dire, avec d'autres yeux, & ne pas l'ajuster à des régles, judicieuses à parler en général, mais chimériques dans une espéce aussi particuliere que celles-ci. Si j'osois faire une comparaison de la chose du monde la plus sérieuse, à celle qui l'est le moins, je dirois qu'il en est des régles du Théâtre, comme des Loix de la Justice. Les Législateurs ont marqué les cas où elles doivent étre appliquées, & pour lors c'est une leçon prescrite; mais dans des cas qui ne sont pas tombés sous leur sens, & que le hazard fait naître malgré toute la prévoyance humaine, c'est à ceux qui en sont les Juges, à faire des Loix nouvelles pour les cas qui n'ont pas été prévus; & de même dans toutes les choses qui arrivent, & qu'on n'a pas été obligé de prévoir. Si ces grands Génies de l'Antiquité, je veux dire Aristote & Horace, qui ont donné des Régles pour le Théâtre, avoient pû se figurer qu'Esope eût dû y paroître quelque jour, ils auroient

cherché tout ce qui auroit été capable de le faire réussir ; & puisqu'il n'a pas moins réussi que s'ils m'avoient marqué le chemin que je devois suivre, il faut apparemment que j'aye trouvé ce qu'ils m'auroient enseigné eux-mêmes.

Pour le jeu de Théâtre, je l'ai ménagé autant qu'il m'a été possible dans le peu que le Sujet m'en a fourni ; & je crois même l'avoir assez heureusement disposé pour y attacher l'attention de l'Auditeur jusqu'à la derniére Scéne, qui est l'effet le plus favorable qu'on puisse attendre en semblable occasion. Il y a une Scéne de petits Enfans qui finit le troisiéme Acte, qui a eu assez de succès pour mériter d'avoir des Censeurs. C'est une Fable que j'ai mise en action ; & voici les défauts qu'on y a trouvés. On dit que ces Enfans ont trop d'esprit, & qu'Esope leur dit de trop belles choses. C'est un reproche qui me fait honneur ; & j'aime mieux pécher de ce côté-là que de l'autre. Mais pour répondre à une si foible objection, il est constant, & j'en prens l'expérience à témoin, qu'on voit tous les jours de petits Enfans de Qualité qui ont une si belle éducation, que rien n'est plus agréable, que ce qu'ils disent : & peut-être même a-ce été à entendre parler quelques-uns, que j'ai pris le style

dont j'ai eu besoin pour ceux que j'ai mis sur le Théâtre. Je dois aussi ce témoignage à la vérité, que ceux qui y ont trouvé à dire, ne sont pas d'une Qualité distinguée; & comme leurs Enfans ne parlent, peut-être pas si bien que ceux-là, ils ignorent ce que d'autres sont capables de dire. Pou Esope, qui ne laissoit échapper aucune occasion de bien faire, & qui après avoir eu la bonté de prêter l'oreille à leur petit différend, les exhorte à avoir de l'amitié l'un pour l'autre, il n'y a rien dans ce qu'il leur dit, qui ne soit dans la Fable que ces petits Enfans représentent; & je consens volontiers que ce que je ferai à l'avenir, soit exposé à une pareille censure, à condition d'un même succès.

Quelque grand qu'il ait été, j'avoue que j'ai tremblé plus d'une fois, & que s'il y a de la gloire à acquérir à mettre quelque chose de nouveau au jour, il y a beaucoup de danger à craindre. Le Peuple qui s'attendoit à voir une Comédie ordinaire, qui d'intrigue en intrigue, & à la faveur de quelques plaisanteries, va insensiblement à la fin de son sujet fut surpris d'entendre des Fables, à quoi il ne s'attendoit pas, (car cette Piéce n'avoit été promise que sous le nom d'Esope) & ne sçut d'abord de quelle ma-

niere il devoit les recevoir : mais quand il comprit le ſens qu'elles renfermoient, & qu'il vit toute l'étendue de leur application, il ſe voulut mal de l'injuſtice qu'il m'avoit rendue, & ſes applaudiſſemens furent, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, comme la réparation de ſon murmure : ainſi j'ai tous les ſujets imaginables de m'en louer, & je n'en ai aucun de m'en plaindre.

Ce qui m'a paru de plus dangereux dans cette entrepriſe, ç'a été d'oſer mettre des Fables en Vers après l'illuſtre Monſieur de la Fontaine, qui m'a devancé dans cette route, & que je ne prétens ſuivre que de très-loin. Il ne faut que comparer les ſiennes avec celles que j'ai faites, pour voir que c'eſt lui qui eſt le Maître : les ſoins inutiles que j'ai pris de l'imiter, m'ont appris qu'il eſt inimitable ; & c'eſt beaucoup pour moi que la gloire d'avoir été ſouffert où il a été admiré.



LE POUVOIR DES FABLES.

PROLOGUE.

AUTREFOIS dans Athéne un fameux Orateur
Zélé pour la cause Publique
Craignant pour sa Patrie un extrême malheur,
Mit en œuvre sa Rhétorique;
Et pour émouvoir l'Auditeur
Fit un Discours fort pathétique.
Mais le peuple qui l'écoutoit
Immobile comme une Souche,
Ne fut non plus touché de ce qu'il débitoit,
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progrès
Que faisoit son éloquence.

L'ANGUILLE, ajoûta-t-il, l'Hyrondelle & Cérès
Firent un jour connoissance.
En voyageant toutes trois,
Un fleuve impétueux s'oppose à leur passage;
L'Hyrondelle en volant, & l'Anguille à la nage,

Le passérent sans peine, & l'auroient fait vingt
fois.
Et Cérès ? dit le Peuple en élevant sa Voix :
Vous avez fait passer l'Anguille & l'Hyrondelle ;
Monsieur le Philosophe en vous remerciant :
Mais Cérès, que devint-elle ?
Dit encor une fois le Peuple impatient.
Messieurs, dit l'Orateur, vous dessillez ma vûë,
Je me suis abusé jusques à ce moment :
La vérité toute nue
N'a pas assez d'enjoûment :
Une Fable l'insinue
Bien plus agréablement.
Messieurs les Auditeurs, qui par votre suffrage
Rendez bon ou mauvais le destin d'un Ouvrage,
Celui qui va paroître est d'un genre nouveau :
S'il vous blesse, il est laid ; s'il vous plaît, il est
beau.
Esope, si connu par ses sçavantes Fables,
Fut jadis condamné par des Juges coupables :
Mais ceux qui de son sort décident aujourd'hui
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre lui.
Il ne vous dira point de ces Quolibets fades,
Qui ne sont de bons mets que pour des goûts
malades ;

Par les Fables qu'il cite en différens endroits,
Il ſe montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Peſez-en le mérite en Juges équitables :
Vous le méconnoîtriez s'il ne diſoit des Fables :
Et vous auriez dans l'ame un ſenſible dépit
De le voir par ſa Boſſe, & non par ſon eſprit.



PERSONNAGES.

ESOPE.
LEARQUE, Gouverneur de Sizique.
EUPHROSINE, Fille de Learque.
AGENOR, Gentilhomme de Lesbos, Amant d'Euphrosine.
DORIS, Confidente d'Euphrosine.
HORTENSE, Fille entêtée de son esprit.
DEUX DEPUTE'S de Sizique, tous deux fort vieux.
PIERROT, Paysan d'auprès de Sizique.
AGATON, petit Garçon fort beau, fils de Learque.
CLEONICE, petite fille fort laide, sœur d'Agaton.
M. DOUCET, Généalogiste.
AMINTE, Mere d'une fille enlevée.
ALBIONE, Veuve d'un Conseiller-Notaire.
COLINETTE, Femme de Pierrot.
M. FURET, Huissier.
DEUX COMEDIENS.
UN MAISTRE D'HOSTEL.
UN SOMMELIER.
UN LAQUAIS.

La Scéne est à Sizique.



LES FABLES D'ESOPE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.



Enfin ce grand esprit que je brulois de voir,
L'incomparable Esope est ici d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble :
Ne me déguise rien, di-moi ce qu'il t'en semble.

Ne le trouves-tu pas un aimable homme?

EUPHROSINE.

Moi?

LEARQUE.

Oui.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui ressemble.

LEARQUE.

Et toi,
Comment le trouves-tu? Je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monsieur, que je le flate?

LEARQUE.

Di la vérité pure, autrement ne di mot.

DORIS.

Vous le souhaitez?

LEARQUE.

Oui.

DORIS.

C'est un vilain Magot,
Franchement.

LEARQUE.

Quoi, friponne, être assez arrogante...

DORIS.

Si cela vous déplaît, souffrez donc que je mente.

Me voilà toute prête à dire qu'il eſt beau ;
Que c'eſt, ſi vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir ſans l'aimer, c'eſt en vain qu'on travaille ;
Qu'il n'eſt pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut juſqu'au bas tout m'en paroît charmant,
Mais ce ſera, Monſieur, mentir impudemment ;
Et jamais au menſonge on ne m'a vu de pente,
Quoique vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez-moi,
Je ris incognito d'abord que je le voi ;
Je ne puis m'en tenir quelque effort que je faſſe,
Il n'eſt point de laideur que ſon muſeau n'efface ;
Et le reſte au viſage eſt ſi bien aſſorti,
Qu'il n'a membre en ſon corps qui ne ſoit mal bâti.
Celui qui le forma choiſit un ſot modéle.

LEARQUE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'ame belle.
Plût aux Dieux, tel qu'il eſt, qu'Euproſine lui plût !

EUPHROSINE.

Et si je lui plaisois, quel seroit votre but,
Mon Pere ?

LEARQUE.

Ignores-tu jusqu'où va ma tendresse ?
Et combien dans ton sort ton Pere s'intéresse ;
Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux,
Que celui que j'aurois de le voir ton Epoux.

EUPHROSINE.

Mon Epoux, juste Ciel ! Que venez-vous de dire ?

DORIS.

Bon : ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire ?

LEARQUE.

Esope, selon toi, n'est donc pas son fait ?

DORIS.

Non.
Pour épouser un Singe il faut être Guenon.
Car entre nous, Monsieur, Esope est un vrai Singe :
Celui qui vous est mort, quand il avoit du linge,
Un juste-au-corps, des gands, & son petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau ;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se dévelope,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Esope.

LEARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le Singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'esprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Esope indigne de ma Fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous qu'il ait?

LEARQUE *à Euphrosine.*

Ecoute. En peu de mots en voici le Portrait.
Il est laid; mais crois moi, c'est une bagatelle:
Un homme est assez beau quand il a l'ame belle;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Esope a paru sans défaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage,
Qu'une richesse immense est son moindre avantage;
Crésus, le plus heureux de tous les Potentats,
Se repose sur lui du soin de ses Etats.
Dans un Poste si haut à quoi crois-tu qu'il pense?
A vivre dans le faste, & parmi l'opulence?
A bâtir sa Maison des dépouilles d'autrui?
Il sert le Roy, le Peuple, & ne fait rien pour lui.
Au Riche comme au Pauvre il tâche d'être utile;
Et depuis quatre mois qu'il va de Ville en Ville,

Il enſeigne aux Petits à faire leur devoir,
Et tempére des Grands l'impétueux pouvoir:
A la droite raiſon il veut que tout ſe rende;
Qu'en pere de ſon Peuple un Monarque commande;
Et que mourant plutôt que d'oſer le trahir,
Un Sujet ſe reſtreigne à l'honneur d'obéir.
Comme il eſt dangereux d'être trop véritable,
Il ſe ſert du ſecours que lui prête la Fable;
Et ſous les noms abjets de divers animaux,
Applaudit les vertus, & reprend les défauts.
Quoique par bienſéance il ne nomme perſonne,
Si l'on ne ſe connoît au moins on ſe ſoupçonne:
Et par cette induſtrie, en quelque rang qu'on ſoit,
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà ſincérement le Portrait de ſon ame.

DORIS.

Que vous ſeriez, Monſieur, un bon Peintre de femme!
Vous fardez vos Portraits admirablement bien.

LEARQUE.

Quoi, ma fille ſoupire, & ne me répond rien?
Un mérite ſi grand ne la rend point ſenſible?

EUPHROSINE.

Mon Pere, à mon devoir il n'est rien d'impossible.
Mais Esope est si laid !

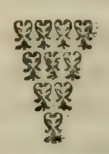
LEARQUE.

Son esprit est si beau !
La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau :
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Par-tout où de Crésus s'étendent les Etats,
Il dépose à son gré les mauvais Magistrats.
Change les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
Eloignés de la Cour, tyrannisent leurs Places.
Casse les Officiers, qui pour faire les fins,
Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts ;
Et de peur que la fraude à la fin ne soit sçuë,
Ont des gens empruntés pour passer en revuë.
Exclut les Conseillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'Audience ils se sont endormis.
Bannit les Avocats, dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante Cause.
Abolit les Brelans, ces honteux Rendez-vous,
Où l'on tient une Ecole à dresser des Filoux.
Défend aux Médecins, que nos maux enrichissent,

De prendre de l'argent que de ceux qu'ils gué-
riſſent;
Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
Eſope a ſans réſerve inſpection ſur tout.
Quoi que ma probité ſoit éxempte d'atteintes,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes:
Gouverneur de Sizique, où mon ſort eſt ſi doux,
Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux;
Et ſi juſqu'à l'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit ſe plaindre;
A ſon appartement je vais voir s'il eſt jour;
Sçavoir s'il eſt viſible, & lui faire ma cour;
Lui marquer par mon zéle & par ma déférence.....

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance;
Quel Marmouſet!



SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

J'Allois pour voir votre Grandeur,
Et sçavoir....

ESOPE.

Doucement, Monsieur le Gouverneur;
Dans la Place où je suis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vole terre à terre:
Le terme de Grandeur ne fut point fait pour moi.

LEARQUE.

Eh, Monsieur, c'est un grade acquis à votre emploi.
Tous vos Prédécesseurs jusqu'au temps où nous sommes.....

ESOPE.

Tous mes Prédécesseurs ont été de grands hommes,
Dont le sang, le service, & les hautes vertus,
A ne rien déguiser, méritoient encor plus.

Pour moi qu'un Sort bizarre a tiré de la boue,
Moi de qui pour un temps la Fortune ſe joue,
A quoi que ce puiſſe être où je ſois deſtiné,
Je me ſouviens toujours de ce que je ſuis né.
La Fortune eſt à craindre où manque la Sageſſe.
Etre aujourd'hui Grandeur, & demain Petiteſſe,
Garder un long ſilence après un peu de bruit,
C'eſt le commun deſtin des Grands, par cas fortuit.
Tréve donc de Grandeur pour un homme ſi mince.

LEARQUE.

Et de quoi vous ſert donc d'être auprès d'un grand Prince?
Si les Titres d'honneur ne vous entêtent pas;
La Richeſſe à vos yeux doit avoir des appas:
Vous êtes dans un Poſte, où vous n'avez qu'à prendre;
Tout l'Argent de Créſus dans vos mains ſe vient rendre;
Tous ceux qui devant vous rempliſſoient vos Emplois,
Quand ils les ont quittés étoient de petits Rois;
C'étoit une Fortune auſſi haute que prompte.

ESOPE.

Monsieur le Gouverneur, que je vous fasse un Conte.

Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

AUTREFOIS la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une Grange,
Où trouvant quantité de grain,
Elle se croit de Nôce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin, la pance pleine, & toute rebondie,
Elle a peur d'être prise en ce flagrant délit,
Et va par son entrée essayer la sortie;
Mais elle étoit trop grosse, ou le trou trop petit.
Un Renard sur ces entrefaites,
Passant en cet endroit, & la voyant pâtir,
C'est en vain, lui dit-il, grosse comme vous êtes,
Que vous espérez de sortir.
Je vous plains d'être en ce gîte;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vîte,
Tout ce que vous avez pris,

A l'application.

LEARQUE.

Elle eſt aiſée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, éxempte de ſoupçons,
A qui ſe vouë au Prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliſer vont trop droit en beſogne.
Pour celui qui ſur tout pince, lézine, rogne,
Qui du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un liard;
Quand il croit ſa fortune & ſolide & complette,
Il éprouve le ſort qu'éprouva la Belette,
Et ſurpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en ſortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun riſ-
que.
Un grand fond de Vertu rarement ſe confiſque:
En faveur, en diſgrace on eſt ſûr d'en jouir.

LEARQUE.

Monſieur, on eſt charmé quand on peut vous
ouir.
Mais faiſons, je vous prie, une petite poſe.
Peut-être le matin prenez-vous quelque choſe:
Un Bouillon, du Caffé. Que vous plaît-il des deux?

ESOPE.

ESOPE.

Avez-vous du Caffé qui soit bon ?

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'est rien de si bon contre le mal de tête.
Quand j'en prens le matin, je suis gai tout le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour:
Et dans peu de momens on va vous satisfaire.

ESOPE.

Quoi, faut-il que vous-même....

LEARQUE.

Oui, j'y suis nécessaire.

A Euphrosine.

Entretenez Monsieur, & ne le quittez pas.



SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

ME voilà, ſans défenſe, en proye à vos appas,
Ma belle Enfant. Mon cœur a beaucoup de foibleſſe ;
Un coup d'œil m'aſſaſſine, ou tout au moins me bleſſe.

EUPHROSINE.

Monſieur, ne craignez rien. Les Dieux me ſont témoins,
Que je n'y veux donner ni mes vœux ni mes ſoins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'eſt pas là ce qui vous inquiéte.
Rarement à votre âge on eſt ſans amourette,
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moi ?

DORIS.

Ne déguiſez rien.
Monſieur eſt honnête homme, il en uſera bien ;

Il peut par le crédit qu'il a sur votre Pere,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.
Oui, Monsieur, ma Maitresse aime depuis deux ans
Un Gentilhomme aimable & des plus complaisans;
Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde;
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le Gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de sa fille offre une autre conquête,
Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique son soin,
A donner de l'amour au plus vilain Marsouin....
Voyez la pauvre enfant, elle s'en désespére.
Et vous êtes si bien avec Monsieur son Pere,
Qu'un mot que vous diriez le feroit consentir;
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir,
A lui donner au moins un homme en bonne forme:
Et non comme il veut faire une figure énorme,
Que dans sa belle humeur la Nature en jouant,
A faite moitié Singe, & moitié Chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mari de la sorte!

ESOPE.
Et comment nomme-t-on ce Chat-huant ?
EUPHROSINE.
Qu'importe ?
On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.
Mon Pere au premier mot devinera qui c'est.
Ne vous informez point du nom qui me chagrine.
ESOPE.
Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple :

LE RENARD, ET LA TESTE PEINTE.

Jadis un Renard affamé
Rôdant par-ci, par-là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maison d'un Peintre renommé,
Et trouva sous sa pate une fort belle Tête.
Une Perruque blonde, ainsi qu'à votre Amant,
De l'éclat de son tein relevoit l'agrément.
O Ciel ! s'écria-t-il, qu'elle me semble belle !
C'est grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent
pas,
Sous leur grande perruque étalent desappas
Qui de la Tête peinte étant le vrai modéle,
Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de
cervelle;
De votre Sexe même, & vous le ſçavez bien,
Pour paroître charmante on ne néglige rien:
Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lors qu'à beaucoup d'appas on joint peu de cer-
velle!
Peut-être que l'Amant épris de vos attraits
Eſt une belle tête, à la cervelle près:
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que
l'écorce;
Au fond, l'eſprit & lui, ſont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monſieur, & dedans & dehors:
Son eſprit, j'en ſuis ſûre, eſt mieux fait que ſon
corps:
Je puis, ſans le flater, dire à ſon avantage
Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de
ſon âge.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'eſſai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit eſt aſſurément vrai ;
Je puis vous en parler de ſcience certaine.
S'il faut nous ſéparer figurez-vous ma peine :
Ce ſera pour mon cœur le coup le plus tuant. ....

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant ?

DORIS.

Et fi, Monſieur ! comment voulez-vous qu'elle
en tâte ?
Il n'eſt ragoût ſi bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'eſt un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon Pere un mot en ma faveur ?
Puis-je l'eſpérer ?

ESOPE.

Oui, je prétens faire en ſorte
Que dès demain ...



SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, un OFFICIER.

DORIS.

VOICI le Caffé qu'on apporte.

ESOPE *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoi, jamais?

EUPHROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît ; autrement
Il pourroit à vos feux arriver du désordre ;
Et par le Chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Et prenez-en, Madame, au lieu d'une fois, deux,
Et garantissez-vous d'un oiseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le Caffé me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'abſynthe
Pour trouver à ſortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puiſqu'il vous plaît ainſi,
Monſieur.

ESOPE.

La Confidente en prendra bien auſſi ?
Je vois bien qu'à la joye elle n'eſt pas contraire.

DORIS.

Oh pour moi, volontiers, je ſuis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons : à la ſanté de votre époux futur.
Vous me ferez raiſon que je crois ?

EUPHROSINE.

A coup ſûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop ſenſible,
Pour vous rien refuſer qui lui ſemble poſſible.
Quand vous verrez mon Pere, appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier Amant.

J'attens tout d'un ſecours auſſi grand que le vôtre.

DORIS.

Et ſur-tout peſez bien ſur les défauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point;
Quoi que vous en diſiez vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendreſſe,
Eſt l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Grece.

DORIS.

Dites que le ſecond, bâti tout de travers,
Eſt le plus laid Mâtin qu'ait produit l'Univers.

EUPHROSINE.

Perſuadez-lui bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Perſuadez-lui bien qu'il n'eſt vice ſi bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvellant mon zele,
Juſqu'au dernier ſoupir je lui ſerai fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il ſe jouë à l'hymen il s'en trouvera mal:
Et qu'il a ſur le front une table d'attente

Qui de ſa deſtinée eſt la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à ſon Pere il faut faire ſçavoir.

SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, un LAQUAIS, un OFFICIER.

LE LAQUAIS.

Une Dame eſt là-bas qui demande à vous voir,
Monſieur.

ESOPE.

Quelle Dame eſt-ce ?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme .....

A Doris.

C'eſt cette Dame ... & là ... plus ſçavante qu'un homme :
Dont l'eſprit eſt ſi creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres ſont.

DORIS.

Je ſçai qui c'eſt. Sortons, rendons-lui ce ſervice ;

L'entretien d'une femme eſt pour elle un ſupplice.
Elle veut du pompeux juſqu'au moindre diſcours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon eſpoir eſt dans votre ſecours;
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'oſez prétendre.

SCENE VI.

HORTENSE, ESOPE.

HORTENSE.

LA Déeſſe à cent voix, qui du ſein d'Atropos
Sauve les noms fameux & les faits des Héros,
La Renommée, enfin, vous met en paralléle....

ESOPE *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuſer,
Ou daignez vous réſoudre à vous humaniſer:

Votre ſtyle eſt ſi haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, Monſieur, que j'en puiſſe deſcendre ;
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé :
J'ai naturellement l'eſprit trop élevé :
Votre peine à m'entendre eſt une raillerie ;
Vous avez l'Intellect d'une Cathégorie....

ESOPE.

Madame, en vérité ce jargon m'eſt ſuſpect.
Je n'ai jamais appris ce que c'eſt qu'Intellect ;
Et je crois ſotement, tant que j'ai la tête dure,
Qu'une Cathégorie eſt une groſſe injure.
A quoi ſert de parler que pour être entendu ?
Et ſi je vous entens je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi, l'Eſprit le plus beau de tout notre hemiſphére
Voit de l'opacité parmi tant de lumiére !
Ce qui paſſe chez vous pour des obſcurités,
Chez le monde poli ſont des Amenités.
Deſcendre d'où je ſuis au langage vulgaire,
Eſt un éboulement que je ne ſçaurois faire :
Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPE.

Eh ! de grace, Madame, à qui parlez-vous donc ?
Avant qu'un serviteur puisse vous être utile,
Il lui faut plus d'un an pour sçavoir votre style
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truchement.
Estes-vous mariée ?

HORTENSE.

O Ciel ! Quelle demande !
Puis-je l'être ?

ESOPE.

Eh ouida, vous êtes assez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent se marier,
Il leur faut même espéce à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un Mari dans ses heures brutales,
Pour transmettre après lui ses vertus animales,
Introduise à la vie un nombre de Marmots
Qui tiendront de leur pere, & qui seront des sots ?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc ? Car c'est là ma surprise.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquillise.
J'aime mieux être seule, & dans l'inaction,
Que de mésallier ma conversation.
Un discours sans figure est un mets que j'abhorre;
Je veux de l'antithése ou de la métaphore;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
Comme inintelligible, inaffectation :
J'y trouve une beauté presque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable,
Madame?

HORTENSE.

Volontiers. L'Apologue me plaît,
Quand l'application en est juste.

ESOPE.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

Un Rossignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuyé du même ramage,
Voulut en apprendre un nouveau.

Il avoit pour voisine une jeune Linote
Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons ;
Et qui du flageolet imitant tous les sons,
Sembloit avoir appris jusqu'à la moindre note.
Le Rossignol persuadé
Qu'à ses vastes clartés rien n'étoit difficile,
Apprit grossiérement un ramage guindé ;
Et de tous les oiseaux se crut le plus habile.
Mais son sort fut si cruel
Par son imprudence extrême,
Que dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit sifler, on le sifloit lui-même.

Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention,
On ne peut se méprendre à l'application.
Et comme j'apperçois de la mésalliance
Entre votre mérite & mon insuffisance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuser,
Je vous laisse un champ libre à vous tranquilliser.

En s'en allant.

Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'assomme.

HORTENSE.

Hé quoi, ce Mirmidon passe pour un grand Homme !

Je ne puis revenir de ma perplexité :
Je l'aurois méconnu ſans ſa difformité.
Je ne ſçai quelle étoile à mon heure premiére
Sur le cours de ma vie influa ſa lumiére ;
Mais je vois peu d'Eſprits, à les parcourir bien,
Qui ſoient de l'étendue & de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

Eh, bons Dieux ! qu'avez-vous, qui vous
rend éperdue ?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient.....

EUPHROSINE.

Doris, je ſuis perdue.

DORIS.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait, & que dois-je
penſer ?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me délacer.
J'étouffe.

DORIS.

Hé bien, venez : çà que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je ſuis mieux ; & voilà qui ſe paſſe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous ; reprenez vos eſprits.
Qu'avez-vous ?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis ſi peu de temps que je ne vous ai vue,
Vous eſt-il arrivé quelque affaire imprévue ?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon déſeſpoir ;
Ou préte-moi l'oreille, & tu vas tout ſçavoir.
Apprens, Doris, apprens que le fourbe d'Eſope...

DORIS.

Achevez ; qu'a-t-il fait le malheureux Cyclope ?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouſe demain par l'ordre de mon Pere.

DORIS.

Lui, Madame !

EUPHROSINE

Eſt-ce à tort que je me déſeſpére?

Parle moi nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort .....

DORIS.

Non, Madame, on se pendroit à moins.
De votre désespoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Esope est encor pis sans doute;
Et se précipiter d'un haut rocher à bas,
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras.
Comment? Quand ce Magot d'odieuse memoire,
A votre époux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à sa santé, sans que vous le crussiez,
Que ce malin Bossu vouloit que vous bussiez?
Il faut qu'assurément votre Pere radote.

EUPHROSINE.

Quel époux il me donne, & quel amant il m'ôte!
Tu sçais ce qu'est Esope, & ce qu'est Agenor.

DORIS.

Belle comparaison! C'est du fer & de l'or.
Mais Agenor aussi, dont l'amour est extrême,
N'est guere impatient de revoir ce qu'il aime:
Depuis qu'il est parti pour aller à Lesbos,
De son Pere défunt empaqueter les os,
Deux mois sont écoulés, & voici le troisiéme...;

EUPHROSINE.

Qu'apperçois-je, Doris ?

DORIS.

Madame, c'est lui-même !

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

QUOI, dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agenor, que vous arrivez tard ?

AGENOR.

Il est vrai ; mais, Madame, une tempête étrange....

DORIS.

Madame est mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je !
Di-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai.

AGENOR.

Quoi, ſincerement?

DORIS.

Oui,

Un Rival venu d'hier, vous en ſévre aujourd'hui :

Voilà la vérité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame !

Avez-vous pû trahir une ſi belle flamme?

Avez-vous pû....

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux :

Je ſuis dans ce malheur plus à plaindre que vous.

Lors que de trahiſon votre cœur me ſoupçonne,

Il ne ſçait pas qu'Eſope eſt l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Eſope ! Et le moyen de préſumer cela?

L'homme le plus mal fait, le plus laid !

DORIS.

Le voilà.

Il s'eſt rendu fameux par ſa méchante mine ;

On le connoît par-tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre Pere, sans doute, use ici de ses droits:
Vous avez trop bon goût, pour un si mauvais
choix.
Esope!

EUPHROSINE.

Tel qu'il est, il a charmé mon Pere:
Il est infatué de son esprit austere:
Ses égards vont pour lui par delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre,
Que les Cliens d'Esope en ce lieu se vont rendre:
Dans ce fauteuil douillet, votre Epoux prétendu,
Que de tout votre cœur voudriez voir pendu,
Va donner audience à qui voudra se plaindre;
Et s'il vous apperçoit, vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez Monsieur sans
bruit;
Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit:
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne;
Il faut aller au fait, sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon Pere y vient, quel sera mon dépit?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre Pere ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte:
Le petit Escalier qui conduit au jardin,
Contre toute surprise offre un secours soudain;
Allez sans hésiter où mon zéle vous pousse.
Hé bien! Ne voilà pas le Chat-huant qui tousse;
Passez de ce côté de peur d'en être vûs.
L'Animal qui paroît rend tous mes sens émus:
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

Doris,

DORIS.

Monsieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille est-elle sage?

DORIS.

Fort sage.

LEARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge ſon frein,
Trouve le jour obſcur, quoi qu'il ſoit fort ſerein ;
A votre volonté tâche d'être rebelle :
Et la plus ſage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, eſt votre jugement ?

LEARQUE.

J'ai parlé, c'eſt aſſez, point de raiſonnement.
Monſieur lui fait honneur. Di encor le contraire.

DORIS.

Moi ! Non ; mais c'eſt, je crois, tout ce qu'il lui peut faire.
Monſieur a ſes raiſons, que je ne blâme pas ;
S'il aime ma Maitreſſe, il lui voit des appas ;
Mais Euphroſine auſſi n'eſt pas moins raiſonnable,
Et Monſieur qu'elle hait, eſt aſſez haïſſable.
C'eſt une vérité que je ne puis trahir ;
L'un a raiſon d'aimer, & l'autre de haïr.
Voilà mon ſentiment, puiſqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ai près de votre fille une bonne Avocate !
Qu'en dites-vous ?

LEARQUE.

LEARQUE.

Sortez, impudente.

DORIS.

Je ſors.
Mais aurez-vous raiſon, quand je ſerai dehors ?
Serez-vous moins gêné par votre conſcience ?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre preſence,
Dieu ſçait comme en ſecret je ſuis ſur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité : que dirois-je de pis ?
Adieu.

SCENE IV.

LEARQUE, ESOPE.

LEARQUE.

Sur ma parole ayez l'ame tranquille:
Je ſçai qu'à ſon devoir Euphroſine eſt docile.
On l'arrache avec peine à ſon premier Amant.

ESOPE.

L'aime-t-elle ?

LEARQUE.

Beaucoup.

ESOPE.

Et lui ?

LEARQUE.

Pareillement.

ESOPE.

Eſt-il jeune ?

LEARQUE.

A peu près de l'âge de ma fille.

ESOPE.

Riche ?

LEARQUE.

Fort riche.

ESOPE.

Noble ?

LEARQUE.

Oui, de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela ?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je ſois mieux ſon fait ?

C'eſt changer un bon champ contre une terre en friche.
Je ne ſuis, comme on ſçait, Jeune, Noble, ni Riche.
Pour bien fait, écoutez, je ſuis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites?

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes?
Beau-Pere d'un tel homme, & ſûr de ſon crédit,
Il n'eſt aucun eſpoir qui me ſoit interdit.
J'ai pour vous préferer de legitimes cauſes.

ESOPE.

Fort-bien. Ayez dont ſoin d'applanir toutes choſes.

LEARQUE.

Je vais près de ma fille uſer de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on faſſe entrer ceux qui voudront me voir.



SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ESOPE.

I. VIEILLARD.

Monseigneur ....

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phraſe:
Le mot de Monſeigneur demande trop d'emphaſe:
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monſieur;
Notre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raiſon?

I. VIEILLARD.

Le nôtre eſt devenu trop riche:
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quant il vint s'établir dans ſon gouvernement,
Il avoit pour cortége un Laquais ſeulement,
Et pour tout équipage une méchante Roſſe:

Maintenant six chevaux font rouler son Carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adresse à lui....

ESOPE.

Passons. Tous ses pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il ? Bat-il, sans relâche ni tréve ?

II VIEILLARD.

Non, Monsieur, mais....

ESOPE.

Quoi, mais.

II. VIEILLARD.

Il est si gras qu'il créve :
A s'engraisser encor il applique ses soins.

ESOPE.

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins ?
Pour courir à la proye il est le plus alaigre.
Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur maigre ;
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras ;
Il le faut engraisser & le vôtre est tout gras :
Et c'est pour le Public une chose moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraisser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

II. VIEILLARD.

Nous, Monsieur ?

Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fut-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

I I. VIEILLARD.

Monſieur, à cette grace ajoûtez-en une autre.
Le Peuple pour ſon Prince eſt tout zéle, tout feu.
Obtenez de Créſus qu'il s'en ſouvienne un peu:
Plus il eſt élevé ſur les autres Monarques,
Et plus de ſa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un ſi grand Roy prenez nos intérêts.

ESOPE.

Voici pour vous répondre un apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

Les Petits ſont ſujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'Eſtomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Biſſac;
Et croyant ſe venger ſe punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à ſon devoir ne veut plus ſe ranger:

Les Pieds cessent d'aller, les Mains cessent de
prendre ;
Et lorsque l'Estomach voulut les avertir
Qu'ils se repentiroient de le laisser pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissoit
D'avoir fait un si beau divorce,
Plus l'Estomach s'affoiblissoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las,
Voulant prendre un air moins farouche,
Les Pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles Mains aller jusqu'à la bouche :
Et manque de secours l'Estomach rétréci,
Etant mort, par leur faute, ils moururent
aussi.

A peser comme il faut le sens de cette Fable,
De bonne foi, la plainte est-elle raisonnable ?
En donnant de vos biens une légére part,
Le reste en sureté ne court aucun hazard.
Vous jouissez sans peur de vos fertiles terres ;
Elles sont à l'abri du ravage des guerres ;
Et vos riches troupeaux paissent dans vos guerets,
Comme si l'on étoit dans une pleine paix.

La Guerre, en quatre jours, au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.
Comme un bon Estomach, Crésus avec usure
Sur le Corps tout entier répand sa nourriture;
Et des Membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos soins, ces raisons vous invitent.
Plus l'Estomach est bon, plus les Membres profitent;
Quand il a de la force, ils sont forts, agissans;
Et quand il est débile, ils sont tous languissans.
C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

I. VIEILLARD.

On est plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!
En se divertissant on apprend son devoir:
Ce que par l'Estomach nous prescrit votre Fable,
Est de tous les devoirs le plus indispensable.
Adieu. Puissiez-vous vivre encor un siécle au moins.

II. VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priere.

ESOPE.

Oh, je n'en doute point, & je vous crois sincere.
C'est sans difficultés, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir aussi.
J'en sçai qui donneroient une bien grosse somme..

SCENE VI.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

TESTIDIE' je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous seriez un menteur si vous disiez que non:
Malgré vous, votre bosse enseigne votre nom.
Serviteur.

ESOPE.

Avez-vous quelque chose à me dire?

PIERROT.

Je ne sçaurois vous voir & m'empêcher de rire.

Je n'ai vû de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai ſur le cœur je le boute dehors.
Au reſte, bon vivant, tout auſſi-bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon temps m'eſt plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque choſe?

PIERROT.

Et mordié, l'on ſçait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien:
Voici ce que je veux: écoutez bien.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'eſprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un Village ici-près je ſuis le fin premier:
J'ai bon vin dans ma cave, & bled dans mon grenier:
J'ai des bêtes à cornes, & des troupiaux à laine:
Et ma cour de Volaille eſt toujours toute pleine;
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.

Têtidié, je ſuis las d'être appellé Pierrot.
J'ai dans un ſac de cuir raiſonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une
Charge.
Enfin, bref, je veux être apprenti Courtiſan.
J'ai mon couſin germain, comme moi Païſan,
Qui ſortit de chez lui le biſſac ſur l'épaule,
Des ſabots dans ſes pieds, dans ſa main une gaule,
Et qui par la mordié fait ſi bien & ſi biau,
Qu'il eſt auprès du Roy comme un poiſſon dans
l'iau.
Il n'eſt pour bien nager que les grandes Riviéres.
Je ferai notre femme une des Chambriéres
De la Reine.... & puis crac. Et mordié que
ſçait-on ?
Vous qui du Roy Créſus êtes le Factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un ſar-
vice,
Car chez vous autres Grands, point d'argent,
point de Suiſſe.
Choiſiſſez-moi vous même une charge.

ESOPE.

A vous ?

PIERROT.

Oui.

A votre aiſe; demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui.
Prenez-en une .... là .... qui ſoit bien mon affaire.
Qui rapporte biaucoup, & qui ne coûte guere.

ESOPE.

Quelle charge à la Cour vous eſt propre?

PIERROT.

Et mordié,
Qu'importe, Connétable, ou bien Valet de Pié.
Vingt francs plus, vingt francs moins, que rien ne vous empêche.
Je ne ſçai ce que c'eſt que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié, menti;
Et voilà, palſandié, comme je ſuis bâti.

ESOPE.

Eh, Monſieur le Manan, apprenez-moi de grace,
Puiſque vous êtes bien, pourquoi changer de place?
Pourquoi vous tranſplanter, & ſortir de ces lieux?

PIERROT.

Pardié, ſi je ſuis bien, c'eſt pour être encor mieux.

ESOPE.

Fort bien; c'eſt raiſonner, & j'aime qu'on raiſonne.

Voyons ſi dans le fond votre raiſon eſt bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque ?

PIERROT.

Non.

ESOPE.

Vous avez de bon vin ?

PIERROT.

Oui, têtidié, fort bon.
J'en trinque.....

ESOPE.

Vous mangez ſans nulle défiance ?
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience ?

PIERROT.

Oui, pardié.

ESOPE.

Vous dormez ſans trouble & ſans effroi ?
Tant qu'il vous plait ?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boi :
Tout mon ſoû.

ESOPE.

Vous avez quelques amis ſinceres ?

PIERROT.

Je le ſomme tretous, je vivons comme freres ;

Quand l'un peut ſarvir l'autre, il n'y manque jamais ;
Et ſi j'avons du bien je le mangeons en paix.
Les Fêtes ſous l'ormiau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons ſur l'harbe avec les jeunes filles ;
Et je batifolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une Charge à la Cour ?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie ?
Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie :
Et je ſçai force Gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'eſt point là d'ami dont on ne ſe défie ;
On n'y boit point de vin que l'on ne falſifie ;
Quelque preſſant beſoin qu'on ait d'être repu,
On n'y ſçauroit manger ſans être interrompu ;
Et quand de laſſitude en ſoi-même on ſommeille,
Quelque peine qu'on ſouffre, il faut ſouvent qu'on veille.
Préfere ton repos à tout cet embarras ;
Et ſois ſage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

Un Rat de Cour, ou si tu veux, de
Ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du Celier qui lui servoit d'asyle,
Et fut se promener aux Champs.
Comme il respire l'air dans un sombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras dessus, bras dessous:
Après s'être bien dit serviteur, moi le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller se rafraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là le Villageois le régale,
De Raisins, de Pommes, de Noix;
Mais quoi que son zéle étale,
Rien ne touche le Bourgeois;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie est trop frugale.
Venez vous-en, dit-il, me voir à votre tour;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler Dimanche;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le sobre Rat des Champs qui du bout d'une
Rave

Dinoit aſſez ſouvent, & ne dînoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier Général.
Huile, Beurre, Jambons, petit Salé, Fromage,
Tout y regorge de bien :
Et ce qui pour le Maître eſt un grand avantage,
Cela ne coûte guere, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux Rats étant à même,
Avoient de quoi ſe ſouler :
Mais un Chat par malheur s'étant mis à miauler,
Ils ſe crurent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant paſſé,
Ils revinrent à leur proye ;
Mais leur repas à peine étoit recommencé,
Qu'on revient troubler leur joye :
Tantôt c'eſt un Sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ſes Camarades,
Et tantôt un autre Officier
Veut de l'huile pour ſes ſalades.
Enfin le pauvre Rat, qui dans ſon cher Hameau
Paſſoit ſes heureux jours ſans crainte & ſans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il ſoit en danger de la vie,
Prend congé de ſon Hôte, en lui diſant ces mots :

Vos mets ne me touchent guere :
Peut-on faire bonne chere
Où l'on n'a point de repos ?

Ne m'avouras-tu pas que ce Rat fut fort ſage,
De vouloir promptement regagner ſon Village ?
De quoi ſert l'abondance au milieu du danger ?
Il avoit force mets, & ne pouvoit manger.
Ton ſort ſera pareil, ſi tu prens une Charge.

PIERROT.

Après ce que je ſçai, mordié je m'en gobarge.
Moi, donner de l'argent, je ſerois un grand fou,
Pour n'oſer ni manger, ni dormir tout mon ſoû !
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate !
Pour être jour & nuit comme un Chat ſur ma pate !
Pour avoir des amis qui ſont de vrais Judas !
Nenni, mordié, nenni, je ne m'y frotte pas.
C'eſt avoir de l'eſprit de donner une ſomme,
Pour manger à ſon aiſe, & dormir d'un bon ſomme ;
Mais dépenſer ſon bien pour acheter du mal,
Reverence parler, c'eſt être un animal.
Tenez, ſans le plaiſir que m'a fait votre fable,
J'allois être aſſez ſot pour être Connétable.

Dieu ſçait comme à loiſir je m'en mordrois les
doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux, ſois ſage une autre fois:
Sur-tout ne prens jamais de fardeau qui t'aſſomme.

PIERROT.

Têtidié, que ce Rat étoit un habile homme?
Vous êtes vous & lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez ſuivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre:
J'ai d'un vin frais parcé, qu'on ne frelate point,
Dont je chamarerons le moûle du pourpoint.
Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, ſois ſage?

PIERROT.

Eh mordié, que de joye auroit notre Village!
On n'a jamais tant ri que nous ririons tretous,
De voir un Margajat fagotté comme vous.
Stanpendant, qu'à venir votre eſprit ſe réſoude.
Adieu, quand vous voudrez je hauſſerons le
coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravir.

SCENE VII.

UN Me. D'HOTEL, ESOPE, PIERROT,

MONSIEUR, on vous attend, & l'on vient de servir.

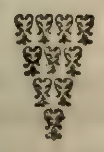
ESOPE.

Allons.

PIERROT.

St, st, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Buvez à ma santé, je vais boire à la vôtre;
Et par six rougebords, avalés de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est votre sarviteur.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS *derriere & assez loin.*

LEARQUE *à Euphrosine.*

VOus ne méritez pas les honnêtes maniéres
Qui me font avec vous abaisser aux priéres.
Qu'Agenor soit aimé, qu'Esope soit haï,
N'importe ; je suis Pere, & veux être obéï.
A toutes vos raisons la mienne est préferable.

DORIS.

Oui, quand votre raison sera plus raisonnable.

LEARQUE.

Démon né pour me nuire, apprens-moi d'où tu sors ?
Je t'ai fait satisfaire, & t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble & le Pere & la Fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir ?

DORIS.

Un ſot zéle pour vous qui ne ſçauroit finir.
Je ne m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zéle.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux juſqu'au bout ſignaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous, que de mon zéle extrême
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même?
Je ſuis au déſeſpoir, & ce n'eſt pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'eſt point l'intérêt qui vers vous me rappelle.
Reprenez votre argent, & laiſſez-moi mon zéle.
Laiſſez-moi le plaiſir, ſans en être jaloux,
D'avoir pour votre Enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'eſt jamais vu Fille mieux élevée;
Jeuneſſe ſi docile, & ſi bien cultivée;
Son mérite naiſſant promettoit d'aller loin:
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le ſoin;
Et je ſens un chagrin qui me pénétre l'ame

Quand une honnête Fille eſt mal-honnête Femme.
Voilà ce que ſouvent cauſe un Pere têtu.

LEARQUE.

Quoi ma fille étant femme aura moins de vertu ?

DORIS.

Qui que ce ſoit, Monſieur, qui ſoit femme d'Eſope,
Il n'eſt pas mal-aiſé d'en tirer l'Horoſcope.

LEARQUE.

Comment ?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel beſoin d'achever.

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t-il ?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver ?
Je vous mets en ſa place, & je vous prens pour elle.
Si vous aviez vingt ans, & que vous fuſſiez belle,
Et qu'un homme bien fait, & bien-aimé de vous,
Vous vît donner par force un Magot pour Epoux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, Monſieur, ne feroit pas la bête ;

Ne nous entêtons point, & parlons de bons ſens.
Quoi ! Les gens les mieux faits ne ſeront pas
exempts
D'une contagion qui devient ſi commune,
Et vous croyez qu'Eſope aura plus de fortune ?
Quelque Femme qu'il ait, je le dis en un mot,
Si ce n'eſt une Sote, il faut qu'il ſoit un Sot.
J'en réponds.

LEARQUE.

Apprens-moi, pernicieuſe Peſte,
Si ta langue maudite a joüé de ſon reſte ?
As-tu fait ?

DORIS.

Oui.

LEARQUE.

Sors donc abominable eſprit.

DORIS.

Je ne ſortirai point ſans congé par écrit.
Je pretens que l'on ſçache où mon zéle m'em-
porte,
Et par quelle raiſon vous voulez que je ſorte.

LEARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Duſſiez-vous me tuer, je n'en ſortirai pas.

Donnez-moi vingt soufflets, c'est ce que je demande :
Choisissez quelle joue il vous plaît que je tende ;
Me voilà prête à tout, hors à me séparer
D'une pauvre Brebis qu'un Loup veut dévorer.
Eh, Monsieur, rappellez votre tendresse extrême,
Et laissez-moi....

LEARQUE.

Demeure, & laisse moi, toi-même.
Quelque insolent discours que j'en aye essuyé,
Je vous la rens. Tantôt vous m'en avez prié.
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi, vous serez quelque chose.
Esope, qui demain doit être votre Epoux,
N'est qu'à demi content s'il ne vous tient de vous :
Il vous doit venir voir, assuré par moi-même,
Que vous serez sensible à cet honneur extrême ;
Et qu'en Fille bien née, & qui sçait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.



SCENE II.

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

MA Fille vous attend avec impatience, Monſieur. Sui-moi, Doris, & laiſſons-les tous deux
Exprimer leur tendreſſe, & parler de leurs feux.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE.

Ils font une petite Scene muette, & font un eſpace de temps ſans ſe parler.

ESOPE.

BEAUTE', qui dans mon cœur lancez plus d'une fléche,
La converſation me paroît un peu ſéche.
On dit que les Amans, pour ne ſe rien celer,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler :

Et nous pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faisons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il se peut, Objet charmant & doux,
D'un regard plus benin votre futur Epoux.
Tel que vous me voyez, trente beautés me briguent;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent;
Pour tout autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préferez un petit Etourdi....

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que son air inspire,
Sans doute suffiroit pour vous faire dédire.

ESOPE.

Un petit Fat.

EUPHROSINE.

Monsieur....

ESOPE.

Un petit Freluquet,
De qui tout le merite est un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais pour repousser l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il est, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je ſuis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne ſe fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'eſt pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez d'un coup d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE *bas.*

La petite Friponne a des raiſons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne ſont pas trop méchantes.
Voyons ſi de ſon ſexe on aime conſtamment.
Vous me préferez donc votre inſipide Amant ?
Votre Quolifichet plein de fard & de gomme ;
Qui pour toutes vertus eſt un beau petit homme ;
Et qui bornant ſes ſoins à s'orner le dehors,
A l'eſprit mal bâti, plus que je n'ai le corps.

EUPHROSINE.

Pour la derniére fois, épargnez ce que j'aime :
Ce que vous offenſez, m'eſt plus cher que moi-même :

Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en ſçai de plus piquans qui vous conviendront mieux:
Un ſi juſte courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez vous autant que vous le dites?

EUPHROSINE.

Si je l'aime!

ESOPE.

Ecoutez, l'Hymen dure long-temps;
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît eſt facile à ſurprendre;
Mais quand c'eſt pour toujours qu'on ſe doit engager,
L'exemple que voici doit y faire ſonger.

L'ALOUETTE ET LE PAPILLON.

AUTREFOIS une Alouette,
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epouſa par amourette

Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un sou.
Outre beaucoup d'indigence,
Il avoit tant d'inconſtance,
Qu'il muguettoit les Fleurs, & les pouſſoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ſes vœux, ni ſa flamme;
Cependant ſa pauvre femme
Avoit diſette de tout.
Elle connut bientôt, quoi que trop tard pour elle,
Que lors qu'on veut s'unir pour juſques au tombeau,
Un Epoux inconſtant & beau
N'en vaut pas un laid & fidéle.

Dans l'âge où me voila, je ne ſuis pas ſi fou,
Que je ne ſçache bien que je ſuis le Coucou;
Je ſuis laid; mais enfin, je fais une figure
Qui me venge du tort que m'a fait la Nature;
Et quoi que mon Rival vous promette aujourd'hui,
Vous ſerez plus heureuſe avec moi qu'avec lui.
Peſez ce que je dis, ſans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il eſt vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune :
Mais lors qu'à l'amour ſeul un cœur eſt deſtiné,
Quand il a ce qu'il aime, eſt-il infortuné ?
Ne déſuniſſez point deux cœurs faits l'un pour l'autre :
Il eſt d'autres objets bien plus dignes du vôtre :
La Grandeur que je fuis ſera plus de leur goût ;
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidéle ;
Mais pour le devenir il a l'ame trop belle :
Le plus grand des chagrins que nous puiſſions avoir,
C'eſt d'être l'un & l'autre un moment ſans nous voir.
Vous donnez des Leçons que tout le monde admire.
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :
De deux jeunes Amans ne troublez point la paix ;
Et ne vous ſignalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaiſir aurez-vous de me voir malheureuſe !

ESOPE.

Qu'une fille a d'eſprit quand elle eſt amoureuſe !
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.

Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor, vous aviez des extases ;
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
Monsieur le Gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera point à faire son devoir.
Je vous ai près de lui déja rendu service :
Je vous promets encore un aussi bon office.
Vous verrez quel Amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi, qui vous connoît pour un Fourbe achevé :
Moi, qui de votre fraude ai sujet de me plaindre :
Moi, qui ne sçai qu'aimer, & qui ne sçai point feindre :
Je vous déclare ici qu'Agenor a ma foi ;
Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi ;
Que toute la grandeur où le Roy vous appelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle ;
Et que si de mon Pere on aigrit le courroux,
J'épouserai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Qui le croiroit ? Une Fille constante !
Quel prodige !

SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPE,

M. DOUCET.

MONSIEUR, sur un avis certain,
Que vous devez ici vous marier demain ;
Je viens vous supplier de m'accorder la grace,
D'empêcher de mourir votre future Race,
Et de ressusciter vos Ayeux qui sont morts.

ESOPE.

Quoi ! vous faites rentrer les Ames dans les corps:
Il faut qu'apparemment vous sçachiez la Magie.

M. DOUCET.

Non, Monsieur, mais j'excelle en Genealogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulens Roturiers,
Comme de bons Marchands, & de gros Financiers.
Je leur fais des Ayeux de quinze ou seize Races,
Dont le Diable auroit peine à démêler les traces.

L'Or, la Gueule, l'Argent, le Sinople & l'Azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.
L'un sur son Ecusson porte un Casque sans grille,
Dont le Pere autrefois a porté la Mandille :
L'autre prend un Lambel, en Cadet important,
Dont on a vu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux Satyres
Par tant de Roturiers dont j'ai fait des Messires,
Pour tenir désormais des chemins differens,
Je consacre mon Art aux véritables Grands;
A la vertu Guerriere : à la haute naissance;
Et c'est avec plaisir par Vous que je commence.
Le Sang dont vous sortez trouve si peu d'égal....

ESOPE.

Monsieur le Blasonneur vous me connoissez mal,
Je ne sçai d'où je sors ni quel étoit mon Pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'Ayeux j'ai le secret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin,
Je vous ferai venir des Ayeux de si loin,
Aux grandes Actions toujours l'ame occupée,
Que la Verité même y seroit attrapée.
Jugez de mon sçavoir : par les soins que j'ai pris
Le fils d'un Maréchal est devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable;
Mais rien n'eſt beau pour moi qui ne ſoit véritable:
Quand on me croiroit Noble à faire du fracas,
Pourois-je me cacher que je ne le ſuis pas?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicateſſe,
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Nobleſſe:
Il n'en eſt preſque point, à vous parler ſans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu beſoin de mon Art.
Je ſçai de gros Seigneurs qui ſeroient dans la craſſe,
Sans la réviſion que je fis de leur Race;
Où je ſubſtituai, tant mon Art eſt Divin,
Trois Maréchaux de Camp pour trois Marchands de Vin.
Si pour votre Nobleſſe il vous manque des Titres;
Il faudra recourir à quelques vieilles Vitres;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une Deviſe antique avec votre Ecuſſon.
Vingt douteuſes Maiſons qui ſont dans la Province,

Pour ſe mettre à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette induſtrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Nobleſſe admirablement bien.
Vous ſerez noble aſſez, ſi vous paroiſſez l'être.

ESOPE.

Et comment, s'il vous plait, le pourrai-je paroître?
Ai-je un exterieur qui puiſſe faire voir .....

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air Noble autant qu'on peut l'avoir.

ESOPE.

A moi ?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illuſtre Famille.

ESOPE.

Il eſt vrai, j'ai l'air Grand ! l'Aſpect noble !

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESOPE.

Et ma Taille ? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? Parlez avec franchiſe.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma Bosse ?

M. DOUCET.

Bien prise ;

Et qui vous sied si bien.....

ESOPE.

Il faut, en vérité,

Pour tant de flaterie être bien effronté !

Je sçai certaine Fable, où le bon sens abonde,

Qui vient sur vous & moi le plus juste du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un Oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme le Corbeau,

Tenant en son bec un Fromage,

Un Renard fin (c'est vous) pour lui tendre un paneau,

Le salue humblement, & lui tient ce langage :

Que vous êtes un bel Oiseau !

Mon Dieu, l'agreable plumage !

Je crois que votre ramage

Est pour le moins aussi beau,

Et qu'on ne sçauroit voir un plus parfait Ouvrage.

Si l'on vous entendoit fredonner quelques Airs,

On enverroit l'Aigle paître ;
Et les Habitans des airs
Vous accepteroient pour Maître.
Le credule Corbeau qui se laisse entêter,
A la tentation facilement succombe :
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le Fromage tombe.
Pendant qu'il en soûpire, & de rage & d'ennui,
L'autre gaube la proye, & se moque de lui.

Voilà comme à peu près, en marchant sur sa piste,
Feroit à mon égard le Genéalogiste,
Si de sa flaterie il m'avoit infecté,
Et que de son venin mon cœur fût empesté.
Je dis ce mot exprès : car il n'est point de peste
Qui soit plus dangereuse, & qui soit plus funeste
Que l'appas decevant, le poison séducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un Flateur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un Flateur est un Monstre effroyable.

ESOPE.

Hé pourquoi l'es-tu donc, Adulateur au Diable ?

Pourquoi ? Di.

M. DOUCET.

Je le ſuis, en mon corps défendant:
Si je ne l'étois pas je ſerois imprudent :
C'eſt par ce ſeul endroit que les Grands s'amadouent :
Ils ne ſouffrent près deux que des gens qui les louent :
Ils veulent qu'on appelle, & n'en ſont point confus,
Leurs défauts, qualités, & leurs vices, vertus ;
A qui veut s'avancer c'eſt la plus ſûre route :
Puiſque c'eſt leur plaiſir, qu'eſt-ce que cela coûte ?
Et quand ils ont des mets ſuivant leurs appetits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits ?

ESOPE.

S'il n'étoit des Flateurs, que le Diable fait naître,
Les Grands qui ſont flatés ſe paſſeroient de l'être ;
Et faute d'Encenſeurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à ſe voir tels qu'ils ſont.
Ils verroient bien ſouvent, par leur eſprit aride,
Qu'un Noble ſans Science eſt un Cheval ſans bride,
Qui n'étant retenu ni par Mors ni par Frein,

S'abandonne à ſa fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoiſonner un jeune Gentilhomme
Que divertit la Chaſſe, & que l'Etude aſſomme,
On lui met dans l'eſprit que rien n'eſt ſi galant
Que l'innocent plaiſir de tirer en volant :
Que d'un Noble effectif c'eſt la pente ſecrette:
Que c'eſt pour les Pedans que la Science eſt faite:
Et pour toutes vertus, par la ſuite des ans,
Il chaſſe, il boit, il joue & bat des Payſans.
Ce Noble, enſeveli dans un fond de Province,
A charge à ſa Patrie, inutile à ſon Prince,
Sans l'état malheureux où les Flateurs l'ont mis,
Feroit grace aux Perdreaux, & peur aux Ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flaté, moi, juſqu'à louer ma Boſſe:
Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M.r DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foibleſſe des Grands.
J'en ſçai de contrefaits bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir ſur leurs tailles bien faites.
Vingt Petits près d'un Grand ſont vingt approbateurs.

ESOPE.

Moi qui ne flate point, & qui hais les Flateurs,
J'ai, pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh....

ESOPE.

Je vous avertis que vous vous serez pendre.

M. DOUCET.

Moi, Monsieur?

ESOPE.

Oui, vous même : en propre Original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, & ne fais point de mal.

ESOPE.

Ces Blasons frauduleux, ajoûtés à des Vitres,
Contre les Droits du Roy sont autant de faux Titres;
Et l'intervalle est bref de Faussaire à Pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu:
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne.....

ESOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous ſçaviez, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis. . . .

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE ESOPE.

AMINTE.

Monsieur, vous voyez une Mere
A qui l'on fait ſouffrir une douleur amere ;
Je ne ſçaurois parler, tant je ſuis hors de moi.
De grace, vengez-moi, mon cher Monſieur.

ESOPE.

De quoi?
Qu'eſt-ce qu'on vous a fait? Expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'oſe.

ESOPE.

A-t-on pris votre bien?

AMINTE.

Ce ſeroit peu de choſe.

Le bien n'eſt pas d'un prix à cauſer ma douleur.

ESOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur ?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit ſuffire.
C'eſt vous en dire trop, que de n'oſer rien dire.

ESOPE.

J'ai l'eſprit un peu dur; parlez-moi ſans façon.

AMINTE.

Lors que l'on ſe marie, à quoi s'amuſe-t-on ?
Je n'avois pour tout fruit de la Foi conjugale,
Qu'une Fille, mais belle à n'avoir point d'égale :
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'eſt pour une Fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdument aimée,
A l'aimer à ſon tour s'étant accoutumée,
Quelques ſoins qu'on eût pris de la bien élever,
A conſenti ſans peine à ſe faire enlever.
Dépêchez un Prevôt avec tout ſon Cortége :
Déja le Raviſſeur a peut-être.... que ſçai-je ?
Ils s'aiment tendrement; ils ſont ſeuls, ſans témoins.
Je tremble.

ESOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins;
Mais parlons de sang froid. Votre Fille enlevée,
Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée?
Il me seroit fâcheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je suis sure, Monsieur, de ce que je vous di.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême?

ESOPE.

Il est bon, s'il vous plait, que jen sois sûr moi-même.
Qui l'a vue enlever? Où l'a-t-on prise? Quand?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il est convainquant:
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.
Voyez, par ce Billet que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

ESOPE *lit.*

Je suis aimée & j'aime,
C'est je crois vous en dire assez:

Personne mieux que vous ne connoît par soi-même,
Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessez,
Trois fois de vos Amans épousant la fortune,
Vous les avez suivis en tous lieux, à leur choix :
Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre !

AMINTE.

Hé bien, ce Billet parle-t-il clairement ?
Etes-vous éclairci de la chose ?

ESOPE.

Oui vraiment.
Je trouve ce Billet assez intelligible.

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ESOPE.

Vous contre votre Fille ayez moins de courroux :
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPE.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa Fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur le champ cette réponse honnête:
Ma Mere, nous nous ressemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez:
Allez droit si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

Que pouvoit l'Ecrevisse opposer à cela?
Ce qui touche une Fille est la Mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs Filles soient sages,
Et qui dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais?
L'exemple d'une Mere, en qui la vertu brille,

Eſt la grande Leçon dont profite une Fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous aviez battu?
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voye,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joye.
Auſſi loin de vous plaindre, & de vous appuyer,
C'eſt vous que de ſon crime on devroit châtier:
On ne ſçauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes Enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſon ſort plus d'interêt que moi?
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroi,
Que je ſouhaiterois avec un zéle extrême,
Au peril de mes jours l'en retirer moi-même.
La Friponne! A ſon âge en ſçavoir déja tant!

ESOPE.

Quand on eſt fils de Maître on eſt bientôt ſçavant.
Pouvez-vous, dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecreviſſe?

AMINTE.

J'ai pû la marier, & ne l'ai pas voulu.

ESOPE.

Vous euſſiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.

Ses desirs satisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne songez pas que je serois grand' Mere.
Je ne le cele point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrepit.
Grand'Mere ! Moi, bon Dieu, que personne n'accuse
D'avoir sur le visage aucun appas qui s'use!
Moi, qui, graces au Ciel, ai le teint aussi frais,
Aussi beau. . . .

ESOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès :
Dans ce qu'on voit de vous, rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre Fille avoit !
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Merite assurément une Fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'irai me plaindre au Roy;
Il verra mon Placet; & sa Justice extrême, . . .

ESOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moi-même.

SIRE, *Dame....*, vous-même y mettrez
votre nom.

Vous remontre humblement, que tant qu'elle fut belle,
Elle fut à l'Amour si soumise & fidelle,
Que jamais à son ordre elle ne disoit non.
Que de cet heureux temps l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
A renoncer si-tôt à des charmes si doux;
Qu'avant que de son sort le triste cours s'acheve,
Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enleve.
Elle continuera ses Prieres pour vous.

Vous n'avez, que je crois, autre chose à lui dire?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monsieur; dans mon juste couroux
J'aurai plus de raison de Crésus, que de vous.

ESOPE *seul.*

Que de femmes comme elle, injustement se flatent!

Et....

Et. . . . mais du Gouverneur les Enfans s'entre-battent.
Ecoutons le ſujet de leurs petits débats.

SCENE IV.

AGATON, *petit Garçon fort beau.* CLEONICE, *petite Fille fort laide.* ESOPE.

AGATON.

OUI, je le veux avoir.

CLEONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on apprend quelque choſe,
Nous aurons le fouet, & vous en ſerez cauſe.

CLEONICE.

N'importe.

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux Enfans?

AGATON.

Monſieur,

C'eſt ce petit Miroir que veut avoir ma Sœur.
Dès que j'ai quelque choſe elle en eſt envieuſe :
Si je la contredis, elle fait la pleureuſe :
Et lors qu'on nous entend, je ſuis ſi malheureux,
Qu'ayant tort elle ſeule, on nous fouette tous deux.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que cela n'eſt pas juſte ?

CLEONICE.

Monſieur, ſi vous ſçaviez comme il me tarabuſte !
Il eſt malicieux comme un petit Dragon ;
Il ne me laiſſe rien de ce que j'ai de bon.
Le Miroir qu'il a pris, dont la glace eſt ſi belle,
Eſt à moi ſeule.

AGATON.

A vous ? Non pas, Mademoiſelle,
S'il vous plait.

CLEONICE.

A qui donc ?

AGATON.

C'eſt à nous deux qu'il eſt.

CLEONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plait.

Dès quand j'étois enfant, ma Sœur me le conſerve;
Et c'eſt elle aujourd'hui, qui veut que je m'en ſerve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné;
Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous? Vraiment je vous admire!
Il n'eſt rien de ſi beau qu'un Garçon qui ſe mire.
Fi!

AGATON.

Pourquoi, fi?

CLEONICE.

Pourquoi? Fi, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon viſage eſt aſſez ragoutant;
Si je vous reſſemblois, & que je me miraſſe,
Quand je me ſerois vû je caſſerois la glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon Frere, avoir beaucoup d'appas?

AGATON.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne le croirai-je pas ?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite verole !
Tenez, ma grande Sœur me garde une piſtole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je ſerois joyeuſe.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bienheureuſe.

CLEONICE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un dragon ?
Si je ne ſuis pas belle, eſt-ce ma faute ?

ESOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit couple,
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'eſprit plus ſouple :
Aimer bien votre Frere : & vous, bien votre Sœur.
Me le promettez-vous mes Enfans ?

AGATON & CLEONICE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Ecoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort ſouvent ce beau garçon ſe mire :
Mais plus dans le miroir il ſe verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les ſalir pas :
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image :
Il faut, quand on eſt beau, qu'on ſoit encor
plus ſage.
Entendez-vous, mon Fils ?

AGATON.

Oui, Monſieur, j'entens bien.
Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne cele rien,)
Vous, pour qui la nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous ; mais pour voir que vous n'êtes pas
belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour
charmer,
Amaſſez des vertus qui vous faſſent aimer ;
Et par une conduite exempte de murmure,
Réparez la rigueur dont uſa la Nature.

Beaucoup de modeſtie, & beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous en bien, ma petite Mignonne.

CLEONICE.

Oui, Monſieur. Grace au Ciel, j'ai la memoire bonne.

UNE VOIX *de derriere le Theâtre.*

Agaton! Cleonice!

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

Hé bien?
Nous ſerons querellés.

AGATON.

Querellés? Ce n'eſt rien.
Nous craignons, vous & moi, quelque choſe de pire.

ESOPE.

Pour vous ſauver de tout, je vais vous reconduire:
Et ſi la Gouvernante oſe nous raiſonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'Allez pas ſotement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre deſſein je vous trouve ſi ferme,
J'apprehende ſi fort quelque coup de travers,
Que je ne prens pas garde aux mots dont je me ſers ;)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphroſine.

AGENOR.

Quoi ! ſon Pere me perd : Eſope m'aſſaſſine ;
A me percer le cœur je les vois diſpoſés ;
Et pendant ce temps-là j'aurai les bras croiſés ?
Je veux bien me contraindre à l'égard de ſon Pere ;
Conſerver du reſpect juſques dans ma colere ;
Et ſans être emporté, ni paroître brutal,

Montrer qu'il me préfere un indigne Rival :
Mais pour Esope, non. Quoi que j'en puisse craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je pretens lui parler ; & s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, & peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée est ce que je consulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'insulte ?
Fût-il, plus qu'il ne l'est, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon sens pour lui faire un appel.
Esope sur le Pré seroit un beau spectacle !
Eloignons son Hymen ; formons-y quelque obstacle ;
C'est à quoi maintenant il s'agit de penser ;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monsieur le Gouverneur est dans sa gallerie.
Voyez-le, parlez-lui ; sa Fille vous en prie.
Il est seul. Son grand vice est d'être un peu têtu ;
Mais vous ne serez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ses entrailles de Pere :
S'il ne rompt cet Hymen, faites qu'il le differe.
J'aurois, si j'étois homme, ou du moins je le crois,
Plus de virilité que je ne vous en vois.

Courez. Quand le temps presse il est bon qu'on
galope.
Allez le voir.

AGENOR.

J'y vais ; & de-là voir Esope.
Pour peu qu'il soit contraire à mes intentions,
Je sens à le brusquer des dispositions.
Je sçai tout ce qu'il est, & tout ce qu'il peut être.
Mais de mon désespoir je ne suis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous....

AGENOR.

Je ferai tout ce que je te di.

DORIS.

Et, mon Dieu, croyez-moi ; point de coup
d'Etourdi.
De quoi sert la raison, à moins qu'on ne raisonne.
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.



SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

Ma Bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bientôt Femme d'Esope, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Esope m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En sortant d'avec lui, j'irai le voir.

DORIS.

Adieu.
Je vais la disposer à remplir votre attente.
Esope vient.



SCENE III.

ESOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

MONSIEUR, je suis votre Servante;
Ce n'est point compliment : c'est pure vérité.

ESOPE.

Je vous en garantis autant de mon côté.
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Sçavez-vous, Monsieur, que je suis Veuve.

ESOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans;
Et défunt mon Mari m'a laissé quatre enfans.

ESOPE.

A voir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en second Mariage,
Apparemment ? Quelqu'un de vos yeux est blessé ?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monſieur, mon bon temps eſt paſſé.

ESOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La propreté de tout temps fut permiſe ;
Et ſi vous me voyez paſſablement bien miſe,
Il ne faut pas, Monſieur, vous en émerveiller :
L'époux dont je ſuis Veuve étant mort Conſeiller,
Je ſuis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuſe, ou bien qu'une Marchande.
Rien ne m'eſt plus fâcheux que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle acabie étoit-il Conſeiller ?
Etoit-ce en Robe longue ? En Robe courte ? En Botte ?

ALBIONE.

Non, Monſieur, il étoit Conſeiller Garde-notte.

ESOPE.

La peſte ! N'eſt-ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vertubleu ! C'eſt un Grade ſublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pû pour le mettre en eſtime.
Conſeiller à la Cour, Preſidente à Mortier,
Faiſoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon Epoux une ſomme aſſez groſſe,
Je voulus avoir Chaiſe, & puis après Caroſſe;
Et tous les Chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon Appartement, cinq Chambres parquetées
A force de Miroirs ſembloient être enchantées:
Et ce qui m'en plaiſoit, on n'y pouvoit marcher,
Que l'on ne ſe mirât encor dans le Plancher.
Ayant vu par hazard, dont je fus bien contente,
De gros Chenets d'argent chez une Préſidente,
Je priai mon Mari de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la Foire, où j'eus la hardieſſe,
Voyant un Cabinet qu'aimoit une Ducheſſe,

Pendant qu'à marchander elle ſe dépeçoit,
De le prendre à ſa barbe au prix qu'on le laiſſoit.
Pour ne pas abuſer de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence :
Quand pour un Inventaire où mon Mari courut,
Il s'échauffa ſi fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez-vous achevé votre hiſtoire modeſte ?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reſte.
Mon Epoux étant mort, ces Miroirs, ces Chenets,
Ces Chevaux, ce Caroſſe, & ces beaux Cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre :
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin pour nous tenir toujours ſur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai preſque vendu tout :
Si bien que ce matin ayant ſçû qu'à des Filles
Qui doivent leur naiſſance à d'honnêtes Familles,
Créſus donne une dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attens qu'en leur faveur votre bouche prononce.

Voilà ce qui m'améne.

ESOPE.

Et voici ma réponſe.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenouille dans un pré,
Voyant paître le Bœuf conſidere ſa taille;
Et la trouvant à ſon gré,
S'enfle, ſue, & ſe travaille,
Pour faire aller la ſienne en un même degré.
Sa Fille qui la voit faire
Lui remontre ſagement,
Qu'un deſſein ſi téméraire
Va juſqu'à l'aveuglement:
Que l'appas qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend;
Et que depuis le Bœuf juſques à la Grenouille,
C'eſt un intervalle trop grand;
Mais contre ces raiſons ſon orgueil ſe ſouléve:
A s'enfler encor plus elle applique ſes ſoins:
Fait de ſi grands efforts, qu'à la fin elle créve;
Et ſa témérité ne méritoit pas moins.

Voilà votre portrait, & celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raiſons meilleures que les vôtres.
Nous ſommes dans un ſiécle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité ſote on cherche à ſe gonfler.
La Femme d'un Sergent ne ſera pas honteuſe,
De porter des habits comme une Procureuſe :
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler, au moins, celle de l'Avocat :
Celle de l'Avocat eſt aſſez téméraire,
Pour aller du même air que va la Conſeillere :
Celle du Conſeiller, par la même raiſon,
Avec la Preſidente entre en comparaiſon :
Celle du Preſident, fiere de ſa richeſſe,
A des Gens à ſa ſuite autant qu'une Ducheſſe :
Et je ne vois perſonne en ſa condition,
Qui ne veuille exceder ſa ſituation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni tréve,
Que comme la Grenouille il n'enfle, & ne créve.
De-là vient le deſordre & les crimes qu'on voit ;
Pour ſoutenir ce faſte, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces
Traînent des Procureurs qu'on roule en des Caroſſes ?

Cét autre dans le ſien, qu'on croit un bon Marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant?
Pour montrer au Public, d'une façon galante,
Un Libraire étendu dans ſa Chaiſe roulante,
Combien, *incognito*, de Livres défendus
Dans l'arriere-Boutique ont-ils été vendus?
Combien un Financier, pour être en équipage,
De Zeros criminels remplit-il une page?
Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les Loix?
Pour avoir un Caroſſe, & que tout y réponde,
Combien un Medecin égorge-t-il de monde?
Et pour ces beaux Chenets, ces Miroirs, ces Chevaux,
Combien feu votre époux a-t-il fait d'Actes faux?

ALBIONE.

D'Actes faux! Juſte Ciel! Quoi, d'un Corps qu'on renomme....

ESOPE.

Il n'eſt rien de plus beau, qu'un Notaire honnête homme:
Mais dans tous les grands Corps, on a vû de tout temps

Se glisser des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre époux auroit été Faussaire,
Cela ne doit blesser aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût sçû le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Crésus ne sont point pour vos
Filles,
Ce sont pour des enfans de meilleures Familles,
Que les Procès, la Guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je crois sçavoir ce que le Roy desire ;
Et je n'ai là-dessus autre chose à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Sçavez-vous, petit Homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un Singe vétu.....

ESOPE.

Votre esprit sur ce point peut se donner carriere ;
Je vous offre en laideur une belle matiere :
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les Gens, sans raison, ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un si sot homme, oublier jusqu'au nom.

Adieu.

ESOPE *seul.*

Je ſuis défait d'une étrange Guenon.
Qu'heureux eſt le Mari dont la Femme humble & ſage,
Eléve les enfans, & régle le ménage!
Mais qu'il eſt malheureux, lors que mal à propos. . . . .

SCENE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

JE vous cherche par-tout pour vous dire deux mots.

ESOPE.

Hé bien, je ſuis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit ſuffire.
Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oui, j'entens votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'améne?

ESOPE.

Non.

AGENOR.

Je vais, puiſqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monſieur Eſope.

ESOPE.

Et moi, tâcher à vous entendre,
Monſieur Agenor.

AGENOR.

J'aime ; & vous aimez auſſi :
C'eſt l'unique ſujet qui me conduit ici.
Je ſçai ce que tous deux le Ciel nous a fait naître ;
Comme je me connois, ſongez à vous connoître ;
Je prétens d'Euphroſine être le ſeul captif.

ESOPE.

Moi je veux abaiſſer ce ton impératif.
Il vous ſied mal. Je veux vous rendre honnête, affable ;
Et pour y réuſſir, vous apprendre une Fable.
Ecoutez bien.

AGENOR.

De grace, évitons ce fatras :
De ſi fades raiſons ne m'accommodent pas ;
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour ....

AGENOR.

Encor un coup, point de Contes frivoles.
C'eſt un amuſement qui n'eſt bon qu'à des Foux.

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le crois bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ai déja dit, & je vous le répéte,
Qu'une prompte réponſe eſt ce que je ſouhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui ſent le Fanfaron plus que le Gentilhomme:
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous réciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépêchez donc.

ESOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

UN jour un Cuiſinier inſigne,

Qui buvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la Marmite au feu,
Pensant tuer une Oye, alloit tuer un Cigne.
On ne s'est jamais vû dans un danger plus grand:
Déja le bras levé s'apprêtoit à descendre;
Quand l'Oiseau lui fait entendre
Une voix qui le surprend:
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun cigne en expirant,
N'a célébré sa mort d'une facon plus tendre,
Ses chants ne furent pas vains;
Malgré l'humeur assassine
De l'Ecuyer de Cuisine,
Le Fer lui tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage;
Je vous méconnoissois, si vous n'eussiez chanté;
Ainsi la douceur du langage
Est, dans l'occasion, de grande utilité:
Il semble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des personnes de qualité;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une noblesse sauvage.

C'eſt à vous maintenant à vous faire raiſon.:
Il faut être le Cigne, ou bien être l'Oyſon.
Choiſiſſez.

AGENOR.

C'eſt un choix qui n'eſt pas difficile :
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature :
Vous ſçavez s'il eſt vrai, vous qui dans un ſeul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans ſi peu de temps votre amour eſt extrême,
Quel doit-être le mien ? Jugez-en par vous-même :
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi,
Quel eſt le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi ?
La raiſon ſur vos ſens garde un ſi grand empire,
Que d'abord qu'elle parle ils n'oſent la dédire ;
Et pour m'oſer flater d'un ſi puiſſant effort,
Ma raiſon eſt trop foible, & mon amour trop fort ;
Par-tout où vous paſſez vous répandez des graces ;

Les cœurs de tout le Peuple accompagnent vos traces :
Faut-il que deux Amans ſoient les ſeuls entre tous
Qui refuſent leur voix aux vœux qu'on fait pour vous ?
Faites-vous un effort dont vous ſeul êtes digne ;
Faites....

ESOPE.

Voilà parler en véritable Cigne.
Voilà dans ſon malheur ſe plaindre noblement.
Certes, je ſuis fâché d'aimer ſi fortement :
Je ſens je ne ſçai quoi me reprocher dans l'ame
Que j'ai tort de troubler une ſi belle flamme ;
Mais enfin, je ſuis homme, & quoi que mal bâti,
Je ſens ce qu'en ma place un autre auroit ſenti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date ;
Et puiſqu'il faut, ſans fard, nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis auſſi.
J'en ſuis fâché.

AGENOR.

Monſieur, ſongez, je vous ſupplie,
A l'effort que je fais lors que je m'humilie.
Mon cœur qui juſqu'ici n'avoit jamais rampé...

ESOPE.

ESOPE.

Vous allez faire l'Oye, ou je ſuis bien trompé.

AGENOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon déſordre extrême,
Si vous vous obſtinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'eſt bien plus aiſé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une ſi juſte & ſi douce eſperance....

ESOPE.

Et ſçavez-vous aimer avec perſévérance ?
Peut-être que l'amour, que vous croyez conſtant,
Eſt de ces feux folets qu'on ne voit qu'un inſtant.
Vos tranquilles déſirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brulez perdra toute ſa force ;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours,
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'eſt guere d'amour que l'Hymen n'aſſaſſine.

AGENOR.

Moi, je pourrois ceſſer d'adorer Euphroſine !
Si l'hymen de la flamme interrompoit le cours,
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, ſur mon amour le temps n'a point d'empire :
Mon ſort eſt d'en avoir juſqu'à ce que j'expire :

Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas ;
J'aimerois Euphrosine au-delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flamme aisément je n'immole.

E S O P E.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

A G E N O R.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux
Puisse lancer sur moi ses plus rigoureux coups:
Et pour faire un serment, dont je fremis moi-même,
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

E S O P E.

Adieu : Nous nous verrons encor une autre fois.
Quelqu'un vient.

A G E N O R.

Ciel ! Je sors : mais plein d'inquiétude ;
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Et quel que soit mon sort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESOPE.

Mr. FURET.

JE viens de vos bontés implorer une grace,
Monſieur.

ESOPE.

Qu'eſt-ce ? Parlez. Que faut il que je faſſe ?

Mr. FURET.

Créſus de ſon Royaume a fort peu de Sujets,
A qui ſans vanité, ſoient mieux dûs ſes bienfaits.

ESOPE.

Qu'avez-vous fait pour lui ? Voyons ; je rends
juſtice.

Mr. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre ſervice.
Si les Sujets du Roy m'avoient tous reſſemblé,
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé :
Ses voiſins trembleroient ; & pour de foibles
ſommes,
Il auroit toujours prêts quatre ou cinq cens mil-
le hommes.

J'ai quatorze Garçons, tous auſſi grands que moi,
Et qui ſont tous quatorze au ſervice du Roy.
Aſſez brave autrefois, & ma femme aſſez belle,
Nous voulûmes au Roy témoigner notre zéle :
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien ;
Et ma femme eut un zéle auſſi grand que le mien.
Nous montrer bons Sujets étoit notre délice.

ESOPE.

Quatorze enfans !

Mr. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le ſervice ?
Jamais envers l'Etat on n'en a mieux uſé ;
Il faut que vous ſoyez un Gentilhomme aiſé :
Tant d'enfans au ſervice ont beſoin d'une ſomme
Qui doit faire ſuer le plus gros Gentilhomme.

Mr. FURET.

Monſieur, je ne ſuis pas Gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux ;
Je n'en connois aucun qui ſoit pécunieux.
La Nobleſſe & l'argent ſont brouillés, ce me ſemble,
A ne pouvoir jamais ſe bien remettre enſemble.

Qu'êtes-vous ?

Mr. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil Officier.

ESOPE.

Vous vous nommez ?

Mr. FURET.

Furet.

ESOPE.

Et vous êtes ?

Mr. FURET.

Huiſſier.

Pour le repos de l'ame il n'eſt que cet Office.

ESOPE.

Huiſſier ! Et vous avez tant d'enfans au ſervice,
Vous vous moquez. Portez vos menſonges ailleurs.

Mr. FURET.

J'en ai fait ſept Huiſſiers, & quatre Procureurs ;
Un, qui de la Patrouille eſt l'Archer le plus brave ;
Un Controlleur d'Exploits ; & l'autre Rat-de-Cave.
Onze & trois ſont quatorze, en tout pays, je croi.

ESOPE.

Ils font belle figure au ſervice du Roi !
Au Diable vos enfans,tant ils m'ont fait de peine ;
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine ;
Et je trouve , en mon compte, une ſi grande erreur,
Que le plus honnête homme à peine eſt Procureur.
Le bel honneur au Roy d'avoir à ſon ſervice
Le précis , l'élixir de toute le malice.

Mr. FURET.

Créſus, dont j'ai ſur moi la Déclaration ,
Quand on a douze enfans, donne une penſion :
J'en ai quatorze, & tous d'une tige féconde.

ESOPE.

C'en eſt trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il eſt vrai que Créſus , juſte en toutes ſes Loix,
Pour ſe faire des Bras qui ſoûtiennent ſes Droits,
Veut que de ſes bienfaits on honore les Peres :
Mais le cas, à mon ſens, ne vous regarde gueres.
Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher ſur vos pas,
C'eſt donner à l'Etat des Mains, & non des Bras;
Je ne vois là pour vous nulle choſe à prétendre :

Le Roy ne donne rien à qui ſçait ſi bien prendre.

Mr. FURET.

J'ai fait quatorze enfans ſur la foi des Edits :
Pour le bien de l'Etat, j'ai la Goute.

ESOPE.

Tant-pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

Un jour les Colombes craintives
Sçachant que le Vautour vouloit ſe marier ;
Se mirent ſi fort à crier,
Que le vent, juſqu'au Ciel, porta leurs voix plaintives.
Si lui ſeul nous déſole, & nous mange aujourd'hui
Diſoit, en ſon langage une Colombe habile ;
Quel lieu nous ſervira d'aſyle
Contre un nombre d'enfans auſſi méchans que lui ?

S'il ſuffit d'un Huiſſier, pour vuider une bourſe,
Qui pourra contre ſept, avoir quelque reſſource ?

Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond :
C'est un malheur public qu'un Huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat votre Hymen soit utile,
De quantité de gens le sort seroit plus doux,
Si jadis votre Mere eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc & sincere.
Vous le voyez.

Mr. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire,
Crésus, tout Roy qu'il est, auroit tort aujourd'hui,
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoi que Sujet fidéle,
Que pour peupler l'Etat je n'aye un si grand zéle.
Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson.
Si j'avois présumé travailler sans salaire,
Douze que j'ai de trop seroient encor à faire;
Et je vous répons bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Monsieur Furet s'en va l'ame offensée,
De sa fécondité si mal récompensée :
Mais l'argent de Crésus seroit mal employé,
Si de cette besogne il étoit mieux payé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

DORIS, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raison y répugne, & mon cœur en murmure.
Quoi, tu veux que d'Esope implorant la bonté,
Lui qui m'est odieux, lui que j'ai maltraité ;
Tu veux, dis-je. . . .

DORIS.

Qui, moi ? Je ne veux rien, Madame.

Je consens volontiers que vous soyez sa femme;
Et que demain, sans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris? Ah plûtôt....

DORIS.

Tout est prêt pour demain:
Parens, Amis, Festin: Et Monsieur votre Pere
Apprehende si fort qu'Esope ne differe,
Que si hâter la chose étoit en son pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce soir.
J'ai rêvé, consulté, déployé tout mon zéle,
Donné la question à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de reméde plus prompt
Qui pût de cet Hymen vous épargner l'affront.
Il faut absolument voir Esope vous-même:
Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime.
Je ne vois que lui seul dont on puisse esperer
D'adoucir votre peine, ou de la differer.
Dites-lui qu'un seul jour est un trop foible espace
Pour chasser Agenor, & le mettre en sa place:
Et demandez du temps pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, & peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner, la grace est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, si j'obtiens ma demande.

S'il m'accorde du temps, prens-tu garde à cela ?
Je deviens sa conquête au bout de ce temps-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite :
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hazard,
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard.
C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Helas ! que cet espoir est fade !

DORIS.

S'il étoit seulement si peu que rien malade !
J'ai comme vous sçavez, un habile Cousin,
Homme de conscience, & sçavant Medecin,
Qui l'enverroit bientôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente ;
Je promene par-tout mon esprit & mes yeux :
En un mot comme en cent, je ne puis faire mieux.

Et pour tout dire, enfin, je fais plus ce me semble,
Qu'Agenor, ni que vous, ni que tous deux ensemble.
Pour sortir d'un tel pas on se déméne encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse, & que fasse Agenor?
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous est contraire:
Agenor est encor aux genoux de mon Pere;
Et pendant que, peut-être, on méprise ses vœux,
Je viens chercher Esope & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le sçai bien.

DORIS.

J'enrage,
Je voudrois de bon cœur faire encor devantage;
J'ai du zéle de reste, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sçait-il que je l'attens?

DORIS.

Oui, Madame, il le sçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vîte?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendoient à le voir :
Mais pour tarder long-temps il sçait trop son devoir,
Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime...
Tenez, je crois l'entendre. En effet, c'est lui-même.

SCENE II.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

JE viens vous faire excuse, & vous crier merci,
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.
Voyez si par mes soins, & par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrois que déja nous fussions à demain,
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde,
Que le jour se prolonge & que la nuit retarde ?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai. Mais, Monsieur,

On ne peut, à ſon âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je ſuis prêt : Que faut-il que je faſſe ?

DORIS *à Euphroſine.*

Dites donc quel deſſein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monſieur ... Je ne vous aime pas :
Si je parle autrement, il faudra que j'impoſe.

ESOPE.

J'en avois entrevû quelque petite choſe :
Mais comme aſſez ſouvent on aime à ſe flater,
Sans ce nouvelle aveu j'en aurois pû douter.
Je vous ſuis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.
Juſqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès ;
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'Hymen ſçait embellir les ſujets qu'il aſſemble ;
Et je ſerai mieux fait quand nous ſerons enſemble.

EUPHROSINE.

Duſſiez-vous m'expoſer aux plus affreux trépas,
Je n'épouſerai point ce que je n'aime pas.

Je vous en fais le Juge, & vous en crois vous-
même.
Pourquoi m'épousez-vous ?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisqu'il en est
ainsi,
Accordez-moi le temps de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agenor; de vous mettre en sa place;
D'immoler au devoir un si parfait amour;
Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour ?
Je ne refuse point de tâcher à le faire:
Mais pour y réussir le temps est nécessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts,
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste priere ayez l'ame sensible:
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon possible.
Sur vous seul désormais tous mes sens occu-
pez....

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ESOPE.

Oui. Vous me trompez.

Ce langage eſt trop doux pour être véritable ;
Et dans ſi peu de temps on n'eſt point ſi traitable.
Je pénétre aiſément dans votre intention.

DORIS.

Oh, Monſieur, là-deſſus, je ſuis ſa caution.
J'ai le cœur ſur la langue, & jamais je n'affe-
ćte . . . .

ESOPE.

Tout franc la caution m'eſt encor plus ſuſpećte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos
voeux,
Differer notre Hymen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve ſi belle, & ma flamme eſt ſi forte,
Que je puis en mourir de chagrin, mais n'im-
porte.

DORIS.

Plût au Dieux!

ESOPE.

Plaît-il ?

DORIS.

Quoi ?

ESOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que de la mort vous préservent les Dieux.
Quelle perte !

ESOPE.

Vraiment je vous suis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monsieur, êtes-vous raisonnable ?
Pour un effort si grand, est-ce un terme assez long ?

ESOPE.

Et quel temps, s'il vous plaît, me demandez-vous donc ?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre ;
Je suis jeune....

ESOPE.

Et moi vieux. Je ne sçaurois attendre.
Avant qu'il soit deux ans, ridicule & barbon,
Je voudrois bien sçavoir à quoi je serai bon ?
Qui me fuit maintenant, qui soupire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raison meilleure.
Differer de deux jours est tout ce que je puis ;
Encor est-ce beaucoup dans l'état où je suis.

Si vous ſçaviez....

EUPHROSINE.

De grace, ayez plus de tendreſſe.
Peut-on rien refuſer aux vœux d'une Maitreſſe?

ESOPE.

Je ſuis ſourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monſieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos déſirs mon Pere tend les bras:
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arrêtez-vous. Je ſens que j'ai l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendriſſez encor....

ESOPE.

Amenez votre Pere, & qu'on cherche Agenor.
Je vous donne du temps, j'ai cette complaiſance;
Mais enfin c'eſt un Pacte où je veux leur preſence,
Afin qu'au bout du terme on en uſe ſi bien....

EUPHROSINE.

Ah, Monſieur, Agenor n'en fera jamais rien.
Lui me ceder!

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige....

EUPHROSINE.

Il ne le fera point ; je le sçai bien, vous dis-je.
Quand je l'en presserois, je le ferois en vain.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez soyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris ! ç'en est fait, je suis morte.
Sortons.

DORIS *bas.*

Maudit Gobin ! que le Diable t'emporte.
Voilà pour Euphrosine un Amant bien tourné !

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

PALSANDIE' je reviens, je ne suis pas damné.
J'améne un Orphelin, qui n'a Pere ni Mere ;
Et que je fais nourrir par notre Menagere.
Il est gras comme un Moine : il tette tout son sou.

ESOPE.

Un bel enfant !

PIERROT.

Ma femme, est pardié belle étou.
Voyez.

ESOPE.

Elle est jolie ; & paroît bien instruite :
Pour un homme si grand, elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, & l'Hymen en revanche .....

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce soir une Eclanche
Aussi belle .....

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous ?

COLINETTE.

Non, Monsieur, Dieu marci, Pierrot est assez doux.
Il est, quand il s'y boute, un tantinet yvrogne ;
Mais tenez, pour le reste il va droit en besogne.

Il n'a dans tout ſon corps, pas un endroit malin.

ESOPE.

Et vous nourriſſez donc ce petit Orphelin.

COLINETTE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vos enfans l'aiment-ils?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils ſont devenus morts; mais j'en referons d'autres:
Pierrot eſt jeune.

ESOPE.

Hé bien, à quoi vous ſuis-je bon?
Qui te fait revenir? Eſt-ce ta Charge?

PIEROT.

Oh, non.
Si je venons vous voir, c'eſt pour ce petit drille;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il eſt mon Neveu, je ſomme un peu parens.
Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf cens francs;

Mais j'avons pour Seigneur, certain grand Escogrife,
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffe:
Et qui d'un petit Pré voulant en faire un grand,
Enchassi dans le sien, le Bien de cet Enfant.
Tu sçais cela par cœur, jase un peu Colinette:
Di ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'Orphelin qui me tette,
Est un petit Marmot, que j'avons par emprunt:
Avant qu'il fût venu, son Pere étoit défunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une Vipere:
Sa mere le fesit, lui defesit sa mere;
Et son trépassement lui laissi quelque bien,
Que ce vilain Monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, bredi-breda, mais on ne le croit guere,
Qu'il prêti de l'argent à défunt son grand Pere;
Et quand je lui montrons que cela ne se peut,
Pour nous framer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
Nos meilleures raisons sont pour lui des vétilles:
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles;
Et comme il est le Maître, & qu'il a du crédit,
D'une seule menace, il nous abasourdit.

Un Bichon, contre un Dogue, a peine à se défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il est homme à tout prendre.
Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
Il me disi des mots qui me firent rougir ;
Et comme je suis douce, & qu'il a bonne gueule....
Tien Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute seule.
Un Loup dans un Troupiau n'est pas plus malfaisant.

PIERROT.

Rien n'est mordié pour lui, trop chaud ni trop pesant.
Comme il est le Seigneur, quelque chose qu'il prenne,
Il dit pour ses raisons, que c'est un droit d'Aubaine.
Tous les jours de sa poche, il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une Ecrevisse, ou qu'on tue un Moiniau,
Il fait tout sur le champ, dans sa furie extrême,
Un biau Procès de Dieu, fût-ce à son pere même.

Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
Il vendroit, s'il pouvoit, l'air dont je jouissons.
Il nous dîme, nos Choux, nos Poiriaux, nos
Citrouilles.

COLINETTE.

Les Fossés du Château sont tous pleins de Grenouilles,
Qui par méchanceté, lui font un si grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, grifonné d'un Notaire,
Il veut, bon gré, malgré que je les faisions taire;
Et faute jusqu'ici, d'empêcher leur cancan,
Chaque maison du Bourg paye un écu par an.
C'est un Dogue affamé, qui toujours mord ou
ronge.
Empêcher des Crapaux de crier! le pouvons-je?
Dites-moi.

ESOPE.

De tout temps le foible eut toujours tort;
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans son infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre
une:
Encor assez souvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE

LE LOUP, ET L'AGNEAU.

UN Loup se trouvant à boire,
Où buvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.
Qui te rend si téméraire ?
Lui dit ce traître, en courroux.
L'Agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux :
Eh! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire ?
Je me suis, par respect, mis au dessous de vous.
J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle,
Répondit la Bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemi :
Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi :
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offense ?

Ta Mere qui me hait, & qui ne ſçait pourquoi,
Hier, par deux Mâtins, me fit long-temps pourſuivre.
Ma Mere ceſſa de vivre,
Quand elle accoucha de moi.
C'eſt donc ton Pere? Mon Pere
Du Boucher inhumain a ſenti la fureur.
C'eſt donc ta Sœur, ou ton Frere?
Je n'ai ni Frere ni Sœur.
Oh bien, qui que ce ſoit, il faut que je me venge:
Je ſuis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors ſans plus de raiſon, il l'égorge & le mange.
Force Grands font de même à l'égard des Petits.

N'eſt-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit Conte!

PIERROT.

Et fi mordié! le Loup devroit mourir de honte:
L'Agneau buvoit à part, & ne lui diſoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu près, par le commun uſage,

Font envers leurs Vassaux les Seigneurs de Village.
Quand d'un Bois, ou d'un Champ il leur plait un morceau,
Des Agneaux malheureux troublent toujours leur eau;
Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent.
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il sera bientôt nuit, & vous êtes de loin;
Adieu. De cet enfant, ayez beaucoup de soin.
Je ne partirai point sans lui rendre justice.

PIERROT.

Ecoutez, je sçavons comme on paye un sarvice:
Si vous en usez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau-beuite de Cour.
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait semblant qu'on s'aime;
Et que promettre & rien, c'est quasiment de même.

ESOPE.

Allez, je suis sincére, & le suis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.

SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE PREMIER COMEDIEN.

Monsieur, (car par le Ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement,)
Choisis par notre Corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très-humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plait? Votre mine est si haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comédiens. Bientôt nous vous ſerons connus.

ESOPE.

Comédiens ! Ho ! ho ! ſoyez les bien venus :
Vous donnez des plaiſirs dont je ſuis idolâtre.
Hé bien, qu'eſt-ce, Meſſieurs, comment va le Théâtre ?
Combien dans votre Troupe êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMEDIEN.

Trop.
Lors que moins on y penſe il en vient au galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien jouer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant-pis. Car plus on eſt, plus la part eſt petite.

ESOPE.

La Scene eſt plus remplie, & chacun prend des ſoins....

LE II. COMEDIEN.

La Scene eſt plus remplie, & la bourſe l'eſt moins.
Pour peu qu'en ce Métier on ait le vent en poupe,

Quinze Acteurs, bien choisis, font une bonne Troupe:
Suivant leur caractere ils ont tous de l'emploi;
Pour bien jouer son Rolle on ne s'attend qu'à soi;
Mais quand on est beaucoup, d'un même caractere,
Un Auteur en suspens ne sçait ce qu'il doit faire:
Sur qui que ce puisse être, où s'arrête son choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois;
Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
C'est un petit cahos qu'une Troupe si grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-ci?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Bons?

LE II. COMEDIEN.

Eh, eh....

ESOPE.

J'entens. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, & n'en est pas capable:
S'il n'a l'art de charmer il n'est point excusable:

Le févére Auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miféricorde à pas un de fes Vers :
Il eft fi délicat que pour le fatisfaire,
Il faut du Merveilleux ou bien du Neceffaire.
Qu'on n'ait point de Pain blanc on en mange du bis :
De Velours, ou de Serge on fe fait des habits ;
Parce qu'en quelque état que le deftin nous range,
Il faut abfolument qu'on s'habille & qu'on mange :
Mais, du confentement de cent Peuples divers,
Rien eft moins néceffaire au Monde que des Vers ;
Et par cette raifon, qui me femble équitable,
Les paffablement bons ne valent pas le Diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous repréfenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puiffions avoir.
A vous bien divertir toute la Troupe afpire.
Quel jour choififfez-vous ? ....

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace .. .

ESOPE.

Je ne ſçai quand j'aurai le loiſir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la ſemaine eſt facile à choiſir :
Il nous eſt important d'avoir votre réponſe.

ESOPE.

Pourquoi ?

LE I. COMEDIEN.

Par la raiſon qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra,
Que tout vaſte qu'il eſt notre Hôtel n'en tiendra :
Et comme un vrai Phenix, unique en votre eſpece,
Ce ſera pour vous voir plus que pour voir la Piéce.
J'en ſuis ſur.

ESOPE.

C'eſt-à-dire, à parler nettement,
Que c'eſt moi qui ſerai le divertiſſement :
Et pour aller au but où votre Troupe aſpire,
Vous tirerez l'argent, & moi je ferai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le ſoin.
C'eſt un honneur trop grand, & dont je ſuis trop loin :

Il n'eſt que pour les Gens du plus ſublime étage ;
Et qui n'eſt rien du tout, doit au moins être ſage.
Nous avons en paſſant déchiffré les Auteurs :
Parlons un peu de vous. Eſtes-vous bons Acteurs ?
Je dis en général ſans déſigner perſonne.

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monſieur, notre Troupe eſt vraiment aſſez bonne.
Non qu'on ſoit tous égaux, ne croyez pas cela :
Les uns ſont merveilleux, & les autres....

ESOPE.

Là, là.
Je vous entens. La Troupe en public étalée,
Eſt, à dire entre nous, Marchandiſe mêlée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien,
Vous ſoyez épargnés, vous qui n'épargnez rien :
Pour reprendre avec fruit les ſotiſes des autres,
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres ;
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennui,
De montrer ſes défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au Public force Piéces nouvelles ?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

ESOPE.

Ou du moins qu'on fait paſſer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'eſt pas beau,
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une Piéce, on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles :
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainſi,
On rencontre ſouvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute Montagne,
Dans une heure accoucheroit :
Chacun ſe mit en campagne,
Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce Coloſſe affreux, dont l'orgueilleuſe tête
Alloit juſques au Ciel défier la tempête,
Et de tous les Paſſans rendoit les yeux ſurpris ;
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,

Après une longue attente,
Accoucha d'une Souris.

Vous ne pouvez nier, tout Acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne soit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, est le Complimenteur ?

LE I. COMEDIEN.

C'est moi, Monsieur.

ESOPE.

C'est vous ?

LE I. COMEDIEN.

Moi-même.

ESOPE.

Ergo, Menteur.
Celui qui fait l'Annonce, & qui taille & qui coupe,
Est ordinairement le menteur de la Troupe.
Il vaut mieux louer moins, & ne pas tant mentir.
A vous voir, toutefois je veux bien consentir.
Mais quand j'irai chez vous, jouez, s'il est possible,

Ce que dans votre Troupe on a de plus risible :
Pour me laisser douter, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la Piéce, ou si l'on rit de moi.
Il n'est point où je suis, de Tragique où l'on pleure.
Jouez-vous tous les jours ?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

A quelle heure ?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une Loge.

LE I. COMEDIEN.

On n'aura pas le temps de faire votre éloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux ?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défauts,
Cela suffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoi, vous êtes inflexible ?

ESOPE.

A vous ſervir ailleurs je ferai mon poſſible :
Adieu. Je vois des gens, que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCENE DERNIERE.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, AGENOR, DORIS.

ESOPE.

O Ça, je ſuis ravi de nous voir tous enſemble :
Parlons de bonne foi ſur ce qui nous aſſemble.
Monſieur le Gouverneur, quel eſt votre deſſein ?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand ?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain !

Mon Pere, à mon égard, montrez-vous moins févére;
Monfieur en ufe mieux, il confent qu'on differe;
Ma priere le touche & rien ne vous émeut !

ESOPE.

Hé bien donc, à demain, puifque Monfieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flatez point, fi vous n'avez envie
De m'arracher enfemble Euphrofine & la vie.
Je vois où je m'expofe, & fçai votre credit;
Il n'eft rien, là-deffus, que je ne me fois dit:
Créfus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-même;
Mais qu'ai-je à redouter fi je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire avec tout fon pouvoir,
Qui foit pis que ma rage, & que mon defefpoir?
Monfieur le Gouverneur m'a promis Euphrofine;
Et ce n'eft plus à lui le bien qu'il vous deftine.
J'ai reçû fa parole, & je m'y fuis fié.

LEARQUE.

Il eft vrai, mais Monfieur eft privilegié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plait, quel eſt mon privilége.
Suis-je plus beau? mieux fait? noble? riche? enfin, qu'ai-je?
Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas Favori de Créſus?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le ſerai plus:
Et comme la Faveur n'eſt qu'un éclair qui brille,
Qui paſſe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour ſi cuiſant,
Que la Faveur paſſée eſt un malheur préſent.
Agenor eſt bien fait, & votre Fille eſt belle;
L'un eſt né Gentilhomme, & l'autre Demoiſelle;
J'ai fait de leur amour un ſévére examen;
Ce ſont les plus beaux feux que puiſſe unir l'Hymen:
Et je n'ai feint d'aimer, & de nuire à leur flamme,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le ſoupirant pour de jeunes appas!

Le ſeul âge inégal rend l'hymen miſerable,
Et ſi vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMES.

UN Homme des plus inſenſez,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
S'aviſa d'épouſer deux Femmes :
Pour le faire enrager une c'étoit aſſez.
L'une avoit ſoixante ans, & l'autre vingt & quatre :
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût ;
Et ſouvent c'étoit à ſe battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioit rien :
La Vieille ſouhaitoit qu'il parût de ſon âge ;
La jeune auroit voulu qu'il eût été du ſien.
Tous les matins ſous un prétexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune en le peignant, arrachoit de ſa tête
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.

Enfin chauve & pelé, sa présence importune
Le rendit par-tout odieux.
Pour combler un Hymen de joye & de fortune,
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monsieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LEARQUE.

J'accepte avec plaisir Agenor pour mon Gendre :
Votre approbation en augmente le prix.

AGENOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris !
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
Je doute que la Terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE *à Esope.*

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer ;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien estimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

O

ESOPE *à Doris.*

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à
craindre....

DORIS.

Oh, Monſieur, contre moi n'ayez point de
courroux;
Tout le monde eût penſé ce que j'ai dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'eſt s'excuſer d'une belle maniere!
N'importe oublions tout, rendons la joye entiere.
Loin de mettre un obſtacle à vos juſtes déſirs,
Je veux faire aux chagrins ſucceder les plaiſirs:
C'eſt, en Ami ſincére, à quoi je m'étudie.
Commençons dès ce ſoir par voir la Comédie:
Et pendant la faveur dont m'honore le Roi,
Qu'aucun, avec raiſon, ne ſe plaigne de moi.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



ESOPE
A LA COUR,
COMÉDIE HEROIQUE.

A MADAME

MADAME

DE

VILLEQUIERE.

MADAME,

Voici les derniers hommages d'un Auteur que vous avez honoré de votre estime pendant sa vie, & de vos

regrets à ſa mort : & je ne ſçaurois rien faire de plus glorieux pour ſa mémoire, que de remplir ſes ſouhaits en executant le deſſein qu'il avoit formé, de mettre ſous l'honneur de votre protection, MADAME, *celui de tous ſes Ouvrages qu'il en eût cru le moins indigne, s'il avoit eu le temps d'y donner toute ſa perfection. C'eſt donc Eſope qui cherche à paroître ſous un auſſi beau Nom que le vôtre, pour faire, s'il eſt poſſible, un peu oublier ſa laideur. A qui pouvoit-il mieux conſacrer ſes maximes de vertu qu'à une Femme ſi vertueuſe ? Quelle plus juſte preuve de toute ſa morale que toute votre conduite ? Et qui peut mieux enfin autoriſer ſes Fables à la Cour, que vous,* MADAME, *qui en êtes & l'ornement & l'exemple ? Ne m'allez-vous point déja impoſer ſilence, Vous,* MADAME, *qui n'avez à la fin accepté qu'à de ſi rigoureuſes loix l'hommage que feu Monſieur Bourſault avoit pris la liberté de vous deſtiner ? Je vous avoue que*

je ne pûs alors m'empêcher de murmurer un peu de cette modestie que j'avois admirée tant de fois ; & que je vous trouvai bien injuste, d'être si ennemie des louanges & de les mériter si bien. Sans vous, MADAME, sans vos défenses, que n'aurois-je pas dit de ce Mérite encore superieur à votre Rang ; de cette grandeur d'Ame qui vous éléve si fort au-dessus de votre Sexe ; de cette Beauté si éclatante, & en même temps si modeste, qui ne veut inspirer que du respect ; de cette Majesté répandue sur toute votre Personne, sur toutes vos actions ; de cette douceur prévenante ; de cette aimable égalité qui vous gagne tous les cœurs ; de cette bonté naturelle qui laisse un si libre accès à tous ceux qui y ont recours ; de cette pénétration d'esprit ; de cette élevation de sentimens ; de ce discernement si juste ; de cette solidité si rare..... Mais pourquoi faut-il retenir mon zéle ? Est-ce ma faute, MADAME, s'il me tra-

hit malgré moi ? Eſt-il ſi facile de ne pas s'oublier auprès de vous ? Et en faveur de tant de reſpect, ne me paſſerez-vous point un peu de déſobeïſſance ? Que vous ai-je dit au prix de tout ce que j'aurois à vous dire, au prix de tout ce que je reſſens ? L'effort que je me fais pour me taire eſt encore aſſez grand pour mériter que vous m'en teniez un peu compte, & que vous daigniez accepter les témoignages reſpectueux & ſincéres de la profonde vénération avec laquelle je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſante ſervante,
M. MILLEY BOURSAULT.

AVIS



AVIS AU LECTEUR.

ON n'a pas donné cet Ouvrage au Public comme une Piéce fort exacte dans toutes les régles du Théâtre, mais comme d'excellens traits de morale, & de parfaitement beaux Vers qu'avoit composés feu Monsieur Boursault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu & toute la liaison qui y étoient nécessaires. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main : & c'est ce qui y a laissé quantité d'endroits, ausquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On sçait assez quel étoit son heureux génie & sa facilité à mettre ses Ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire : & cela suffit pour le justifier, & pour faire passer les bons esprits sur tout ce qui a arrêté les esprits critiques & difficiles. On ne dit rien ici de plus ni sur l'Ouvrage, ni sur l'Auteur, dont le Public connoît tout le mérite ; on avertit seulement que la troisiéme Scene du troisiéme Acte

n'eſt imprimée avec des guillemets, que parce qu'on ne la joué pas ſur le Théâtre; n'y étant pas tout-à-fait convenable. Il faut pourtant avouer que cette Scene eſt très-bonne en ſoi: & que le motif ſur lequel Eſope preſſe ſon Athée de croire, s'il n'eſt pas bien convainquant, eſt du moins très-raiſonnable. Il ne s'agiſſoit pas ici de convaincre un Philoſophe ſur l'exiſtence des Dieux; mais de combattre dans un Courtiſan un défaut commun à la Cour, de n'y pas croire grand' choſe: Or il eſt conſtant que la plûpart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais ſeulement par libertinage, & parce qu'ils veulent douter, & qu'ils n'enviſagent la mort que comme fort éloignée. L'experience fait aſſez voir que rien au monde n'eſt plus foible dans le péril & à la vûë d'une mort prochaine, que la plûpart de ces Eſprits forts: C'en eſt aſſez pour autoriſer Eſope à leur faire des reproches, de ce qu'ils ne veulent pas croire dans leur vie ces mêmes Dieux qu'ils invoquent à la mort.



PROLOGUE.

UN PETIT GENIE.

QUE direz-vous, Meſſieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un marmot ſur la Scene ?
Eſt-il à préſumer que je vaille la peine
D'amuſer tant d'honnêtes gens ?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre ;
C'eſt un bien qui m'eſt interdit :
L'Auteur pour ſon génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je ſois ſi petit ?

Je laiſſe aux grands eſprits à choiſir dans l'Hiſtoire
Des événemens de grand poids ;
C'eſt un ſi vaſte champ que le champ de la Gloire,
Qu'on y peut arriver par differens endroits.
Les Grecs & les Romains ont épuiſé les veilles

Des Racines & des Corneilles :
Moliére a critiqué les habits & les mœurs ;
Et je ſouhaiterois, avec l'aide d'Eſope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

» Quel petit génie eſt-ce là ?
Diront ceux qui ſont las des Fables :
» Pour qui nous croit-il prendre en debitant cela,
Pour qui ? Pour des gens raiſonnables ;
Pour des gens de bon goût, qui loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conſeils
A nous porter au bien ſervent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va repréſenter ;
L'intention de la Satyre
Eſt d'inſtruire & non de flater.
Quoique depuis Eſope, il plaiſe aux Deſtinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années,
(Ou la Chronologie a tort ;)

Tous les Hommes étant des Hommes,
Ceux des siécles passés & du temps où nous sommes
Ont toujours eu quelque rapport.

Si quelqu'un par hazard d'un mauvais caractére
S'y trouve si bien peint qu'il soit presque parlant;
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.

Je ne vous dis rien de l'ouvrage;
S'il mérite votre suffrage,
Sans vous le demander il est sûr de l'avoir.
Mon but, en le faisant, fut l'honneur de vous plaire:
C'est le plus digne salaire
Que j'en puisse recevoir.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

CRESUS, Roy de Lydie.
ESOPE, Miniſtre d'Etat.
TIRRENE, } Du Conſeil de Créſus; ſe-
TRASIBULE, } crets ennemis d'Eſope.
IPHIS, Favori diſgracié.
ARSINOE, Princeſſe, Parente & Maitreſſe de Créſus.
LAIS, Confidente d'Arſinoé.
PLEXIPE, fade Courtiſan.
RHODOPE, Maitreſſe d'Eſope.
LEONIDE, Eſclave de Thrace, Mere de Rhodope.
IPHICRATE, vieux Général d'Armée.
CLEON, jeune Colonel.
M. GRIFFET, Financier.
ATIS, Capitaine des Gardes de Créſus.
LICAS, Domeſtique d'Eſope.
GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Ville Capitale de Lydie.



ESOPE A LA COUR,

COMÉDIE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.



NON, je ne puis garder plus long-temps le silence :
Ma haine pour Esope a trop de violence.
Crésus infatué d'un objet si hideux,

Le voyant de retour nous néglige tous deux.
Notre zéle est suspect, quelque pur qu'il puisse
être:
De l'esprit de ce Prince il s'est rendu le maître;
Pour l'obséder lui seul il l'éloigne de nous;
Et prêt à l'abîmer vous hésitez.

TRASIBULE.

Moi?

TIRRENE.

Vous.

Quel sujet vous oblige à différer sa perte?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidéle témoin,
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous?

TRASIBULE.

J'attens que nous lui voyons faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ebloui d'un Trésor, qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin & le soir.
Ne le détournons point de sa premiere route;
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous
écoute.
Des Etats de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour.

Et son Trésor grossi grossira la tempête
Qui demain au plus tard, doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi,
Et croyez....

TIRRENE.

Parlez bas : il vient avec le Roy.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE ESOPE, IPHIS, SUITE.

CRESUS *à Tirrene & à Trasibule.*

TROUVEZ-vous au Conseil à l'heure accoutumée.
Allez. Demeure Esope. Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh ! Seigneur, se peut-il qu'après tant de bontez ?

CRESUS.

Mon ordre est une Loi ; c'est moi qui vous l'annonce :
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zéle.....

CRESUS.

Je hais les diſcours ſuperflus.
Iphis, ſortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

SCENE III.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

Pour toi, mon cher Eſope, il faut que je t'avoue,
Que de ton équité tout le monde ſe loue.
Il n'eſt grands ni petits des endroits d'où tu viens,
Qui ne faſſent des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te reſtoit plus qu'à hâter ton retour,
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous ſommes;
Tous les hommes en ont, & les Rois ſont des hommes.
Le Ciel qui les choiſit les éléve aſſez haut
Pour faire voir en eux juſqu'au moindre défaut.
Loin de flater les miens dans ce degré ſuprême,
A corriger ma Cour, commence par moi-même:

Régle ce que je dois suivant ce que je puis ;
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie:
C'est à vous que mon zéle a consacré ma vie :
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un Monarque aussi grand que vous
l'êtes,
Pour s'immortaliser fasse ce que vous faites :
Qu'au gré de la justice il régle son pouvoir ;
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais si vous en aviez, quel homme en votre
Empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire ?
Ce n'est point pour les Rois qu'est la sincérité.
Tout se farde à la Cour jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'ame extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;
Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils
ont.

CRESUS.

Et c'est, mon cher Esope, à quoi, s'il est pos-
sible,

Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné ?
Les Rois qui sur ma tête ont transmis la Couronne,
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne ;
Et ceux, après ma mort, qui me succederont,
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'apperçois, ou du moins je soupçonne
Qu'on encense la place autant que la personne ;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi ;
Et que le Trône enfin l'emporte sur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
Ne souffre dans ma Cour nul flateur qui l'infecte.
L'équité qui par-tout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître ;
Je t'en prie, en ami ; je te l'ordonne, en Maître.
Je suis jeune, & peut-être assez loin du tombeau ;
Mais que sert un long régne, à moins qu'il ne soit beau ?

De ton zéle pour moi, donne-moi tant de marques,
Que je ressemble un jour à ces fameux Monarques,
Qui pour veiller, défendre, & régir leurs Etats,
En sont également l'œil, l'esprit & le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

ESOPE.

Les Rois presque toujours y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vû plus couvert de lauriers!
Après avoir deux fois vû Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voisins, & fait trembler Athénes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquerant, un Roy peut être Auguste.
Pour aller à la gloire, il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faites de toutes parts
Dispenser la Justice & fleurir les beaux Arts;
Proteger votre Peuple autant qu'il vous révére,
C'est en être, Seigneur, le véritable Pere;

Et Pere de ſon Peuple eſt un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquerant.
Je vous parle, Seigneur, en ſerviteur fidéle.

CRESUS.

Eh! qui ſçait mieux que moi la grandeur de ton zéle?
Pourſuis. N'interromps point des avis ſi prudens:
Et des ſoins du dehors paſſe à ceux du dedans.
Examine ma Cour, & n'y ſouffre aucun vice:
Banniſ-en les abus: chaſſes-en l'injuſtice:
Ta bonté pour le Peuple a pris des ſoins ſi grands....

ESOPE.

Que le Peuple & la Cour, Seigneur, ſont différens!
Quoiqu'on nomme le Peuple un Monſtre à pluſieurs têtes,
Si les uns ſont groſſiers, les autres ſont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une ſeule parole eſt pour eux une Loi.
La Cour, en apparence, a bien plus de juſteſſe:
C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe:
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer;
Et ſur quelle parole oſe-t-on s'appuyer:
Tout rares qu'ils y ſont, les amis s'embarraſſent:

Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui
s'embraſſent :
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,
Mille vont à leur but par un autre chemin :
L'un qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite :
L'autre met ſon étude à vous donner des ſoins,
Quand il ſçait que vos yeux en ſeront les témoins :
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire :
Cet autre en plaiſantant devient ſexagenaire :
Et l'on arrive ainſi preſqu'en toutes les Cours
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être :
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu ſans qu'ils ſçachent pourquoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidéle tableau que tu me viens de faire :
Mais un trait important que tes ſoins ont omis,
Un Roy ne ſçait jamais s'il a de vrais amis.

De tant de Courtiſans, qui toujours ſur mes
traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des
graces,
Je ne puis diſtinguer au rang où je me voi
Ceux qui m'aiment pour eux ou qui m'aiment
pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour ſçavoir ſi l'on
m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir ſans Diadê-
me;
Et dans mon premier rang être enſuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes
amis.
Que ſçai-je qui me flate ou qui me rend juſtice?
Je ne dis pas un mot, que chacun n'applaudiſſe:
Et ſi l'on prevoyoit ce que je dois penſer,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zéle avec le véritable.

E S O P E.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fa-
ble.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois
Que lors que de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE & la Panthére.

FABLE.

PAR cent fameux exploits un Lion renommé
Ayant sçû d'un vieux Cerf, qu'il connoissoit fidéle,
Que souvent tels & tels dont il étoit charmé
Payoient ses bontés d'un faux zéle,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthére,
Apres à la curée, & qui sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guére.
» Mes Amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flater d'un espoir décevant,
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'Histoire.
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreur
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice
Dont lui-même avoit de l'horreur.
» Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
» Et sur-tout que ma gloire aille avant toute chose,

» Je n'ai rien de plus important.
» Ce que vous propoſez eſt juſte & néceſſaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire;
» Et rien ne le fut jamais tant.
» Penſez-y deux fois plûtôt qu'une,
Reprit doucement le Lion;
» Et ſi je vous ſuis cher, ayez ſoin de mon nom:
» Les Rois ont moins beſoin d'augmenter leur fortune,
» Que de voir croître leur renom.
» Seigneur, répond encore la bande inſatiable,
» Quelque deſſein que vous ayez,
» Pour rendre une choſe équitable,
» Il ſuffit que vous la vouliez.
» Dangereux Conſeillers, Adulateurs infâmes,
Dit le Lion terrible en élevant ſa voix;
» Je trouve de ſi baſſes ames
» Indignes d'approcher des Rois.
» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des foibles Agneaux & du Chevreuil timide
» Etes ſi juſtement l'effroi:
» C'eſt votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'eſt point la gloire du Roi.
D'un exil éternel ayant puni l'audace

De leurs conſeils pernicieux,
Il menaça de la même diſgrace
Les Animaux qui briguérent leur place,
S'ils ne la rempliſſoient pas mieux.

Une mémorable victoire
Que ſur trois Léopards il eut le même jour;
A l'éclat de ſa vie ajoûta moins de gloire
Que de s'être défait de ces peſtes de Cour.

Pour expliquer l'Enigme & dévoiler l'Emblême,
Croyez-vous qu'un Monarque auſſi grand que vous même
Ne fît pas une belle & louable action
D'imiter quelquefois l'adreſſe du Loin?
De ce trait d'équité plus que d'une Victoire
Vos ſujets dans leur cœur garderoient la memoire:
Et ceux qui ſont admis dans le Conſeil des Rois,
En donnant leur avis y penſeroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchiſe.
C'eſt une liberté que vous m'avez permiſe.
Je ne ſçai ce que c'eſt que de rien déguiſer.

CRESUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zéle,
Et par tant de raisons sûr que tu m'es fidéle,
Je confie à ta foi comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire, & ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

A moi, Seigneur?

CRESUS.

Sur qui puis-je jetter les yeux
Qui me soit plus fidéle, & qui me serve mieux?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi qui fuis le bien & qui hais les dépenses?
En quelle occasion les peux-tu dissiper?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper?
Pour contenter ton goût de diverses manieres
Te voit-on dépeupler les Airs & les Rivieres?
Et pour éterniser tes desseins fastueux
Encherir sur ton Maître en Palais somptueux?
Loin qu'un zéle si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,

Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix;
A ta fidelité tout entier je me livre.
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre;
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers
D'où viennent ses froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe; & qui soupçonne doute:
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le sçavoir.

SCENE IV.

ARSINOE, ESOPE, LAIS.

ARSINOE.

QUoi! le Seigneur Esope en croit donc être quitte,
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite;
Et son zéle se borne à me voir une fois
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois?

Quoique pour lui parler tout le monde l'assiége,
Mon Sexe & ma naissance ont quelque privilege.
Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ESOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois, n'est-il pas votre don?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage?

ARSINOE.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis estimés de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en suiviez aucun.

LAIS.

Il a raison, Madame; & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un Ami plus sincére.
Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOE.

Il me prenoit peut-être, en de méchantes heures;
Ou mes raisons, Lais, me sembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne ſçai ; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre au lieu qu'ils n'y
ſont pas ;
Vous ſeriez mariée, & contente.

ARSINOE.

Peut-être ;
Lorſque je le voudrai, ne le puis-je pas être ?

LAIS.

Oui, ſans doute, & choiſir dans le rang le plus
haut ;
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeuneſſe eſt, Madame, une ſaiſon bien chere ;
Et les momens qu'on perd ne ſe recouvrent guére.
Quelque beau petit Prince, au Trône deſtiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né ;
Et c'eſt pour un Etat un bien ſi néceſſaire,
Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à
faire.

ARSINOE.

Ces plauſibles raiſons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un Epoux qui m'aime & qui me
plaiſe,
Que le Trône d'Argos & que celui d'Epheſe.

Sans en sçavoir la cause un mouvement secret
Me fait de ma Patrie éloigner à regret.
Il me semble qu'ailleurs je serai transplantée.

ESOPE.

Vous, Madame? Par-tout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir;
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie;
Et de tous vos pareils le Trône est la Patrie.
Vous seriez Etrangére en un degré plus bas.

LAIS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas:
Pour monter sur un Trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste. Crésus est d'un si haut mérite.....

ARSINOE.

Lais!

LAIS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand Roy vous plût?
C'est un Prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire;
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le Roy d'Argos est laid; Celui d'Ephése est vieux:

Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune & beau, vous êtes jeune & belle :
Et vous seriez un couple à servir de modéle.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOE.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

LAIS.

Quand je puis obliger ma joye est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'appas,
Cet Hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous & lui qui vous vaille ?

ESOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille ;
Madame, obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hazarder :
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois Rois !
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des Beautés difficiles,
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles :

Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HE'RON ET LES POISSONS.

FABLE.

IL me ſemble avoir lû dans beaucoup de Volumes
Que lors qu'on veut trop prendre, on eſt ſoi-même pris.
Un Héron glorieux de voir que de ſes plumes
On faiſoit pour les Rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la Perche & la Truite,
Aucun autre Mets qui lui plût:
Brochet, Carpe, Tanche, & la ſuite
Etoient pour ſon goſier des Poiſſons de rebut.
Un jour d'Eté dès les quatre heures
Que le poiſſon rentre en ſes trous,
Les plus jolis Brochets, les Carpes les meilleures,
A ſa diſcrétion ſe livroient preſque tous;
Mais ce n'eſt pas là ce qu'il cherche:
N'ayânt pas ſi matin l'appetit bien ouvert,
Et ne voyant Truite ni Perche,

Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent ; huit ; & son appetit s'ouvre ;
Alors dans la Riviere il fait divers plongeons :
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une Ecrevisse & deux Goujons.
Pour un Oiseau si vain, une si mince proye
Loin de le contenter redoubla son dédain.
Cependant le temps passe, & durant qu'il tournoye,
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit ? Le Héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau Poisson,
Sur le Midi fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne vous expose rien qui tous les jours n'arrive ;
Des Amans les mieux faits & les plus vertueux,
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux :
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des Amans un si long examen,
Il faut aller au but, & le but est l'Hymen.

L'âge que vous avez eſt le temps où l'on charme.
Penſez-y.

ARSINOE.

Franchement, votre Héron m'allarme:
Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au ſort du Limaçon.
Plus j'entens vos raiſons, plus je les trouve bonnes.
Il eſt beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je ſuivrai vos avis.

LAIS.

Le plutôt vaut le mieux.
Une plante ſtérile eſt maudite des Dieux.
Qu'eſt-ce qu'une Princeſſe & vertueuſe & belle
Peut faire de meilleur qu'une Fille comme elle,
Qui ſuive ſon exemple & qui puiſſe à ſon tour
Pour un futur Monarque en mettre un autre au jour?
On ne peut du beau temps faire un trop bon uſage.

ARSINOE.

Je ne l'écoute pas: Elle eſt folle.

ESOPE.

Elle eſt ſage:
Et raiſonne ſi bien ſur ce que nous diſons,

Que j'entre avec plaiſir dans toutes ſes raiſons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive,
C'eſt offenſer les Dieux de demeurer oiſive.
Et chacun dans l'Automne a des remords cuiſans
D'avoir en bagatelle employé le Printems.
Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop ſincere.

ARSINOE.

Eſt-il une vertu qui ſoit plus néceſſaire?
Plût au Ciel qu'à la Cour chacun vous reſſemblât,
Et que ce fut ainſi que le monde y parlât!
Je vous trouve ſi juſte en tout ce que vous faites,
(Vertu ſublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laiſſe le ſoin de choiſir mon Epoux.
A ce que vous ferez je ſuis prête à ſouſcrire.
Après cette aſſurance, adieu; je me retire.
Songez à votre Fable en faiſant un tel choix.

ESOPE.

Oui, Madame: & de plus à ce que je vous dois.

LAIS *à Eſope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne ſois ſi belle,

Auſſi ne ſuis-je pas ſi difficile qu'elle.
En lui cherchant ſon fait ſi vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ESOPE.

Fort bien.

SCENE V.

PLEXIPE, ESOPE.

PLEXIPE.

Ah, Monſieur, que de joye après ſix mois d'abſence
Dans les murs de Sardis cauſe votre préſence !
Chacun faiſant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aſpiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus adorateur ſincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révére ;
Pour vous en aſſurer, j'ai ſaiſi ce moment.

ESOPE.

Je ſuis bien redevable à votre empreſſement.
A quoi dans vos deſſeins puis-je vous être utile ?

PLEXIPE.

Que l'on eſt médiſant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ESOPE.

Comment ? à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous aſſuré qu'aucun ne nous entende ?

ESOPE.

Que de précaution votre ſecret demande !
Le bonheur de Créſus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un....

PLEXIPE.

En votre abſence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai penſé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal ſans médire,
Je vous l'apprens.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens.
Et comme apparemment aucun ne les ſoupçonne,
Ce ſont....

ESOPE.

Gardez-vous bien de me nommer perſonne.
Peut-être foible & prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point ſçavoir qui ſont ceux qui médiſent ;
Mais je veux, ſi je puis, que leurs plaintes m'inſtruiſent ;
Qu'ils me rendent ſervice en croyant m'outrager,
Et que leur médiſance aide à me corriger.
Dites-moi ſur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des diſcours, & ſans ordre, & ſans ſuite....
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux....
Je ſçai confuſément qu'on médiſoit de vous.
Je ne ſçai rien de plus dont je vous puiſſe inſtruire.

ESOPE.

Si vous ne ſçavez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du ſoupçon ?
Croyez-vous ne manquer que de memoire ?

PLEXIPE.

Eh! non.
Je ſuis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE de mauvais débit.

FABLE.

APOLLON & Mercure étant brouillés là-haut
Ne ſçavoient ici-bas où donner de la tête:
Ils n'avoient point d'argent, & c'eſt un grand défaut:
Jamais de l'indigence on n'a chommé la fête.
» Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle?
Faire des tours de main auſſi prompts que ſubtils
Eſt un Art où Mercure excelle:
Mais il craignoit les Algouazils,
Et s'il ſe rencontroit ſous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils

De la Justice criminelle.
L'ingenieuse pauvreté
Qui pour vivre de rien, réve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable Commerce :
Mais comment? Ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire;
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la memoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du Peuple & de la Chalandise,
Chacun dans un écriteau
Etala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la Foire il attire la foule:
Le Monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le Marchand de mémoire en fournit la Contrée;
Mais le Marchand d'esprit à peine fut-il vû;
Il vendoit une Denrée
Dont le plus Idiot croit être assez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle;
»Messieurs, dit-il, Messieurs, tournez ici vos pas;

» De quoi la mémoire ſert-elle
» Quand l'eſprit, par malheur, ne l'accompagne pas ?
Il eut beau faire & beau dire,
Beau ſe plaindre & fulminer,
Apollon avec ſa Lyre
S'en alla ſans étrener.

Il n'eſt pas mal aiſé de croire
Que de ſa Marchandiſe, il n'eut point de debit;
On dit à tout moment, qu'on n'a point de mémoire;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'eſprit.

Si l'on tenoit encore une pareille Foire,
Vous iriez à grand pas vous fournir de mémoire:
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrit,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'eſprit.
Eſt-ce en avoir une once & le mettre en uſage,
Que de faire à la Cour un ſi bas Perſonnage?
Ceux dont vous obſervez les diſcours & les pas,
Ou ſont vos ennemis, ou bien ne le ſont pas:
S'ils ſont vos ennemis, la paſſion vous guide;

Si ce ſont vos Amis, c'eſt leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui,
Eſt d'être l'eſpion des paroles d'autrui.
Plus ſincere que vous je dis ce que je penſe.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zéle une autre récompenſe.

ESOPE.

Quand j'aurois un Tréſor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire & l'oublirriez demain.
C'eſt perdre ſes bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DANS votre appartement Rhodope va ſe rendre.
Elle m'envoye ici vous le faire ſçavoir.

ESOPE *à Pléxipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre eſpoir.
Faſſent les Médiſans tout ce qu'ils pourront faire ;

Je sçai par quel moyen on les force à se taire ;
Et pour me venger d'eux je vais vivre si bien,
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ESOPE, RHODOPE.

ESOPE.

VOus me suivez en vain. Souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le Conseil s'assemble.
Et je ne prétens pas qu'on nous y trouve ensemble.
J'ai mes raisons.

RHODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi

Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roy dans un moment vient ici.

RHODOPE.

Qu'il y vienne;
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'éblouir pas vos trompeurs appas,
Tout difforme & hideux que vous paroisse Esope,
Ne vous en flatez pas, infidelle Rhodope,
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu:
Je vous abuserois, si je vous l'avois tû:
Honteux d'avoir vecu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sçai point de terme à pouvoir l'exprimer.

RHODOPE.

Vous me haissez trop, pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non; Vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RHODOPE.

Vos remords ſeront vains ſi nous faiſons divorce ;
Penſez-y bien, de grace, avant d'en venir là ;
Et ſi vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée :
Je ſuis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
J'en jure ....

ESOPE.

Epargnez-vous des ſermens ſuperflus :
Vous étiez vertueuſe, & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou ſix mois qu'a duré mon abſence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence ;
Et les honteux attraits qui vous ſont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu ſont tous défigurés.

RHODOPE.

Si c'eſt là mon portrait, & que je lui reſſemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal enſemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces ſoupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai ſçû vous le dire,
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire ;
Et par-tout où je vais les Filles que je voi,
A peu près de même âge ont même goût que moi.

C'eſt de vous que je tiens qu'une Fille aviſée
Doit avoir un air libre, une maniere aiſée;
Et qu'il n'eſt preſque rien dont on ne vienne à bout
Lors qu'avec bienſéance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous ? Je ſuis votre doctrine.
Veut-on rire ? Je ris. Badiner ? Je badine.
Mais dans tous les plaiſirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'eſt qu'amuſement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah! Rhodope, Rhodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui ſans tendreſſe auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raiſons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me ſouviens point de vous avoir inſtruite
A vivre ſans égards, ſans pudeur, ſans conduite:
Mais je me ſouviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris;
Qu'un air libre, enjoué, ſiéroit bien à votre âge;
Mais, Rhodope, un air libre eſt-ce un libertinage?

Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris,
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits?
Si d'un remords au moins vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette Fable:
Et voyez à quel point on doit être confus,
D'avoir eu de l'honneur & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ASNE.

FABLE.

L'Asne d'un Jardinier fleuriste
Ayant pour le Marché des Paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs
Une foule de Gens le suivoit à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin;
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre:
Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
» Ne t'en étonne pas lui dit le Jardinier;
» Ces effets differens ont differentes causes:
» Ce matin tu portois des Roses,
» Ce soir tu portes du fumier:

» Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur.
Tant on devient effroyable
Quand on perd sa bonne odeur!

Vous reconnoissez-vous, Rhodope, en cette Fable?

RHODOPE.

Non. L'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'Asne du matin;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses
D'une aussi bonne odeur que les Paniers de Roses;
Mais on ne m'a point vûe, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse, & coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce & la vertu chagrine:
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remors
Je ne prends aucun soin de sauver le dehors.
Il est vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames
Dont le cœur est encore susceptible de flammes,

Faciles à remplir les desirs d'un Amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment ;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces Femmes de bien qui le sont à huis-clos :
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence ;
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

ESOPE.

Que vous avez, traîtresse & d'esprit & d'appas !
Quand le Ciel vous forma sur un si beau modéle ;
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle !
Il vous a dénié le plus grand bien de tous :
Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompé-je ? Etes vous fidelle à votre gloire ?
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire :
Vous aurez peu de peine à me persuader ;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider ;
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RHODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse ?
Combien d'injures....

ESOPE.

Trop pour d'innocens appas.
Trop peu, si j'ai raison & qu'ils ne le soient pas.
Mais, adieu, le Roy vient. Retirez-vous de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est temps encor, faites que votre Epoux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande
Toute l'intégrité que l'Hymen vous demande.



SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRESUS.

ASSEYEZ-VOUS.

ESOPE.

Seigneur, je ne ſuis pas d'un Sang....

CRESUS.

Ton mérite y ſupplée, & vaut le plus haut rang.
Aſſis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes ſujets de leur Roy ſouhaitent l'Hymenée ;
Et tous contens de moi, comme je le ſuis d'eux,
S'ils me voyoient un Fils s'eſtimeroient heureux.
Cotis, Pere d'Argie, épuiſé par les guerres,
Qui fatiguent ſon Peuple & déſolent ſes terres,
Pour nous unir enſemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir ſa Fille, & demander la Paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à ſa Fille :
Mais en vain à mes yeux cette Courronne brille.
Arſinoé, ſoumiſe à tout ce que je veux,

A trouvé le ſecret de s'attirer mes vœux:
En s'aſſujettiſſant à mon pouvoir ſuprême,
Elle m'a d'un coup d'œil aſſujetti moi-même.
Le Trône de Phrygie à mon Trône étant joint,
Sans doute ma puiſſance iroit au plus haut point;
Pour balancer mon choix cette raiſon eſt forte:
Mais enfin ſur mon cœur Arſinoé l'emporte;
Et j'attens de vos ſoins une déciſion
En faveur de l'Amour ou de l'Ambition.
Parlez-moi librement, & qu'un pur zéle éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere eſt un peu délicate.
Vous aimez. Il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix & flater votre amour.
Une ſi vertueuſe & ſi belle Princeſſe
D'un Monarque ſi grand mérite la tendreſſe:
Mais les raiſons d'Etat qui par d'auſteres loix
Sont toujours les raiſons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur ſincere,
Qu'à l'Hymen d'un grand Roy l'Amour n'aſſiſte guere;
Que ſes plus dignes ſoins ſont ceux de ſa Grandeur;
Et qu'il doit à ſa gloire immoler ſon ardeur.

Arsinoé pour dot à des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchans qu'ils émeuvent, désarment;
Mais des yeux si charmans & des attraits si doux,
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'Hymen rallentissent les flammes:
Et la vertu des Grands n'est pas d'aimer leurs Femmes.
Quelque appas que pour vous ait un Amour naissant,
Seigneur, une Couronne en est un plus puissant:
En devenant l'Epoux de la Princesse Argie,
A de vastes Etats vous joignez la Phrygie:
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Q'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler.

TRASIBULE.

J'ose ajoûter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene,
Que c'est de vos Sujets rendre l'attente vaine;
Et que las de la Guerre & des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la Paix.
Quoique par vos exploits on ait vû la Phrygie

Du sang de ses enfans assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux & les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespere:
Tel embrasse son Fils, qui regrette son Frere;
Et la Guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de Lauriers qui ne coûtent des
pleurs.
Ceux qu'éleve le Ciel aux Dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne le sont pas d'eux-
mêmes;
Et lors que de l'Hymen ils subissent les Loix,
C'est à la Politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fut-elle encore plus belle,
La Phrygie & la Paix ont plus de charmes qu'el-
le.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainsi.
Voilà mon sentiment.

CRESUS, *à Esope.*

Et le tien?

ESOPE.

Le voici.

Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un Hymen politique.

LE

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

Un jeune Coq des mieux hupés
En rôdant par son voisinage,
D'une jeune Poulette aussi belle que sage
Eut les yeux & le cœur également frapés.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle:
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessez;
Et tous deux pénétrés de la même tendresse,
Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse;
Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs sévéres Parens autrement en ordonnent.
Le Pere du Coq le contraint
A quitter sa chere Poulette:
En vain de sa rigueur il gémit & se plaint,

Il faut qu'il obéiſſe ou qu'il faſſe retraite.
D'abord, il va percher ſur le toît le plus haut
De la plus déſerte Cabane,
Mais faute d'aliment il lui fallut bientôt
Epouſer, en peſtant, une Poule Faiſanne;
Ces Epoux dès le premier jour
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés ſans amour,
Se traitérent ſans complaiſance.
Outre qu'ils négligeoient le ſoin
De ſe dire des yeux quelque choſe de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
Sa Faiſanne eût juré que c'étoient des murmures:
Quand la Faiſanne l'appelloit,
Il croyoit ouir des injures.
En un mot leur deſtin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre enſemble
L'Amour ait ſoin d'unir ce que l'Hymen aſſemble:
Il eſt ſûr qu'on s'entend bien mieux.



Qu'à vos desirs, Seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le Roy le plus heureux du monde ?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
Les differentes mœurs, le different langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage ;
Et sur celui des Rois c'est faire un attentat,
Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le Peuple & le Roy de Phrygie,
Accordez lui la Paix sans épouser Argie.
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis :
Vos Etats seroient joints, & vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite ,
Que le bonheur du Coq s'il eût eu sa Poulette:
Sans cesse de l'Hymen il se seroit loué ,
Comme fera Crésus avec Arsinoé ;
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRESUS.

Que tu me touches bien par où se suis sensible !
Pressé par tes raisons je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le Trône où je me sieds ;

Et lui faire sçavoir par un récit fidéle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

CRESUS à nos conseils préfere vos avis ;
Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis :
Il ne sçauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel Ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime ?
Vous le servez si bien, que d'un commun aveu,
Quoiqu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrace,
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place ?
Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proye aux lâchetez :
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal;
Faiſant tout ſon bonheur de traverſer le vôtre;
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelqu'autre:
Un eſprit inégal, un diſcernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un ſeul mot dire tous ſes défauts.
Créſus avec raiſon l'extermine & l'aſſomme:
Il n'eſt pas ſur la terre un plus mal-honnête homme:
A vous en défier vous avez interêt.
Il eſt fourbe, méchant....

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaiſir de vous dire une Fable,
Sur le coup imprévû dont la rigueur l'accable?
Sa peinture & la vôtre y ſont en racourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie auſſi.
J'en conçois par avance une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez-pas un mot. Tout en eſt profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

PRES de Lesbos fut jadis un Figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde ;
Planté ſur le bord d'un Vivier,
Il ſe lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les Oiſeaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous ſous ſon épais feuillage,
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur Amour,
Et béniſſoient ſon ombrage.
Mais comme dans le monde il n'eſt rien de certain,
Et que c'eſt une Mer qui n'eſt point ſans naufrage ;
Après un temps calme & ſerein
Il ſurvint toup à coup un furieux orage.
Les Vents en un moment agitérent les Airs ;
Il ſembloit que la pluye inonderoit la terre:

Enfin après beaucoup d'Eclairs
Le Figuier malheureux fut frapé du Tonnerre.
Les Oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le Hameau prochain vont chercher un asyle :
Et l'orage passé, chacun d'eux s'entresuit
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'Arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un Milan, un Autour,
Qui l'insultérent tour à tour ;
Et pour ne le point voir à l'instant disparurent.
» Suivez-nous & vous ferez bien,
Dirent-ils aux Oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
» Ce Figuier désormais au rang des misérables
» Ne peut plus nous servir à rien.
» Pour moi, dit une Tourterelle,
Connue aux environs pour un Oiseau d'honneur,
» Je prétens partager sa fortune cruelle,

» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur ;
» Il m'a tant fait de bien, reprit une Colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours ;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours
» Dans quelque disgrace qu'il tombe.
» Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
Ajoûta tendrement un Rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits, & forcer les méchans
» A revenir un jour lui demander asyle !
Combien au Tableau qui paroît
En voit-on qui sont tout semblables ?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour ;
Vous êtes, vous & lui, le Milan & l'Autour,
Qui voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouvérent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié :
Votre infidéle cœur qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,

Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour
vous ?
Iphis...... Mais je me trompe ou c'eſt lui qui
s'approche.
Adieu : De ſa preſence évitez le reproche.
Son faux diſcernement ſe connoît aſſez bien,
Puiſqu'il s'eſt pû réſoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

IPHIS.

JAMAIS vit-on diſgrace & plus prompte & plus forte ?
Que mon ſort, cher Tirrene, eſt cruel !

TIRRENE.

Que m'importe ?

IPHIS.

Qu'entens-je ? Traſibule aura plus de bonté.

TRASIBULE.

Votre ſort, quel qu'il ſoit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juſte Ciel ! Traſibule & Tirrene me fuyent !
Que d'affronts, à la Cour les malheureux eſſuyent !

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

MONSIEUR, je viens ici par un ordre du Roi
Dépoſer mon crédit, ma faveur, mon emploi ;
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Créſus dûſſai-je m'expoſer,
J'aime mieux le ſouffrir que de vous en cauſer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du Roy ce que je puis pour vous ?

IPHIS.

Reſpect, zéle, remords, tout aigrit ſon courroux.

Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colere est aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement:
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me servir vous déplairiez au Roi.

ESOPE.

Eh! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chute si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute:
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui sans raison me le suis attiré:
De ma témérité je reçois le salaire.

ESOPE.

Crésus est trop bon Roy pour garder sa colere.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois?

Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de Maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscretion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roy, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du Grand-Homme:
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
» Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
» Lors qu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,
» Je reprens mes bontés & ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
» Puisqu'après avoir bû je rends si bien justice.

» Retirez-vous.

ESOPE.

Hé quoi ? Pour un vieux Courtisan,
Vous même de vos maux vous êtes l'artisan ?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins & bien d'autres mesures.
C'est un sentier étroit qui de chaque côté
Présente un précipice à la sincerité.
Les Rois & les flateurs étant de même date
Il n'est dans l'Univers aucun Roy qu'on ne flate,
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art.
Il faut plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, & non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du Roy que pour vous je ne fasse:
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,

Qu'euſſions-nous l'un & l'autre encor plus de
pouvoir,
Nous ſommes des jettons que le Roy fait valoir :
Comme ſouverain Maître, à qui tout eſt facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille ;
Et ſuivant que ſon choix nous poſte mal ou
bien,
Nous ſommes quelque choſe, ou nous ne ſommes rien :
Sur-tout, ſouvenez-vous dans tout ce que vous
faites
De n'abuſer jamais de la place où vous êtes :
La Fortune en aveugle ouvre, ou ferme la main,
Et puiſſant aujourd'hui, l'on ne l'eſt pas demain.
Pour vous rendre ſenſible aux raiſons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajoûter la Morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

UN grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui ſembloit ſi jolie,
Qu'il l'aimoit à la folie ;

A ce qu'elle vouloit, on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable,
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table :
» Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux.
» Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que donnant l'essor à mon zéle
» Je saute quelquefois sur vous ?
Pour laisser un champ libre à ses badineries
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flatée, applaudie,
Qu'elle eût tort, ou qu'elle eût raison,
La Guenon un peu trop hardie
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour son Maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin en le baisant
Elle arracha la moustache
D'un Maître si bienfaisant.
» Ah ! Perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître ;
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt :

» Dans un moment tu sçauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son Maître.

Elle eut beau de son crime étaler les remors,
Et pour rentrer en grace employer les prieres :
Après vingt coups d'étrivieres
Elle fut mise dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.
Tel est auprès des Rois où la Grandeur entête,
Le sort des Favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette Fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire :
Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus & faire mon devoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, GARDES.

CRESUS.

ESope ne ſuit pas ?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRESUS.

Qu'on l'appelle ;
Quel Miniſtre à ſon Roy fut jamais plus fidéle ?
Quelque prix de ſes ſoins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laiſſez-nous.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

Mon aſpect t'embarraſſe ;
De l'indiſcret Iphis tu demandes la grace.
Je ſçai que la clémence eſt la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris aſſez de fois.
Mais après les bienfaits dont il m'eſt redevable,
L'injure qu'il m'a faite eſt-elle pardonnable ;
Et ſans te prévenir, ſi tu veux y penſer,
Puis-je lui faire grace, & peux-tu m'en preſ-
ſer ?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette
grace,
Par de vaines raiſons excuſer ſon audace :
Je vous l'ai déja dit, c'eſt avec équité
Que vous l'avez puni de ſa témérité.
Mais quand votre juſtice a ce qu'elle ſouhaite,

Votre bonté, Seigneur, eſt-elle ſatisfaite ?
Le trouble où je vous vois, me fait connoître aſſez
Que vous pardonnez mieux que vous ne puniſſez ;
Quel plaiſir ont les Rois de pouvoir faire grace !

CRESUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
Puis-je lui pardonner ſans la lui rendre ?

ESOPE.

Non.
Je remets en vos mains un ſi précieux don.
Plus on eſt élevé, plus on cauſe d'ombrage.
Un Vaiſſeau trop chargé n'eſt pas loin du naufrage,
Au lieu qu'il vogue à l'aiſe & ne craint nul aſſaut
Quand il n'a juſtement que le poids qu'il lui faut.
» Les bienfaits exceſſifs font ſouvent qu'on raiſonne
» Contre qui les reçoit, & contre qui les donne.
» Et ſi j'oſois, Seigneur, prendre la liberté
» De donner tout ſon luſtre à cette vérité,
» Je vous rapporterois un petit trait d'hiſtoire,

» Digne qu'un grand Monarque en garde la mémoire.
» Peut-être à ce ſujet quadre-t-il aſſez bien.

CRESUS.

» Parle. J'écoute tout d'un zéle égal au tien.

ESOPE.

» En Eté que la pluye eſt chaude & paſſagere,
» Un des Rois vos Ayeux chaſſant avec ſa Cour,
» Vit pleuvoir dans une Riviere,
» Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
» Comme il en témoignoit une ſurpriſe extrême;
» Seigneur, dit à ce Prince un de ſes Courtiſans,
» Voilà comme ſont vos preſens :
» C'eſt de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux, ſur qui tous les jours vous verſez vos bienfaits,
» Semblent être accablés ſous ce précieux faix :
» Ils en ſont ſi chargés, qu'ils n'en ſçavent que faire :
» Pendant que tant de malheureux,

» A qui votre bonté feroit fi néceſſaire,
» Avec un zéle égal n'attirent rien fur eux.
» J'ai tort, lui dit le Roy, d'en uſer de la ſorte:
» Cet avis eſt utile, & je veux m'en ſervir.
» Vers qui que ce puiſſe être où mon penchant m'emporte,
» Je veux les contenter, & non les aſſouvir.
» En ſuivant des conſeils auſſi bons que les vôtres,
» Mes bienfaits partagés deviendront plus communs.
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres.
» Seigneur, vos ſentimens ſont conformes aux ſiens:
» Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
» Par des ſoins prévenans votre ame bienfaiſante
» En répand ſur un ſeul de quoi ſuffire à trente:
» Et ce qu'un ſeul obtient répandu ſur chacun,
» Vous feriez trente heureux, & vous n'en faites qu'un,
» Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,

» Ne prend plus aucun gout à ceux que vous lui faites.
» Par exemple, Seigneur, trente braves guerriers,
» Qu'on a vûs de leur ſang arroſer vos Lauriers,
» Au ſentier de la gloire encor prêts à vous ſuivre,
» D'un ſeul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
» Par vos ordres exprès je vous parle ſans fard.
» Vous le voulez.

CRESUS.

» Pourquoi t'ai-je connu ſi tard?
» Qu'un Monarque eſt heureux, quand un ami fidéle
» Joint un ſi grand reſpect avec un ſi grand zéle!
» Mais l'inſolent Iphis avec un ton brutal....

ESOPE.

» Peut-être à ſa maniere a-t-il un zéle égal.
» Il n'eſt pas à la Cour le premier qui s'oublie,
» Et qui devienne ſage après une folie.
Combien en a-t-on vû de toutes qualités,
Qui pendant leur jeuneſſe imprudens, emportés,

Dans un âge plus mûr dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, Seigneur, de ſignalés ſervices ?
Rendez-lui vos bontés : Senſible à ce bienfait
Il vous rendra ſervice encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel à ce propos me ſuggere une Fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable :
Pour fléchir votre cœur c'eſt mon dernier moyen :
Ce que je vous demande eſt de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien ſi ma Fable eſt frivole.

CRESUS.

J'écoute ; ſouviens-toi de me tenir parole.

ESOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

Un Lion endormi s'éveillant en ſurſaut
Rencontre un Rat ſous ſa pate ;
Comme un Lion eſt fier & qu'il a le ſang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.

Pour appaiſer ſon courroux,
Le Rat que la crainte glace,
Se proſterne à ſes genoux
Et d'un ton ſuppliant lui demande ſa grace.
» L'intervalle eſt ſi grand, dit-il, de vous à moi,
» Qu'en me faiſant périr vous auriez peu de gloire;
» Et la clemence d'un Roi
» Eterniſe ſa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conſerver la vie,
» La prodiguer par-tout pour votre Majeſté
» Sera ma plus forte envie.
Le Lion généreux mettant la griffe bas,
Senſible à cette requête
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En pourſuivant une proye
Trois ou quatre jours après,
Le Lion pris en des Rets,
Pour s'en débarraſſer ne trouve aucune voye.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre ſa chaîne;
Mais

Mais plus il y prend de peine
Plus il en ſerre les nœuds.
De chaque animal qui paſſe,
En vain dans ce péril il attend du ſecours :
Quand le Deſtin nous menace
Nos meilleurs Amis ſont ſourds.
Le Rat ſeul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel uſage il lui peut être utile,
Et ſans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec ſoin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail eſt le nœud Gordien :
Et par bonheur tout ſuccéde ſi bien,
Tant de fortune à ſon zéle s'accorde,
Que du Lion captif il briſe le lien,
Pour le récompenſer de ſa miſéricorde.

Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux ſoyez toujours propices.

Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.



Hé bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucez ?
Vous ne répondez rien !

CRESUS.

C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse :
Je dois, Roy comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'apprehende plus rien ;
Puisqu'il est ton Ami je veux être le sien.

ESOPE.

Seigneur ! . . .

CRESUS.

Je te défens d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand trop long-temps attendu
Par celui qui le fait est toujours trop vendu ;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.

» Fais moi, je t'en conjure, un plaiſir à ton tour.
» Iphicrate, autrefois l'ornement de la Cour,
» Qui ſe fait eſtimer de tous ceux qui le voyent,
» Va te rendre viſite, & les Dieux te l'envoyent.
» Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru :
» Mais apprens ſe foibleſſe, il n'a jamais rien cru.
» C'eſt le cœur le mieux fait que le Ciel ait vû naître ;
» L'ami le plus ardent que l'on puiſſe connoître ;
» Généreux, magnifique, affable, officieux ;
» Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux Dieux.
» Il vient ; de ſon erreur fais-lui voir l'injuſtice.
» Je l'aime ; & c'eſt à moi que tu rendras ſervice.



SCENE III.

IPHICRATE, ESOPE.

IPHICRATE.

» MONSIEUR, de vos vertus le bruit s'étend si loin
» Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
» Après un long service en differentes guerres,
» Relegué par la Paix dans une de mes Terres,
» Où sans ambition, sans amour, sans desir,
» Je préfere l'étude à tout autre plaisir ;
» Tout ce que j'ai d'amis qui m'y rendent visite
» M'ont tant parlé de vous & de votre mérite,
» Qu'ayant vû ce matin qu'il faisoit un beau jour,
» J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour :
» Et je suis si content d'avoir cet avantage,
» Que mon plaisir paroit jusques sur mon visage.

ESOPE.

» Si vous en exceptez la rareté du fait.
» J'ignore quel plaisir ma figure vous fait ;
» Pour me bien définir je ne sçai point de phrase.

IPHICRATE.

» Je viens pour la Liqueur, & non pas pour le Vase ;
» Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui ;
» Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui :
» Et je croirois lui faire une injustice extrême
» Si je ne le voyois par son mérite même.

ESOPE.

» Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
» Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux ?

IPHICRATE.

» Des Dieux ? bon !

ESOPE.

» Comment bon ?

IPHICRATE.

» Eh quoi ! vous qu'on renomme,

» Vous avez la foibleſſe & l'erreur d'un autre homme !
» Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux ?

ESOPE.

» Avant que vous & moi nous nous expliquions mieux,
» Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être ?

IPHICRATE.

» On me nomme Iphicrate : & vous m'allez connoître ;
» Je ne ſçai ici-bas d'autre felicité
» Que dans une flateuſe & douce volupté.
» Non dans la volupté dont le peuple s'entête ;
» Qu'on évite avec ſoin pour peu qu'on ſoit honnête :
» Et qui pour des plaiſirs peu durables & faux,
» Cauſe preſque toujours de véritables maux.
» J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
» Ne ſe reprocher rien & vivre en honnête homme :
» Appuyer l'innocent contre l'iniquité :
» Briller moins par l'eſprit que par la probité :

» Du mérite opprimé réparer l'injuſtice :
» Ne ſouhaiter du bien que pour rendre ſervice :
» Etre acceſſible à tous par ſon humanité :
» Non ; rien n'eſt comparable à cette volupté.

ESOPE.

» Votre plaiſir eſt grand, je n'en fais point de doute,
» A ſuivre une ſi juſte & ſi charmante route.
» Je ne vous céle point que je ſuis enchanté
» De cette délicate & pure volupté ;
» Je rends graces aux Dieux....

IPHICRATE.

Eh quoi ! les Dieux encore ?
» Laiſſez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore ;
» Peut-on être ſi foible avec tant de raiſon ?

ESOPE.

» Vous ne croyez donc pas qu'il ſoit des Dieux ?

IPHICRATE.

Moi ? non.
» Et vous ne le croyez non plus que moi, je penſe.

ESOPE.

» Vous le conjecturez avec peu d'apparence.

» Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?

IPHICRATE.

» Moi ?
» Sur quoi vous fondez-vous pour en croire ?

ESOPE.

» Sur quoi?
» J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre,

IPHICRATE.

» Il est vrai ; mais qui marche à tâtons & dans l'ombre ;
» Qui bronche à chaque pas ; chancelle à chaque point ;
» Et qui les craint si peu, que c'est n'en croire point.
» Les Dieux doivent leur être aux foiblesses des hommes.

ESOPE.

» Ne convenez-vous pas que vous & moi nous sommes ?

IPHICRATE.

» Sans doute.

ESOPE.

» Croyez-vous que nous venions de rien ?

» Mon pere avoit ſon pere, & ſon pere le ſien :
» Et que nous parcourions mes ayeux ou les vôtres,
» Il en faut un premier d'où ſoient venus les autres.
» Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
» Hé qui donc, je vous prie, à fait ce premier là ?
» Voilà ſur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

» Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ESOPE.

» Peut-il être éternel & ſujet au trépas ?
» Il commence & finit, vous ne l'ignorez pas :
» Tout être dépendant vient d'un être ſuprême ;
» Et ce que nous voyons ne s'eſt point fait ſoi-même.
» Jettez les yeux par-tout, l'air, la terre, les eaux,
» Le Ciel où jour & nuit brillent des Feux ſi beaux,
» L'ordre toujours égal des Saiſons, des Planettes,
» Prouve par quelles mains elles ont été faites,

» Vous qui paroiſſez être homme ferme, eſprit fort,
» Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort;
» Si par quelque accident, maladie ou bleſſure,
» Dans une heure au plus tard votre mort étoit ſûre,
» Penſeriez-vous des Dieux ce que vous en penſez ?
» Et pour n'y croire pas ſeriez-vous ferme aſſez ?
» Parlez de bonne foi, ſur le fait que je poſe.

IPHICRATE.

» Si je devois mourir dans une heure ?

ESOPE.

» Oui.

IPHICRATE.

» La choſe
» Eſt un peu délicate & je ne ſçai pas bien....

ESOPE.

» Croiriez-vous quelque choſe, ou ne croiriez-vous rien ?
» Vous, & tous vos pareils, qui ſemblez intrépides,
» A l'aſpect de la mort vous êtes ſi timides,

» Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
» Mille de cris perçans importunent les Dieux :
» S'il vous falloit mourir que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

» Peut-être
» Que mon cœur combattu par la peur du non-être ....

ESOPE.

» Eh ! Monsieur le non-être est ce qu'on craint le moins :
» La peur d'être toujours cause bien d'autres soins :
» Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
» Mais sans nous écarter, répondez-moi, de grace.
» Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard,
» Que croiriez-vous ? Parlez sans énigme & sans fard.

IPHICRATE.

» Sans énigme & sans fard ! Je ne suis pas un homme
» Qui par le nom d'Athée aime qu'on me renomme.

» Je ne dispute point pour vouloir disputer,
» Je cherche à m'éclaircir & non pas à douter.
» Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
» A flotter dans le trouble, & dans l'incertitude;
» Et chagrin contre moi d'avoir ainsi vêcu,
» Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
» J'ai vû la mort de près dans plus d'une bataille;
» Je l'ai vûe à l'Assaut de plus d'une muraille;
» Sans que dans ce péril elle ait pû m'inspirer,
» Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
» Peut-être ma carriere approchant de son terme,
» Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme;
» Et que si dans une heure au plus tard je mourois,
» Plus juste, ou plus craintif, je les implorerois.
» Eh! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure!

ESOPE.

» Votre raison alors sera-t-elle meilleure!
» Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez?
» Scaurez-vous sur ce point plus que vous ne sçavez?

» Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre homme ?
» Pouvez-vous ne rien croire, & dormir d'un bon somme ?
» De la vie à la mort il s'agit d'un instant.
» Et que peut-on risquer qui soit plus important ?
» Qui dit Dieux, dit Vengeurs ; & leur foudre.....

IPHICRATE.

Au contraire ;
» Qui dit Dieux, dit clemens : un remords bien sincere,
» Arrête en expirant leur foudre prête à choir.

ESOPE.

» Hé ! Ce remords sincere est-on sûr de l'avoir ?
» Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
» Le repentir est foible autant que le malade.
» Je vais non vous prouver, mais vous faire entrevoir
» Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir ;
» Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent,
» Ne sont pas assurés que les Dieux les écoutent.

» Voulez-vous à m'entendre appliquer votre
soin ?

IPHICRATE.

» Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin ?
» Le plaisir le plus grand que vous me puissiez
faire,
» C'est de m'ouvrir votre ame & de ne me rien
taire.

ESOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

» UN Faucon qui croyoit les Dieux muets
& sourds,
» Etant à son heure derniere,
» D'un lamentable ton sollicita sa mere
» D'aller en sa faveur implorer leur secours.
» Mon Enfant, lui dit-elle en mere habile &
sage,
» Pendant que tu te portois bien,
» Tu disois qu'ils ne pouvoient rien :
» Ils ne peuvent pas davantage.

» C'eſt preſque ainſi que l'homme en uſe envers les Dieux :
» Pour en croire, il attend qu'il ſoit malade, ou vieux :
» Juſqu'au moment funeſte où leur vengeance arrive,
» Il les croit impuiſſans, voyant leur foudre oiſive ;
» Et pour les appaiſer fait des cris éclatans
» Quand ils ſont fatigués & qu'il n'en eſt plus temps ;
» La clémence des Dieux, dont on voit tant de preuves,
» Eſt ſemblable à peu près à ces paiſibles fleuves
» Qui n'ont pû réſiſter au temps rude & fatal
» Qui tient leurs flots captifs ſous un mur de criſtal ;
» Juſques à certain poids, qu'on y paſſe & repaſſe,
» On eſt en ſureté ſur leur épaiſſe glace :
» Mais lorſqu'on la ſurcharge, elle fond ſous nos pas ;
» Et qui tombe deſſous ne s'en retire pas.
» Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

» Monſieur, ceſſons de grace ;
» Ce diſcours vous fatigue autant qu'il m'embarraſſe ;
» A lutter contre vous j'appſique en vain mes ſoins :
» Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez au moins.
» Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire ?
» Croire comme l'on fait, par exemple, eſt-ce croire ?
» A parler ſans contrainte & d'un cœur ingénu,
» Quel Dieu, hors la Fortune, à la Cour eſt connu ?
» Pour peu que l'on y prie, on eſt toujours en garde ;
» On obſerve avec ſoin ſi le Prince y regarde ;
» Et lorſque par hazard on rencontre ſes yeux,
» C'eſt lui que l'on invoque encor plus que les Dieux.
» Adieu. Je ſors d'ici plein de votre mérite.
» Souffrez que je vous rende encor une viſite.
» Je crois par les efforts que vos bontés feront,
» Si mes yeux ſont fermés qu'ils ſe déſermeront.

» Je demande un jour fixe encor cette ſemaine.

ESOPE.

» Non, Monſieur, je ſçaurai vous en ſauver la peine;
» Et je vous promets bien pour vous faire ma cour,
» Que j'irai vous trouver juſqu'en votre ſéjour.

IPHICRATE.

» Vous, Monſieur? Plût aux Dieux, que je commence à croire,
» Que vous me vouluſſiez accorder cette gloire.
» C'eſt un endroit riant dans la belle ſaiſon:
» Les ondes du Pactole entourent la maiſon:
» On y voit d'un coup d'œil le Printems & l'Automne,
» Les richeſſes de Flore & les dons de Pomone,
» Et je ne vous dis pas le plaiſir que j'aurai
» De vous y recevoir le mieux que je pourrai.
» Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
» Adieu.



SCENE IV.

ESOPE *seul.*

» QUE de clartés, hors la plus nécessaire !
» Et que d'honnêtes gens à la Cour aujourd'hui
» Ont la même foiblesse éclairés comme lui !

SCENE V.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

BON jour, Monsieur.

ESOPE.

Bon jour ; que voulez-vous, Madame ?

LEONIDE.

Eh ! Monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme ;
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni sœur,
Qui jamais ait été Madame, ni Monsieur ;

J'ai loué cet habit pour paroître une peu brave ;
La Thrace est mon pays, & j'y suis née esclave ;
Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
Qu'en m'appellant Madame, on se moque de moi.

ESOPE.

Hé ! bien ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile ?
Qui vous fait de si loin venir en cette Ville ?
J'écoute les raisons , sans distinguer les rangs ;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands :
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence ;
Si je puis vous servir ici , je le ferai.
Y serez-vous long- temps ?

LEONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous de qui la vue adoucit ma disgrace,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace ;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure ?

LEONIDE.

Oui, Monsieur; & sans doute une qui m'est bien dure.

ESOPE.

Et de qui?

LEONIDE.

D'une main de qui mon cœur deçû
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu;
De Rhodope.

ESOPE.

Rhodope! elle qui plaît, qui brille;
Rhodope, dites vous?

LEONIDE.

Eh! bons Dieux quelle fille?
Elle vient de me faire un si cruel affront.....

ESOPE.

Elle? Rhodope?

LEONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront;
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ESOPE.

Hola! quelqu'un.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ESOPE *à Licas.*

VOYEZ ſi Rhodope eſt chez elle.
Je la prie inſtamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir ſans trop l'incommoder.
Je vous attens ici pour avoir ſa réponſe.

Licas ſort.

SCENE VII.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

CACHEZ bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monſieur; je l'aime, & quoi qu'elle m'ait fait,

Si je lui faisois tort j'en aurois du regret ;
Je le sens bien.

ESOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chere ?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnue en suis-je moins sa mere ?

ESOPE.

Vous, sa mere ?

LEONIDE.

Oui, Monsieur ; Si cet aveu lui nuit,
Je consens avec joye à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, & cru sa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazoméne
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins, j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoit sa mere,
Et contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin ;
Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue.

ESOPE.

Rhodope est votre fille, & vous a méconnue !

Eſt-il bien vrai ? Vos yeux en ſont-ils les témoins ?
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins ?
Quelles fauſſes raiſons colorent cet outrage ?

LEONIDE.

Je ſuis pauvre, elle eſt riche ; en faut-il davantage ?
Elle a peur que ma vûe infecte ſa maiſon.
C'eſt tout.

ESOPE.

La pauvre femme a peut-être raiſon.
Rhodope n'eſt pas ſeule en ſa bonne fortune
Qui d'un pauvre parent fuit la vûe importune.
Il n'eſt pas ſous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans ſont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de Finance ait annobli ſa race,
En l'avouant pour pere on croit lui faire grace ;
Et qu'un riche Marchand faſſe un fils Conſeiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible eſt le digne ſalaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire ;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe ſans ceſſe en cette faute-là.

Ce n'eſt pas envers vous tout-à-fait même choſe ;
Rhodope de ſon ſort elle ſeule eſt la cauſe.
Le jour qu'elle reſpire eſt votre unique don.

LEONIDE.

Eſt-ce un juſte ſujet de ne me pas voir ?

ESOPE.

Non.
Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie :
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?
Bientôt de ces raiſons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

RHODOPE ſuit mes pas, & va ſe rendre ici.
Je n'ai pû l'empêcher de prendre cette peine.

ESOPE *à Licas.*

Conduiſez cette femme à la chambre prochaine :
Et ſur-tout ayez ſoin de la placer ſi bien,
Que de tous nos diſcours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entens de Rhodope m'étonne.

SCENE IX.

RHODOPE, ESOPE.

RHODOPE.

JE viens sçavoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RHODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sure que vos momens sont plus chers que les miens.
Que vous plaît-il ?

ESOPE.

Vous dire une Fable nouvelle
Que bien des Courtisans m'ont parû trouver belle ;
Mais étant la plûpart ou flateurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une Fable instruise, plaise, touche ;

Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la
bouche.
Si le vôtre s'émeut, je serai satisfait.

RHODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait:
Sans vanité pour moi, pour vous sans flaterie.

ESOPE.

C'est ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

UN Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance
d'eau
Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la Source
Qui l'avoit en naissant fait un simple Ruisseau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut
rude;
Que tu reconnois mal ma tendresse & mes soins!
Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor
moins.



Hé bien, de cette Fable avez-vous l'ame émue ?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue ?
Vous pleurez ?

RHODOPE.

Est-ce à tort ; je suis au désespoir :
J'ai trahi la nature ; oublié mon devoir ;
Sacrifié ma gloire à des chiméres vaines ;
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines.
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruisseau,
Qui méconnut sa Source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçû le jour d'une Esclave étrangere,
Par orgueil comme lui j'ai méconnu ma Mere.

ESOPE.

Vous Rhodope ?

RHODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas ?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas,
» Hé bien, m'a-t-elle dit, en versant quelques larmes,
» Rassurez-vous, Rhodope, & n'ayez point d'allarmes :
» Prête à m'aller joindre à mes pauvres Ayeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux ;

» Et croyois que le Sort laſſé de me pourſuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevaſſe de vivre.
» Puiſqu'il eſt ſi contraire à mes plus doux ſouhaits,
» Tout ce que je demande eſt de mourir en paix.
» Adieu. La pauvre femme à l'inſtant eſt ſortie;
Et pour s'en retourner, eſt ſans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma Mere;
Plus elle eſt malheureuſe & plus elle m'eſt chere;
Je veux ſouffrir ſa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rhodope, eſt-il croyable?

RHODOPE.

Non, il n'eſt pas croyable, à vous parler ſans fard,
Qu'un Enfant pour ſa Mere ait eu ſi peu d'égard.

Si mon crime fut grand, mon remords est extrême :
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus longtemps.

ESOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entens ?
Ne me faites-vous point une promesse vaine ?

RHODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours ;
Ma Mere à qui tout manque, a besoin de secours.
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zéle un peu de bienséance,
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir ;
C'est la crainte du blâme & la peur de rougir :
Votre faute est secrette & deviendroit publique ;
Et la Nature agit moins que la Politique.

RHODOPE.

Mon cœur de vos mépris désespéré, confus,
Quelque rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.

Soupçonnez d'artifice un repentir ſincere,
Je ne me plains de rien que des maux de ma
Mere ;
Loin que notre diſpute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours ;
Ce que je ſens pour elle eſt ſi pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ſes funerailles.
Adieu.

SCENE X.

LEONIDE, RHODOPE, ESOPE, LICAS.

LEONIDE *à part.*

Ce que j'entens me perce les entrailles.
Mon cœur eſt pénétré des plus ſenſibles coups.
Haut.

Venez ma chere Fille.....

RHODOPE.

Eh ! ma Mere, eſt-ce vous ?
Après ce que j'ai fait puis-je vous être chere ?
Et reconnoiſſez-vous qui méconnoît ſa Mere ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour !

ESOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Conſolez-vous, Rhodope ; une ſi belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte ;
Ce que je viens de voir m'a ſi fort ſatisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduiſez-la vous-même.

à Léonide.

Ayez pour votre fille une tendreſſe extrême.

à Rhodope.

Et vous à l'avenir ſoumiſe à ſon aſpect,
Ayez pour votre Mere un extrême reſpect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zéle,
Ce ſoir je vous convie à ſouper avec elle.
Satisfait de l'entendre & ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ARSINOE, LAIS.

LAIS.

Au plus riche des Rois vous voilà presqu'unie ;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie ;
Et dans un beau fauteuil assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le Ciel à votre Sang devoit ce privilege.
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je ?
Je voudrois bien.....

ARSINOE.

J'entens ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle.....

LAIS.

Hé ! quel eſt-il ?

ARSINOE.

Rhodope.

Elle a fait ce matin ſa paix avec Eſope ;
Tu ſçais en quelle eſtime il eſt auprès du Roi ;
Et je ſongeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui ? Lui, Madame ?

ARSINOE.

Eſope eſt né dans l'indigence,
Mais, Laïs, ſes vertus corrigent ſa naiſſance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poſte glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Eſope ſans naiſſance eſt dans une poſture.....

LAIS.

Avez-vous parcouru ſa bizarre figure ?
Je renonce à vos biens ſi le plus grand de tous
Conſiſte à me donner Eſope pour Epoux :
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOE.

Connois-tu bien Eſope ?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun Microſcope.

De ſon hideux aſpect on eſt d'abord frapé.
Hors l'eſprit qu'il a droit il a tout éclopé;
Et quoique ſa Morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'eſt pas un Dieu qu'on repaiſſe de Fables;
En un mot, quelque Epoux qui me ſoit deſtiné,
Je le veux, ſi je puis, bien conditionné;
Que rien n'y manque.

ARSINOE.

Eſope a l'eſprit net, affable.

LAIS.

L'eſprit net, il eſt vrai; le corps indéchiffrable.
C'eſt d'une fort belle Ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi? Que ferois-je de lui?
Pardon ſi ma penſée eſt contraire à la vôtre,
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre;
Si l'Epoux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la Femme eſt facile à broncher.
La mienne juſqu'ici ne s'eſt point démentie:
De la contagion elle s'eſt garantie;
Je veux, s'il m'eſt poſſible, être Femme de bien;
Et ſi je ſuis à lui, je ne réponds de rien.

Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente.
Le voici. Justes Dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille, & c'est dire beaucoup.

SCENE II.

ESOPE, ARSINOE, LAIS.

ESOPE.

VOus me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi, qui dois à votre ordre avec respect me rendre:
Mais enfermé, Madame, au Cabinet du Roy....

ARSINOE.

Eh! qui de vos bontés sçait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'Hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,

A vos soins empressés qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pancher la balance.

ESOPE.

Eh! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance?
La qualité de Reine est dûe à vos vertus;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pû faire plus!
Je n'oublierai jamais qu'à la premiere vue,
Crésus de ma présence eut d'abord l'ame émue;
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible;
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une Fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une Fourmi qui se noyoit.

Senſible à ſon malheur, mais encor plus active
A lui prêter ſecours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuſte ſi bien,
Que la Fourmi l'attrape & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole:
Un Manant à piés nus qui la voit s'y ranger
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas ſon vœu frivole.
Aſſuré de l'Arc qu'il portoit,
De ſa fléche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle:
Mais la Fourmi qui le guettoit,
Voyant ſa bienfaictrice en cet état réduite,
Le mord ſi rudement au pié
Que ſe croyant eſtropié,
Il fait un ſi grand bruit que l'Oyſeau prend la fuite.

Par la foible Fourmi ce ſervice rendu
A la Colombe bienſaiſante,
Eſt une preuve ſuffiſante
Qu'un bienfait n'eſt jamais perdu.

ARSINOE.

Il eſt vrai qu'un bienfait n'eſt jamais ſans ſalaire,
N'eut-on que le plaiſir que l'on goûte à le faire:
Epouſe de Créſus que mon ſort ſera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous;
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain aſſociée à ſon pouvoir ſuprême,
Comme de votre bien uſez de mon crédit.

ESOPE *arrêtant Laïs.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit;
Tantôt d'un air galant votre main dans la mienne
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et ſur qui que ce ſoit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main eſt tout prête.

LAIS.

Moi, Monſieur, de Rhodope enlever la Conquête!
Que diroit-elle? Non je rends grace à vos ſoins:
Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une eſtime ſincere,
Pour de l'amour..... tout franc, vous n'en inſpirez guére;

Et vous ſçavez le ſort de quantité d'Epoux,
Qui, ſans vous offenſer, ſont bien mieux faits
que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce
ſupplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ESOPE.

Allez; c'eſt être ſage, & l'être au dernier point,
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez & qu'on vous aime, & vous vivrez con-
tente;
C'eſt le ſort le plus doux.

SCENE. III.

CLEON, ESOPE.

CLEON.

EH! bon jour, mon Patron;
Baiſez-moi, je vous prie, encore une fois.
Bon.
Les yeux viſs, le teint frais, la face rubiconde,

Vous ferez, j'en ſuis ſur, l'Epitaphe du monde.
Jamais homme, à mon gré, ne ſe porta ſi bien.

ESOPE.

Ma ſanté, par malheur, ne vous eſt bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter ſur vous pour me rendre un ſervice?

ESOPE.

Pouvez-vous en douter & me rendre juſtice?
M'en offrir un moyen, c'eſt flater mon deſir.
Le plaiſir d'obliger eſt mon plus grand plaiſir.
Quand il faut à quelqu'un refuſer quelque choſe,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cauſe.
Rien ne m'eſt plus ſenſible & ne me touche tant,
Que lors que d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là deſſus, & viens vous mettre en œuvre.
Je ſuis homme de Guerre, & j'en ſçai la manœuvre,
Expert en ce Métier je diſtingue d'abord
D'une armée ennemie & le foible & le fort.
Chagrin contre Ariſton, qui ne fait rien qui vaille,

A le couler à fond ſourdement je travaille.
Et pour m'aider ſous main à le rendre odieux,
C'eſt ſur vous, mon Patron, que je jette les yeux;
Je vous préfere à tous, tant je vous crois fidéle.

ESOPE.

Pour le couler à fond? La préférence eſt belle:
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là?

CLEON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a;
J'en ſçais un (avec vous je m'explique ſans feindre)
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre:
Fier, ſans être orgueilleux; doux, ſans être ſoûmis;
Eſtimé des ſoldats & craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes,
Qu'on ait vû de long-temps à la Cour où nous ſommes.
C'eſt le meilleur preſent qu'on puiſſe faire au Roi.

ESOPE.

Hé quel eſt, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLEON.

Moi !

ESOPE.

Vous ?

CLEON.

Oui. Je vous ſurprens de ce que je me nomme;
Hé ! qui ſçait mieux que moi que je ſuis habile
homme ?
La modeſtie eſt belle enchaſſée à propos ;
Mais hors de ſon endroit, c'eſt la vertu des ſots.
Fiez-vous-en à moi ; je ſçais un peu la Carte ;
Quand on a mes talens rarement on s'écarte :
Me propoſer au Roy ce ſera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous
ſervir.
Vous ne pouvez jamais me cauſer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie.
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Créſus à le diſgracier ?
Parlez-moi d'élever & non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'eſt pas permis.

CLEON.

Il eſt permis, parbleu, d'obliger ſes Amis.

Et je vous crois le mien, comme je ſuis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un, faut-il en perdre un autre ?
Il n'eſt rien de ſi beau que d'être généreux.
Vous auriez du ſcrupule à faire un malheureux.

CLEON.

Bon ! C'eſt bien à le Cour que l'on a du ſcrupule ?
On cherche à s'avancer, ſans voir qui l'on recule.
Il n'eſt point de moment où l'on ne ſoit au guet
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait.
Et pourvû qu'à ſon but un Courtiſan arrive,
On l'applaudit toujours quelque route qu'il ſuive :
Aller à la Fortune eſt mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Créſus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec ſoin le matin & le ſoir
Celles que ſans foibleſſe un grand Roy peut ſçavoir.
Et le plus lâche crime étant la calomnie,

Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, si les Rois en usoient tous ainsi!
L'envie au desespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles Cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez.

LE LION DECREPIT.

FABLE.

Le Lion accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtisans
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zéle.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup
Résolut d'en tirer vengeance.

Il va rendre visite au Roy des Animaux.
» Et d'un ton assuré : Vous voyez, dit-il, Sire,
» Des Sujets de votre Empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,
» Qui ne partent souvent que d'un zéle affecté,
» Je cherchois des secrets utiles
» Pour le soulagement de votre Majesté.
» Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte.
» La peau d'un Loup écorché vif
» Est un remede aussi prompt qu'effectif
» Pour r'animer votre chaleur éteinte.
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire:
Et ceux qui du Renard l'avoient oüi médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les Courtisans qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,

Cent pour un, tout au moins, s'y ſont perdus auſſi.
Je ſçai bien qu'à la Cour, au milieu des Careſſes,
La jalouſie immole Amis, Parens, Maitreſſes;
A qui veut s'agrandir le cas n'eſt pas nouveau;
Mais je ſçai bien auſſi que cela n'eſt pas beau.
Quand d'une bonne Race ou a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poſte où l'on veut être.
Et ſi de vos ayeux vous avez les Vertus,
Vous irez par leur route au Emplois qu'ils ont eus.
C'eſt la plus juſte voye, & la plus raiſonnable.

CLEON.

N'avez-vous autre choſe à m'offrir qu'une Fable?
Le bon ami!

ESOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'eſt moi qui me dois plaindre, & c'eſt vous qui criez:
Je ne murmure point que pour votre ſervice,
Vous me ſollicitiez à faire une injuſtice;
Et vous murmurez, vous, qui me la propoſez.

De ce qu'à vos desirs les miens sont opposez.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse?

CLEON.

Vous ne voulez donc pas me servir?

ESOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLEON.

Sçavez-vous de quel Sang j'eus l'honneur de naître?

ESOPE.

Oui.
Vous avez des Ayeux dont la gloire est insigne:
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne;
Tâchez.....

CLEON.

Point de leçons. Je suis, graces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ESOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge & n'ai point de Science;

Mais j'ai du train du Monde un peu d'expérience.
A la Guerre, & par-tout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux Gens de Qualité.
Et quiconque est formé d'un Sang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston.
Voulez-vous m'y servir?

ESOPE.

Pour cela, Monsieur, non:
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amene,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLEON.

Hé! vous figurez-vous, mon cher petit Monsieur,
Qu'un Ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lors qu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ESOPE.

Non. Qui feroit ce projet,
Auroit assûrement grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entiere,
Je

Je vous ai combattu d'une honnête maniere :
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde,
Je le sçai ; mais le Ciel propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande,
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur Sang,
Que lors que leur mérite est égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voye :
Et souvent la naissance est comme la monnoye ;
On ne peut l'altérer sans y faire du mal ;
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un Soldat comme vous s'imagine peut-être. . . . .

CLEON.

Je ne suis point soldat, & nul ne m'a vû l'être.
Je suis bon Colonel & qui sers bien l'Etat.

ESOPE.

Monſieur le Colonel qui n'êtes point ſoldat,
Je ne ſçai ce que c'eſt que de rendre ſervice
Contre la bienſéance & contre la juſtice.

CLEON.

Adieu, Monſieur : Bientôt. . . . je ne m'explique pas.

SCENE IV.

ESOPE *ſeul.*

PEUT-ON être ſi noble avec un cœur ſi bas!
On dit que la Nobleſſe a la Vertu pour Mere ;
S'il eſt vrai, ſes enfans ne lui reſſemblent guére.
Et pour un qui l'imite & qui fait ſon devoir. . . .
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir ?



SCENE V.

Mr. GRIFFET, ESOPE.

Mr GRIFFET.

VOus voyez un Vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses Ayeux, sans pourtant avoir hâte;
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ESOPE.

Ah! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte,

à Licas.

Hola? s'il vient quelqu'un, on ne me parle point.
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

Mr GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes;

Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise,
Je me crois le mérite & la vertu requise.
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle est la vertu d'un Fermier ?

Mr GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux & des veilles steriles.
D'une voix unanime & d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre fort ;
Et son zéle est si grand pour des vertus si belles,
Qu'il en veut tous les jours acquerir de nouvelles.
La Vertu toute nue a l'air trop indigent ;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?

Toute charge payée, y voyez-vous du bon ?
Parlez en conſcience.

Mr GRIFFET.

En conſcience ? Non.
Mais un homme d'eſprit verſé dans la Finance,
Pour n'avoir rien à faire avec ſa conſcience,
Fait ſon principal ſoin pour le bien du travail,
D'être ſourd à ſa voix tant que dure le Bail ;
Quand il eſt expiré, tout le paſſé s'oublie ;
Avec ſa conſcience il ſe réconcilie :
Et libre de tous ſoins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choiſiſſez & que le Roy me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du credit & de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton vous en ſerez content ;
Votre peine pour moi ne ſera point perdue :
Je ſçai trop quelle offrande à cette grace eſt dûe :
Quoique vous ordonniez, tout me ſemblera bon.

ESOPE.

Qu'eſt-ce que c'eſt encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phraſe aſſez particuliere.

Mr GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle eſt trop familiere ;
J'ai regret avec vous de m'en être ſervi.

ESOPE.

Vous en avez regret & moi j'en ſuis ravi.
Pour familiere non ; je vous en juſtifie.
Dites-moi ſeulement ce qu'elle ſignifie.

Mr GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ESOPE.

Oui.

Mr GRIFFET.

C'eſt un certain appas....
Un profit clandeſtin.... Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-deſſus, vous dis-je, une ignorance extrême.

Mr GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Vraiment pardonnez-moi vous-même.
C'eſt peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux.

Mr GRIFFET.

C'eſt par tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.

Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la fasse:
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'est le tour du bâton qui marche le premier:
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre.
Il n'est point de coupable un peu riche & puissant,
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent:
Point de femme qui joue, & s'en fasse une affaire,
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire:
Ministres de Thémis, & Prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce soit sans le tour du bâton;
Et tel paroît du Roy le serviteur fidéle,
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zéle.
Vous êtes dans un poste à le sçavoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en sçavois rien.
Je vois par ces effets & ces métamorphoses
Que le tour du bâton est propre à bien des choses;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

Mr GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes :
Et pour ne point sortir de la Ferme où nous sommes,
Lors que l'on offre au Roy la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point & l'on parle tout haut ;
Cent millions, dit-on : plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant,
Et pour notre Patron une somme de tant ;
Soit par reconnoissance, ou soit par politique,
C'est l'usage commun qui par-tout se pratique.
Il n'est point d'Intendant en de grandes Maisons
Qui n'ait le même usage & les mêmes raisons :
Quand on y fait un bail de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au Maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon ;
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.

Son étymologie est sensible, palpable.

ESOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de Fermiers, je crois, sont plus intelligens.

Mr GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens :
Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ESOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public tout pur.
Vous avez l'appetit toujours bon.

Mr GRIFFET.

Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

Mr GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt-deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans & des petits enfans ?

Mr GRIFFET.

Aucun. Je suis Garçon. Le Ciel m'a fait la grace

De même qu'au Phénix d'être ſeul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis ſoixante ans mis écu ſur écu :
Si bien que ce matin en conſultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres,
Sans avoir un Parent à qui laiſſer un ſou.

ESOPE.

Vous?

Mr GRIFFET.

Moi.

ESOPE.

Point d'enfans ?

Mr GRIFFET.

Non.

ESOPE.

Peſte ſoit du vieux fou ;
Un homme de bon ſens travaille en ſa jeuneſſe
Pour paſſer en repos une heureuſe vieilleſſe :
Mais c'eſt un inſenſé qu'un voyageur bien las,
Qui peut ſe repoſer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaiſir peut avoir l'avarice ?
Et que ſert d'amaſſer, à moins qu'on ne jouiſſe ?
C'eſt bien être ennemi de ſon propre bonheur.

Mr GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les piés fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes;
Directeur, Reviseur, Caissier, & *cætera*:
Et je prétens aller jusqu'au *non plus ultra*;
Etre Fermier.

ESOPE.

Hé quoi! N'avez-vous rien à faire
Et de plus serieux & de plus nécessaire?
La mort toujours au guet, avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre?
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera:
Et vous ne songez point à ce *non plus ultra*.
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable?

Mr GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Elle eſt longue. Aurez-vous le loiſir.....

Mr GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaiſir.
Une Fable un peu longue eſt une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des foux dont vous ſuivez la
trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualitez,
Que vous réfléchirez ſur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A L'exemple d'Hercule, un certain téméraire
S'étant fait jour juſques dans les enfers,
Voulut voir des damnés les ſupplices divers;
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conſéquence)
Conduiſit l'Homme par-tout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de ſa préſence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,

Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tous rangs, de tout âge:
Il n'eſt profeſſion, art, négoce, mêtier,
Qui n'ait là-dedans ſon quartier,
Et qui n'y joue un perſonnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros Marchands Drapiers, le teint livide & jaune,
Qui par le calcul des enfers
De trois quarts & demi faiſoient toujours une aûne?
Combien de Merciers du Palais
Tourmentés d'autant de methodes,
Que pour flater le luxe ils lui prétent d'attraits
Par la multitude des modes?
Que de Coiffeuſes en lieu chaud
Pour avoir au temps où ſommes
Coeffé les femmes auſſi haut
Que les femmes coeffent les hommes?
Que de Cabaretiers, Caffetiers, & Traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente,
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoiſonneurs?
Combien de Financiers & de teneurs de banque

Voulant compter le temps qu'ils ſeront encor là
Trouvent que le chifre leur manque
Et ne peuvent nombrer cela ?
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir auſtére,
D'une dette du jeu s'acquittoient ſur le champ;
Et qui ſont morts ſans ſatisfaire
Ni l'ouvrier ni le Marchand ?
Combien de Magiſtrats, l'un bouru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'oſoit approcher,
Voyant que de leur temps la Juſtice étoit rare,
Prenoient occaſion de la vendre bien cher ?
Combien d'Avocats célébres
Qui rendoient noir le blanc par leurs ſubtilités,
Maudiſſent dans les ténébres
Leurs malheureuſes clartés ?
Si je voulois nommer les fragiles Notaires;
Les dangereux Greffiers; les ſubtils Procureurs;
Les avides Secretaires
Des nonchalans Rapporteurs;
Et certains curieux galopeurs d'Inventaires,

Qui séduisent l'Huissier pour tromper les mineurs :
Si je voulois parler de tant de Commissaires
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison, ou tort ;
Des Medecins sanguinaires
Et précurseurs de la mort ;
Enfin si je faisois une liste fidelle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une Kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune Diable & l'Homme
Qui voyoient de l'Enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des Vieillards langoureux :
Qui sont ceux-là, dit l'Homme, & quel soin les agite ?
» Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite.
» Taisez-vous, imposteurs, ou parlez autrement,
Dit le jeune habitant du Pays des ténébres ;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'Oraisons funébres.

» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix-ans ;
» Et vous avez eu tout ce temps
» Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrepit, la mort vient, & vous prend ;
» Après un terme si grand,
» Est-il étonnant qu'on meure ?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vetille, un rien occupoit votre esprit ;
» Vous aviez l'œil à tout jusqu'à la moindre rente :
» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez pour jamais, misérable,
» Pleurer d'un temps si cher l'usage si fatal.
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu vous & moi quel usage
Vous avez fait du temp pendant un si grand âge.

Vos quatre-vingt-deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours :
Et de ces jours usés pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au Tombeau vous entrez dans la Ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin ?
Pous vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire.
Adieu. Quoi que ma Fable ait sçu vous faire rire ;
Faites réfléxion, en homme prévoyant,
Que c'est la vérité que je dis en riant.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence,
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Esope me trahir ? lui, qui me sert si bien !
J'en serois assûré, que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidéle.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zéle ;
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison ;
Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison ;
Et de qui que ce soit que cet avis puisse être,

De celui qu'on ſoupçonne il faut ſe rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRESUS.

Qui, Moi?
Que je ſois inſenſible à ce que je lui doi?
Et qu'une ingratitude odieuſe, effroyable
(Vice le plus honteux dont un Roy ſoit capable,)
Soit l'injuſte ſalaire & du zéle & des ſoins
Dont vos yeux & les miens ont été les témoins?
Pouvez-vous m'inſpirer un ſentiment ſi lâche?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous ſervir appliqué ſans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous diſſimuler
Ce que votre intérêt me defend de celer.
J'ai dû, comme ſujet & fidéle & ſincere,
Vous avertir qu'Eſope avec ſon air auſtere,
Qui ſemble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une Caſſette en ſecret un Tréſor.
J'ignore le détail de ſes ſupercheries;
Quel argent il poſſede, ou quelles pierreries;
Mais à parler ſans haine & ſans prévention,
Je crois dans ſa Caſſette au moins un million.

TIRRENE.

Un million! Seigneur, il ſupprime le reſte:

Dans la place d'Esope, on n'est point si modeste;
Quand on peut ce qu'on veut, on étend loin ses droits:
C'est peu d'un million, il en a plus de trois:
L'ambition, Seigneur, n'a guéres de limites.

CRESUS.

Pensez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
Esope criminel, quels que soient ses remors,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de Trésors;
Mais Esope innocent; par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soûmets aussi, Seigneur, & par avance
Je soûtiens.....

CRESUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient;
Je l'ai fait avertir, & je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se dévelope;
Laissez-moi lui parler: Je vous l'ordonne.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Esope,
On t'accuſe en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire ſeul. Me trompes-tu ? Di.

ESOPE.

Moi,
Seigneur ? De votre part ce ſoupçon m'eſt ſenſible.
Je ne vous ai point dit que je fuſſe infaillible.
Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ay-je pû me tromper & vous tromper après :
Mais d'aucune action je ne me ſens capable
Qui me puiſſe envers vous rendre un moment coupable.

CRESUS.

Et ſi je te convaincs, quand je me fie à toi,

De me faire un ſecret contre la bonne foi,
Que diras-tu ?

ESOPE.

Seigneur, ce diſcours m'inquiete;
Moi, des ſecrets pour vous!

CRESUS.

Et dans une Caſſette
Qui dans ton Cabinet conduit ſouvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne ſçache pas?

ESOPE.

Eh, bons Dieux! ſe peut-il que pour ſi peu de choſe
Vous ayez du chagrin & que j'en ſois la cauſe?

CRESUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Seigneur, daignez m'en diſpenſer.
J'ai mes raiſons.

CRESUS.

Qu'entens-je! Et que puis-je penſer!
Quelles raiſons as-tu que tu n'oſes me dire?

TIRRENE.

Hé! n'eſt-ce pas, Seigneur, aſſez vous en inſtruire?
Que voulez-vous de plus? Interdit & contraint,

Le refus qu'il vous fait montre aſſez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'uſage :
Vous faut-il de ſon crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour ſortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas :
Mais de ſa trahiſon la preuve eſt ſi facile,
Qu'un ſi foible ſecours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuſe ; on t'inſulte ; & tu ne réponds rien !

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne ſçachiez bien ?
Quel que ſoit l'embarras où leur haine me jette,
Elle eſt de mon ſilence un mauvais interpréte :
L'innocence eſt timide & non la trahiſon.
Si je ne réponds pas, en voici la raiſon.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

» D'Où vient dit un jour la trompette,
» Qu'il ne m'échape rien qu'Echo ne le repete ;
» Et que pendant l'Eté quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre il ſemble qu'elle dort ?
» Le bruit eſt bien plus grand quand le tonnerre gronde,
» Que lors qu'en badinant je m'amuſe à ſonner.
Echo de ſa grotte profonde
L'entendant ainſi raiſonner :
» A tort mon ſilence t'étonne.
» Je n'héſite jamais à répondre à tes ſons :
» Mais j'ai, dit-elle, mes raiſons
» Pour ne répondre pas lors que Jupiter tonne.
» Aux ſuprêmes Divinités
» Jamais nos reſpects ne déplaiſent :
» Et quand les Grands ſont irrités,
» Il faut que les Petits ſe taiſent.



CRESUS.

Parle. Je ne ſuis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le ſoit plus que moi.
Ta vertu ſoupçonnée eſt tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En diſant une Fable il croit en être quitte.
C'eſt ainſi que du peuple obſédant les eſprits,
Par ſa fauſſe Morale il en a tant ſurpris ;
Pendant qu'à vos Sujets il débite des Fables,
Il acquiert ſourdement des Tréſors véritables.
Combien dans ſa Caſſette en va-t-on découvrir !

ESOPE.

Hé bien ! Seigneur, hé bien ! il la faut faire ouvrir.
Quoi que juſqu'à ce jour j'oſe croire ma vie
A couvert de efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénuement qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce ſecret n'eût été juſqu'à vous.
Vous le voulez ſçavoir, il faut vous ſatisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va ſeul, il en va tout diſtraire,
Détourner les moyens de ſa conviction,
Et peut-être en Bijoux ſauver un million ;
Il peut en un moment faire tout diſparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas
être.
En garde contre vous, comme vous contre
moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le Roi,
(Lui, qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter & qui l'ouvre lui-même.
Heureusement, Seigneur, j'en ai les Clefs ici.
La Clef du Cabinet est celle que voici:
L'autre qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma
vie,
Est celle du Trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joye entre vos mains.

CRESUS.

Hola!

Il parle bas aux Gardes.

Observez bien mon Ordre, & ne touchez
que là.
Je vous attens.

TIRRENE.

Seigneur souvenez-vous du pacte;
La parole des Rois jamais ne se rétracte.

CRESUS.

Quand il en sera temps je m'en souviendrai bien.

Eſope criminel, c'eſt à vous tout ſon bien:
Et pour être auſſi juſte envers l'un qu'envers l'autre;
Vous Calomniateurs, c'eſt à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puiſſance au moins trois millions.
Ne me déguiſe point ce que je puis connoître.
Es-tu riche?

ESOPE.

Moi, Riche! Eh! demandai-je à l'être?
Loin que le bien, Seigneur, me cauſe aucun ſouci,
N'ayant beſoin de rien je ne veux rien auſſi.
Si vous me retirez la main qui me protége
Tel que je ſuis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont ſous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau ſonge après être éveillé:
Soyez content de moi, je le ſuis du ſalaire.

TRASIBULE.

Vous allez ſur le champ découvrir le contraire;
Et ce que par votre Ordre on apporte en ces lieux,

Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les
yeux,
Seigneur.

SCENE III.

LES GARDES QUI REVIENNENT, CRESUS, ESOPE, TIRRENE, ET TRASIBULE.

CRESUS.

C'Est ton Trésor, Esope; avant
qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais m'en, je t'en conjure, un sincere détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'est rude & me fait violence.

ESOPE.

Cette épreuve à l'Envie imposera silence:
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.

Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole ?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRESUS.

Hé bien ! Puisqu'on m'y force il y faut consentir,
Ouvrons. Ciel ! Quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre ?
Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

CRESUS

Voyez ce qu'enferme ce Coffre.

On n'y trouve que l'Habit d'Esope quand il étoit Esclave.

Est-ce là le Trésor qu'on m'oblige à chercher ?

ESOPE.

Oui, Seigneur ; vous voyez ce que j'ai de plus cher ;
C'est l'habit que j'avois, quand par un sort propice
Il vous plût me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité ;

Qu'inventa la pudeur, & non la vanité ;
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie ;
Et que je redemande à votre Majesté
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloit m'accabler Trasibule & Tirrene,
C'est de mon credit seul dont ils sont mécontens ;
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout temps.
Quelque soin qu'il se donne, & quelque bien qu'il fasse,
Quel Ministre est aimé pendant qu'il est en place ?
Et quand de sa carierre il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux Poste approuvez ma retraite.
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, Jaloux, Médisant, ni Flateur ?

CRESUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop néceſſaire.
Mais pourquoi cet Habit ? & qu'en voulois-tu
faire ?
Quel bizarre plaiſir t'obligeoit à le voir ?

ESOPE.

L'orgueil ſuit de ſi près un extrême pouvoir;
Que ſouvent dans la place où j'avois l'honneur
d'être,
De ma foible raiſon je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné,
M'élevant au-deſſus de ce que je ſuis né;
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-mê-
me,
Je gardois ce témoin de ma miſere extrême:
Et quand l'orgueil ſur moi prenoit trop de cré-
dit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon tréſor. Quelque peu qu'il me
coûte,
Je ne m'en dédis point, c'eſt un tréſor ſans
doute;
Puiſque, lorſqu'on travaille à me ſacrifier,
Il vient à mon ſecours pour me juſtifier.

Si contre mon devoir c'eſt tout ce qu'on oppoſe,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faiſoient même choſe,
Sçachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils ſont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont.

CRESUS *à Tirrene.*

Hé bien ! mes vrais amis, que ce ſuccès déſole,
Vous ne me preſſez plus de vous tenir parole !
Je vous pardonnerois un effort plus puiſſant
Pour me faire trouver un coupable innocent :
Mais de vous pardonner je me ſens incapable,
Lorſque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir ſans aigreur je ſuis trop irrité.
Eſope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il eſt toujours juſte en tout ce qu'il ordonne,
A ſon reſſentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoi qu'il faſſe, après vos duretez,
Vous cauſer tant de maux que vous en méritez.

Aux Gardes.

Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte:
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

SCENE IV.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ESOPE.

A Votre tour, Messieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable, à propos, eût été nécessaire;
Je vous ai cru. Voyons pour vous mettre en repos
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire?

TIRRENE.

Eh! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire?

Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbatus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie ;
Vous êtes redevable à notre jalousie :
Aucun de vos amis, le fut-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse ?

ESOPE.

Il est vrai ! j'oubliois à vous en rendre grace :
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son Roi ?
Ayant sçû qu'un trésor que l'on disoit immense
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puissance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir
En fidéles Sujets le lui faire sçavoir.
Par bonheur pour l'Etat, ce sont des impostures.
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être à l'envi
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre ;

Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre.

Par une Loi sévére entre Crésus & nous
Nous ne possedons rien qui ne doive être à vous.
Mais c'est un foible appas pour une ame si haute.

ESOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute;
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE,

FABLE.

Par un homme en courroux la Puce un jour surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grace, & d'une voix soumise,
» Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal.
» Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
» Dit l'homme; Cependant n'espere aucun pardon;

» Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en sçai la raison,
» C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage.

Si jeusse été coupable & que j'eusse eu du bien,
Et-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande.
Et mon honneur.....

SCENE V.

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

Rhodope est là qui vous demande.
Nous n'avons sans votre ordre osé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer :
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RHODOPE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RHODOPE.

Ma Mere attend votre ordre, & je l'attens comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous :
Il est tard.

ESOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux :
Mais qu'à la Cour, Rhodope, on est près du naufrage !
Trasibule & Tirrene à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RHODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, & nous loin de la nôtre ;
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre,

Que leur haine pour nous réjaillisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course,
Et pour faire encor mieux tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RHODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

HÉ bien ! Esope, à quoi les as-tu condamnez ?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé ?
Parle.

ESOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.

Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense
Sous le nom de Justice useroit de vengeance ;
Et que de ma rigueur bien-loin de me louer
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRESUS.

Te désavouer ! moi ? qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prens à ton sort plus de part que toi-même ?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse.
Un outrage est sensible, & la vengeance est douce.

CRESUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ESOPE.

Me la permettez-vous ?

CRESUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ESOPE.

Puis que je puis user du pouvoir qu'on me
donne,
Je les condamne donc, dussai-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie :
Un Ministre honnête homme & qui fait son devoir
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir :
Quoi qu'avant le Soleil, tous les jours il se leve,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix ni tréve ;
Et durant la nuit même attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, Seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur ;

Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRESUS.

Non, je prétens au moins que leurs biens t'appartiennent.

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent ?
Etre de qualité sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable.
La vengeance facile est honteuse & blâmable.
C'est un honneur pour moi préferable à leur bien,
De pouvoir me venger & de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah ! C'en est trop. Seigneur, quoi qu'on puisse ordonner ;
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.

De la bonté d'Esope étonnés & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur ; de son bien avides l'un & l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soûmis.

ESOPE.

Non ! Laissez-moi, Seigneur, acquerir deux Amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire :
C'est une récompense un peu forte pour moi ;
Mais un Roy doit toujours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs allarmes,
Leur crime n'est-il pas expié ?

CRESUS.

Tu me charmes.
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.
Trasibule, Tirrenne, Esope vous pardonne :
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.

Quel Sujet fut jamais plus utile à ſon Roi ?

à Arſinoé.

Mais de tous ſes conſeils le plus charmant pour
moi ,
Madame , c'eſt celui que ſon zéle me donne
De vous ſacrifier Argie & ſa Couronne :
Plus heureux d'être eſclave en de ſi beaux liens ;
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

ARSINOE.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil ſacrifice !
D'Eſope à qui je dois cet important ſervice
Faites que la Fortune arrive au plus haut point.

CRESUS.

Hé ! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche
point ?
Je ne ſçai qu'un plaiſir que je lui puiſſe faire.
Comme à toute ma Cour, Rhodope a ſçû lui
plaire ,
Et je veux que demain au même autel que
nous.....

ESOPE.

Nous avons , elle & moi , trop de reſpect pour
vous :
Et le Ciel entre nous , Seigneur , met trop d'e-
ſpace ,

Pour oſer accepter une pareille grace.
Ce ſeroit un orgueil inexcuſable à moi
De joindre mon Hymen à celui de mon Roi.
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rhodope.....

SCENE DERNIERE.

ATIS, CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RHODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

SEIGNEUR, le Peuple émû demande à voir Eſope.
On répand dans Sardis des bruits confus & ſourds
Que pour ſa récompenſe on attente à ſes jours.

CRESUS.

A ce Peuple agité viens te faire paroître ;
Du jour de ton Hymen je te laiſſe le maître.
Mais pour moi, c'eſt un terme aſſez long que demain.

ESOPE.

Unissez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puissiez-vous, tout un Siécle oubliés par les Parques,
De la faveur des Dieux sans cesse avoir des marques !
Et puissent vos enfans, aimés & crains de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands Rois que Vous.

Fin du tome troisiéme.

De l'Imprimerie de QUILLAU, Pere, 1745.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Oeuvres & Théâtre de M. Boursault*, dont on peut permettre l'impression. A Paris ce 4 Octobre 1739.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, ancien Ajoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Poublic les *Ouvrages de* BOURSAULT ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant : Nous lui avons permis & parmettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages de BOURSAULT ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six

années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'Impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chavalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre ; & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à

peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouverages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens trent-neuf & de notre Régne le vingt-quatriéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Régistré ensemble la Cession ci-derriere sur le Registre 10. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No.* 258. *fol.* 238. *& la Cession à la page* 240. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Frévrier* 1723. *A Paris le premier Août* 1736.

Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

J'ai associé au présent Privilége Messieurs Nyon, pere & fils, & David l'aîné, chacun pour un huitiéme dans les Lettres & Romans de Boursault, & M. le Breton pour moitié ausdits Ouvrages; plus ledit sieur le Breton pour un tiers dans le Théâtre, M. Huart & Compagnie pour un autre tiers, & Messieurs David l'aîné, Nyon pere & fils, conjointement avec moi, dans l'autre tiers dudit Théâtre, ce 31. Juillet 1739.

DIDOT.





Boursault, Edme
Theatre. Nouvelle ed.
t.3

